

ISBN : 9798716215870

Cette œuvre est sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Pour le détail de cette licence, visiter le lien suivant : <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Les bâtisseurs du temps - Paul Jeanzé – 2021

www.paul-jeanze.fr

<https://www.facebook.com/paul.jeanze>

paul.jeanze@gmail.com

Paul Jeanzé

MONSIEUR Z

BdT

LES BÂTISSEURS DU TEMPS

DU MÊME AUTEUR

ROMANS ET NOUVELLES

Monsieur Z (2014)
La bête à concours (2015)
Un Juif (2018)
Mauvaises nouvelles (2019)
La tête dans le guidon (2020)

POÉZIES

Cinq années quatre saisons
Printemps été (2014 – 2016)
Automne hiver (2017 – 2018)

DIVERS

Notes de mémoire

Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. Or la terre n'était que solitude et chaos ; des ténèbres couvraient la face de l'abîme, et le souffle de Dieu planait à la surface des eaux.

Torah – Berechit – Chapitre 1 – Versets 1 et 2

Ne voyez-vous donc pas que tout ce qui arrive est toujours un commencement ?

Rainer Maria Rilke – Lettres à un jeune poète

Certains auteurs, parlant de leurs ouvrages, disent : « Mon livre, mon commentaire, mon histoire, etc. » Ils sentent leurs bourgeois qui ont pignon sur rue, et toujours un « chez moi » à la bouche. Ils feraient mieux de dire : « Notre livre, notre commentaire, notre histoire, etc. », vu que d'ordinaire il y a plus en cela du bien d'autrui que du leur.

Pascal – Pensées

L'œil n'en a jamais assez de voir, ni l'oreille ne se lasse d'entendre. Ce qui a été c'est ce qui sera ; ce qui s'est fait, c'est ce qui se fera : il n'y a rien de nouveau sous le soleil ! Il est telle chose dont on dirait volontiers : « Voyez, ceci est nouveau » Eh bien ! Cette chose a déjà existé dans les temps qui nous ont précédés.

Kohélet – Chapitre 1

PREMIÈRE PARTIE DANS LES RAILS DE L'HISTOIRE

Histoire d'un proème

Ami lecteur, prenez le temps de lire ce petit bout d'exorde, ces quelques phrases placées avant le début du chemin. Ami lecteur, promettez-moi de prendre bien soin de tous ces petits mots-valises dont l'unique destinée est de vous emmener en voyage.

Quand je sors de la gare

Quand il neige, je sors de la gare en traîneau
Quand je suis fatigué, je sors de la gare en traînant
Quand je veux flâner, je sors de la gare à pied
Quand je ne m'allonge pas sur les rails, je sors de la gare entier
Quand mon esprit vagabonde, je sors de la gare ailleurs
Quand je rate un arrêt, aussi...
Quand le train est à l'heure, ma montre retarde
Quand je rate le train, aussi...
Quand je veux prendre un nouveau départ, je sors de la gare
d'arrivée
Quand j'espère avoir fait le bon choix, je sors de la gare de triage
Quand la nuit
Quand le brouillard
Que jamais plus nous ne sortions de la gare

Chapitre premier : le train de l'histoire – début

Aller

Il arrive parfois qu'une histoire commence dans un train. Comme ça. Sans crier gare. Une simple histoire de la vie de tous les jours. Une histoire tellement simple que vous ne la lirez sans doute jamais dans un livre. Et c'est peut-être un peu dommage.

Je ne me rappelais plus la date. Cela n'était pas bien grave, car je l'avais notée dans un coin de page. Chez moi, les coins de page se souviennent mieux que les coins de ma tête. Cela avait commencé un mardi, comme dans la chanson, mais pas celle du p'tit coin d'parapluie et du coin d'paradis ; non plus le long d'un bord de mer dépoussiéré par le vent ; et encore moins dans un bateau dérivant autour du monde. D'ailleurs, si ce bateau avait pu s'échouer quelque part sur une île lointaine et encore inconnue, mais cela était maintenant totalement impossible, l'histoire aurait pu commencer un vendredi, avec une guitare et une Mrs. Robinson. Hélas, j'avais beau regarder au loin par-delà les vitres, il n'y avait pas de belle naufragée à sauver ; elle s'était certainement noyée, à bout de force de m'attendre. Pas de tour du monde en bateau, pas de Cap Horn qui aurait pu me donner quelque raison d'une bonne espérance. Tout au plus la chronique d'un naufrage annoncé. Enfin, si tant est que l'on puisse se noyer quand on monte dans un train. Car c'était dans un train. Seulement dans un train. Juste un train. Un train. Train. Un de ces « p'tits gris » qui reliait depuis de trop nombreuses années la capitale à ses multiples périphéries et pour lequel je me demandais si c'était vraiment son acier inoxydable qui lui avait valu un surnom pareil, ou sa vitesse d'escargot qui le faisait invariablement et longuement baver entre chaque gare.

À peine avais-je pris ma place dans ce convoi que je n'arrivais déjà plus à raccrocher les wagons de tous les petits événements insignifiants qui ponctuaient régulièrement mes tragiques trajets quotidiens. J'étais assis là, ma guitare à mes côtés, prêt à être englouti par des flots de conversations qui allaient venir heurter ma

solitude intérieure et voyageuse. Dans une longue et lente descente en moiteur, je me laissais envahir par la chaleur qui musardait entre les sièges et, comme une compagne fidèle, la douce torpeur m'attirait alors dans ses bras mythologiques. La guitare, qui reposait amoureusement entre mes jambes le long desquelles coulaient ses formes arrondies aux multiples essences, d'ébène et de palissandre, si précieuses et sensuelles au toucher, tentait de me soustraire à sa rivale. Pendant que ma main descendait lentement le long de sa table d'harmonie à la recherche de cette éclisse et de cette rosace qui tournoyait dans le tango d'un langoureux corde à corde, pendant que l'autre main... Une vague douleur paralysa de manière fugace mon épaule droite et mon esprit. Et bien que mon esprit prit son temps pour émerger de sa nonchalance, ma longue expérience des transports sans conjoint m'indiqua sans qu'il soit possible de commettre la moindre erreur que j'avais maintenant un voisin.

À peine le temps de remarquer que mon voisin portait un chapeau bizarre entouré d'un galon tressé, que le train traînait dangereusement vers sa destination finale. Il faisait encore nuit. Il n'y avait pas de brouillard. Tout le monde des cendres. Je me levais, hagard, tel le parachutiste qui, face à son saut ultime au-dessus de Sainte-Mère-Église, espérait ne pas tomber sur une assourdissante querelle de clocher. Je me préparais fébrilement à m'extirper de mon wagon. Une fois descendu, je tentais d'imprimer à mes pas l'allure nécessaire pour avancer au même rythme que la foule silencieuse : un peu trop vite et je me fracasserais contre des murs d'indifférence, un peu trop lentement et je serais avalé par une déferlante de vague à l'âme et son écume des jours sans lendemain. Au bout du quai, point de délivrance. Juste la vision de ces militaires qui, patrouillant l'arme à la main, semblaient être là pour nous envoyer vers une destination encore inconnue. Vers un autre voyage. Un voyage au bout de la nuit.

Sans retour

Je venais de trébucher. Il avait suffi d'un moment d'inattention pendant lequel je m'étais perdu dans les embranchements de mon cerveau et j'avais trébuché. J'allais tomber, c'était maintenant presque certain. Avec lenteur, presque avec douceur, je voyais le sol se rapprocher inexorablement au milieu d'une brume de larmes qui commençaient à me noyer les yeux. Une simple chute. Une pauvre petite chute avec juste ce ridicule et presque inaudible choc creux à l'arrivée. Un petit choc creux qui allait juste faire « ploc ». Un pauvre petit « ploc » de rien du tout. Un pauvre petit son creux entre le béton d'un quai de gare et la fragilité de ma pauvre tête fatiguée.

Il arrive parfois que de simples petits voyages de tous les jours se terminent ainsi, avec un petit « ploc » dont le petit son creux ouvrait alors vers un immense et éternel trou noir.

*Quand je sors de la gare...
Il fait nuit noire
Un peu de brume
Pas de brouillard
Fin de l'histoire...*

De toute façon, qu'aurait-il bien pu écrire le poète ? N'était-il pas lui aussi pris au piège au milieu de cette foule indifférente qui s'écoulait vers la sortie ? Avait-il vraiment encore le temps de rêver, de créer et d'espérer ? Et quand bien même, qu'aurait-il bien pu faire d'une si maigre histoire qui était déjà terminée avant d'avoir commencé ?

Il arrive parfois qu'une histoire commence dans un train. Comme ça. Sans crier gare. Une simple histoire de la vie de tous les jours. Une histoire tellement simple que vous ne la lirez sans doute jamais dans un livre. Et c'est peut-être un peu dommage.

Deuxième chapitre : la plus belle histoire

Genèse

*Il n'est pas plus lourd qu'une plume
Du bateau l'encre est jetée
Le papier est détrempé
Des cris perdus dans la brume
Destins croisés d'un enchantement
Réalité d'un enfantement
Les cris
L'écrire*

Le cancre

*Tout le monde connaît l'histoire
De ce cancre du tableau noir
On l'imagine le nez à la fenêtre
Sous l'œil réprobateur du maître
Mais qu'en est-il vraiment
De ceux qui baissent la tête
Sur leurs cahiers et devant leurs écrans*

Le Juif

*C'est l'histoire d'un Juif
À qui il aura fallu un peu de temps
Pour trouver sa bonne étoile*

La plus belle histoire

Comme tous les matins, le père récitait à voix haute le premier paragraphe du *Chéma Israël*¹ au plus jeune de ses fils, celui-ci n'étant pas encore en âge de le réciter lui-même à l'unisson avec son père. L'enfant commençait certes à prononcer quelques mots, mais pas suffisamment pour pouvoir faire un avec son père dans cette récitation. L'homme sentait son fils plus proche de lui qu'habituellement pendant cet instant privilégié, l'expression rieuse du garçonnet s'estompant alors pour laisser place à des yeux profondément attentifs. Le soir, quand son père le déposait délicatement dans son lit, au lieu du visage attentif du matin, les paupières de l'enfant se faisaient lourdes et ses yeux se fermaient. La prière du matin se transformait alors en une berceuse gardienne de la nuit.

Pourtant, un soir, alors que le père s'apprêtait à lire le *Chéma Israël* à son fils, celui-ci resta assis sur son lit, ses yeux ronds grands ouverts. Et ce n'est qu'après avoir longtemps fixé les yeux de son père qu'il lui demanda d'un seul trait : « Papa, raconte-moi la plus belle histoire que tu connaisses. » Ne voulant apparaître troublé, et ne voulant rompre avec le rite ancestral et familial, le père regarda également longuement son enfant en retour et lui répondit gravement : « Fils, laisse-moi un peu de temps afin que je puisse réfléchir à la plus belle histoire que je connaisse. » Et de réciter le *Chéma Israël*, fidèlement à son habitude.

Le père ne ferma pas l'œil de la nuit, tournant sans cesse la question dans sa tête sans trouver l'ombre d'un début de réponse. Les récits hassidiques se mélangeaient les uns aux autres, les plus belles pages du *Zohar*² virevoltaient devant ses yeux fatigués, tandis que les commentaires de Rachi³ se levaient tel un seul homme face à des *Pirke Avot*⁴ resplendissants de sagesse.

1 Prière juive récitée au lever et au coucher

2 Principal ouvrage de la mystique juive

3 Exégète Juif né à Troyes vers 1040

4 Ensemble de maximes issues de la tradition juive

Le lendemain matin, dans un épais brouillard, le père récita tant bien que mal le *Chéma Israël* à son fils. Le soir, l'enfant resta assis quelques instants, en équilibre, les yeux ronds grands ouverts comme dans l'attente d'une réponse, avant de s'allonger, puis de paisiblement fermer les paupières. Cette situation dura six jours, six jours pendant lesquels le père ne trouva pas le repos.

Et puis, au soir du sixième jour, au moment où le père couchait son fils, il eut cette révélation et put enfin répondre sereinement à ce dernier :

« Au commencement... »

Au commencement

Au commencement, Dieu créa l'écriture et ce livre. Or ce livre n'était que solitude et chaos ; des ténèbres couvraient la surface de la couverture...

Solitude et chaos. Ces deux mots refusaient de sortir de ma tête alors que je découvrais devant moi tous ces feuillets éparpillés qui gisaient à mes pieds. La porte-fenêtre qui donnait sur la petite cour intérieure était manifestement restée ouverte toute la nuit et ce léger vent d'ouest aurait certainement eu raison de la torpeur qui entourait mes manuscrits. Peut-être même que certaines pages d'écriture s'étaient envolées à jamais. Pour éviter les regrets, je me convainquais que les feuilles qui étaient parties avec le vent d'automne étaient certainement de celles dont j'avais oublié jusqu'à l'existence.

Après une courte trêve pendant laquelle j'hésitais à fermer la porte-fenêtre, je me penchais vers le sol et essayais de ramasser un texte qui aurait pu m'aider à trouver un sens à tout ce désordre, un début d'histoire qui remettrait un semblant de cohérence dans les méandres de mon imagination et de mes brouillons.

Mais que pouvais-je imaginer du début de l'histoire ? Ne s'agissait-il pas de la fin d'ailleurs ? Ou plutôt d'une fin, possible, probable... la fin d'une curieuse aventure humaine où le Divin n'avait jamais été loin, la fin d'une curieuse aventure qui avait commencé depuis bien longtemps ?

Au commencement, je m'étais toujours dit qu'un jour je raconterais mon histoire. Des histoires. Toutes sortes d'histoires. Des histoires sans début ni fin. Des histoires sans but ni destinée. Un jour, oui, je m'étais vraiment dit qu'il faudrait que je commence à raconter des histoires, comme si subitement l'envie m'était venue de vouloir recréer un univers de veillée au coin du feu pendant laquelle le conteur tenait en haleine dix yeux enfantins. Comme s'il était écrit que je devais écrire. Comme s'il était écrit que ces histoires devaient s'écrire.

Il me semblait que là, tout de suite, pendant ce bref instant où la faible lueur de l'entre-deux s'enroule autour de l'obscurité, que ce moment était enfin venu. Oui, le temps était venu pour moi de vous raconter des histoires. Longtemps, j'avais tenté de mettre des bouts de récits par écrit. De mille façons, je les avais commencés. De mille façons, je ne les avais jamais achevés. Aujourd'hui, au moment où vous les lisez, sans doute ne sont-ils pas encore terminés. Comme si un commencement ne pouvait jamais vraiment ni débiter ni s'arrêter. Comme s'il était impossible de mettre le mot « fin » au commencement d'une histoire. Et puis, je pensais également que seules les aventures extraordinaires étaient dignes de se retrouver sur le papier. Et puis. Et puis... et puis le temps qui passe m'a apporté quelques raisons de penser que la simplicité avait peut-être elle aussi son mot à dire ; mais la simplicité est parfois timide ; la simplicité est souvent hésitante ; la simplicité est souvent enfermée, étouffée par nos autres façons d'être ; souvent, elle se dévalorise et pense qu'elle est simpliste alors qu'elle n'est que simplicité. Duplicité de la simplicité. Simplicité des simplicités, tout est simplicité. La simplicité est simple. La simplicité est extraordinaire.

Oui, cela faisait longtemps que je souhaitais écrire et raconter mon histoire. Écrire pour me raconter, me raconter pour écrire. Écrire, tout simplement. Hélas, on ne se retrouve malheureusement pas comme ça à écrire du jour au lendemain. Derrière ce qui est dit, derrière ce qui est écrit puis lu, se cache toujours ce qui n'est jamais dit, jamais écrit, et forcément, jamais lu. Au-delà des soubresauts de l'histoire, au-delà de cette histoire qui si souvent est amenée à balbutier, se cachent surtout les soubresauts et les balbutiements du narrateur lui-même devant son impuissance, sa fragilité, ses faiblesses, et toutes ses nuits d'insomnie.

Le résumé de l'histoire

Au tout début de ma jeunesse, tout au plus étais-je capable d'imaginer des histoires dérisoires mettant en scène des pinces à linge et des bouchons de liège.

Au tout début de mon adolescence, tout au plus étais-je capable de tailler quelques lettres sur un pupitre en bois dont le trou pour l'encre restait désespérément vide, *Le grand Meaulnes* ayant épuisé tous les encriers depuis bien longtemps déjà.

Au tout début de ma vie d'étudiant, tout au plus étais-je capable, les yeux fixes devant les cristaux numériques, de repousser sans douceur le clavier jauni par la fumée de cigarette, de prendre une feuille de papier toute blanche, et d'écrire rageusement : « Pourquoi ? » puis « Pourquoi la mort ? » devant le sourire narquois de mon compagnon de chambrée.

Ensuite ? Plus rien. Jusqu'au jour où je me retrouvais à ramasser toutes ces pages éparpillées sur le plancher. Puis de m'endormir dessus. Et de me réveiller. Puis de me rendormir. En boucle. Jusqu'à cet étrange réveil.

Réveil

Longtemps, je me suis couché de bonne heure. Parfois, à peine ma bougie éteinte, mes yeux se fermaient si vite que je n'avais pas le temps de me dire : « Je m'endors. » Et, une demi-heure après, la pensée qu'il était temps de chercher le sommeil m'éveillait ; je voulais poser le volume que je croyais avoir dans les mains et souffler ma lumière ; je n'avais pas cessé en dormant de faire des réflexions sur ce que je venais de lire, mais ces réflexions avaient pris un tour particulier ; il me semblait que j'étais moi-même ce dont parlait l'ouvrage : une église, un quatuor, la rivalité de François Ier et de Charles-Quint.

Jusqu'à aujourd'hui, je n'avais encore jamais rien lu de Marcel Proust. Comme la plupart de ceux qui en parlent, je suppose. À 40 ans passés, rendez-vous compte...

Hier, ma journée avait été difficile. Enfin difficile... Je n'étais pas en train de me chercher à manger dans les bas-fonds d'une poubelle. Je n'étais pas non plus en train de me terrer dans un des multiples abris qui sillonnaient notre si merveilleuse Terre afin que ses habitants échappassent aux bombes et autres missiles qui lui tombaient régulièrement sur le coin de la croûte. Non, je n'avais pas encore ce genre de tourments.

J'avais simplement été, une fois la porte de mon foyer franchie, happé, ballotté puis finalement broyé dans le siphon de mon quotidien : mon voisin de banlieue, figure de style, dégueulait sa morve à une autre figure, distante celle-là, alors que je tentais désespérément de m'envoler dans la nuit d'Antoine de Saint-Exupéry ; un collègue de bourreau s'évertua, tel un serpent dans mes reins, à matraquer ma messagerie d'articles peu aimables envers les Juifs ; et, après une journée d'errance à croiser des tableaux sur un écran technologiquement avancé, mais qui dépassait souvent mon entendement, je retrouvais en sens inverse cet autre voisin de banlieue qui m'assassinait à coup de décibels où sang et mots s'entremêlaient rarement en un message apaisant. Saint-Exupéry s'écrasait pour la deuxième fois. Définitivement. Et moi avec.

Et quand enfin je me retrouvais chez moi, longtemps encore je devais lutter avant de recouvrer un certain équilibre intérieur. Je me souvenais alors avoir acheté quelques livres chez un bouquiniste imaginaire du coin de la rue. J'ouvrais lentement mon sac, et en sortais *Du côté de chez Swann*, le premier livre de *À la recherche du temps perdu* de Marcel Proust. Je regardais en direction de la porte-fenêtre. Dehors, la nuit commençait à faire son entrée. Je sentais la fatigue me gagner, et pendant quelques instants, j'hésitais à m'installer dans mon lit. Il n'était pas très tard. Je ne me rendais aucunement compte que la scène qui allait alors se lire sous mes yeux avait déjà été écrite. Oh oui, longtemps, je me suis couché de bonne heure. Parfois, à peine ma lampe de chevet éteinte, mes yeux se fermaient si vite que je n'avais pas le temps de me dire : « Je m'endors. » Et, une demi-heure après, la pensée qu'il était temps de chercher le sommeil m'éveillait ; je voulais poser le volume que je croyais avoir dans les mains et éteindre ma lumière ; je n'avais pas cessé en dormant de faire des réflexions sur ce que je venais de lire, mais ces réflexions avaient pris un tour particulier ; il me semblait que j'étais moi-même ce dont parlait l'ouvrage : Marcel Proust, Combray, un amour de Swann. Alors je me réveillais, vaincu devant une telle merveille, et ne pouvais que me dire à moi-même : j'ai 40 ans, je n'ai jamais lu Marcel Proust et je ne serai jamais un écrivain.

Le jour où tout n'a pas commencé

Vous pouvez vous arrêter de lire maintenant. Oui, tout de suite si vous le souhaitez, car nul besoin pour vous de continuer une lecture qui ne fera finalement que confirmer que je ne serai jamais un écrivain. D'ailleurs, si je puis vous faire gagner du temps, allez directement à la dernière page. Maintenant, si vraiment vous avez du temps à perdre, peut-être souhaitez-vous continuer ; mais, ne soyez pas surpris si je vous laisse seul avec mon livre, car estimant de mon côté avoir résolu cette histoire de temps perdu, je vais sans doute m'arrêter là. Et puis, ai-je vraiment un rôle à tenir au milieu de toutes ces pages ? Ne suis-je pas qu'un simple narrateur qui a peur des réactions de l'auteur, lui-même terrifié par le jugement de ses lecteurs ? Jamais je n'aurais dû chercher la définition d'écrivain dans le dictionnaire de l'Académie française : *Personne qui, par vocation, par profession, compose des ouvrages de littérature*. Reconnaissez avec moi que je ne suis pas concerné. Et jamais je n'aurais dû continuer ma lecture : *celui ou celle dont on estime les qualités d'écriture, dont l'œuvre paraît digne de considération*. C'est terrible, n'est-ce pas ? Vous en connaissez beaucoup, vous, des gens capables d'attendre un tel jugement ?

Certes, je me suis parfois amusé à reprendre quelques textes qui ont bercé mon enfance ; vous savez, un peu comme ces chansons que l'on parodie aux mariages et autres départs à la retraite. D'ailleurs, d'ici quelques décennies, ces deux mots, ainsi que celui d'écrivain, seront-ils toujours dans le dictionnaire de l'Académie ?

« Plateforme ! » hurle l'écrivain sans particule.

– Gare Saint-Lazare ? Parc Monceau ? L'arrondi est à zéro alors que la distance provoque l'envie de prendre le bus. L'arrondi se ment, c'est certain. Si je devais tendre un ruban entre les deux, nul doute qu'une telle réalisation serait saluée par un grand coup de chapeau. À moins qu'un quelconque individu boutonneux, l'esprit ailleurs par-dessus le marché, ne vienne le couper. S vraiment possible ? Cet exercice est vraiment sans queue no tête...

Cela n'a pas de sens, n'est-ce pas ? Mais c'est tellement

confortable. Vous prenez un texte déjà existant, et il ne vous reste plus qu'à le modifier très légèrement. Tout est déjà là. Tout a déjà été fait. Tout a déjà été écrit. Alors, à quoi bon en ajouter ? À quoi bon en retrancher ? Tout n'est-il pas déjà parfait ? C'est pourquoi je lutte pour ne pas écrire, et ce d'autant plus que je n'ai rien à raconter. Je ne saurai jamais quoi raconter ni comment le raconter. Je n'ai aucune imagination. Alors je souffre de me relire et je meurs de honte. Quoi de plus risible comme entrée en matière que d'étaler au grand jour son refus et son incapacité à écrire ? Oui, vous pouvez vous moquer de moi. Oui, amusez-vous à lire les mots de quelqu'un qui n'a pas envie d'écrire et sans doute encore moins envie d'être lu. Il est plus que temps pour moi de disparaître...

Je n'existe donc pas, ami lecteur. Je n'existe plus. Je n'ai jamais existé. Je suis parti en fumée comme les multiples pensées qui assaillent l'ensemble de vos sens et de mes contresens. Il n'y a que vous pour faire renaître mon esprit, lettre après lettre, mot après mot, phrase après phrase, au fur et à mesure de ces pages tournées. Vous croyez lire ? Ne soyez pas dupes, vous écrivez.

Je n'ai rien inventaire

Vous êtes toujours là visiblement. Moi aussi, d'une certaine façon, me direz-vous. Difficile de continuer l'un sans l'autre n'est-ce pas ? Mais pour l'instant, je ne peux toujours que vous proposer de méprisables et oubliables parodies.

« Je pense que si l'on ne problématise pas suffisamment et que l'on ne cherche pas de facteurs explicatifs, on risque de se retrouver avec un inventaire à la Prévert. »

Franchement, si les gens parfois s'écoutaient... Entre nous, au-delà de cette phrase complètement incompréhensible avec son verbe néologique, que lui reproche-t-on à cet inventaire ?

*Une pierre
deux maisons
trois ruines
quatre fossoyeurs
un jardin
des fleurs*

un raton laveur

*une douzaine d'huitres un citron un pain
un rayon de soleil
une lame de fond
six musiciens
une porte avec son paillason
un monsieur décoré de la Légion d'honneur
[...]*

Je ne sais pas vous, mais moi, quand je lis cet inventaire, je trouve que c'est un formidable appel à l'imagination, comme si Jacques Prévert nous invitait à nous approprier ses mots et à les mettre en histoire, un peu comme ceci :

C'est parce qu'avec une pierre il voulait réaliser deux maisons

qu'il se retrouva enseveli sous trois ruines. Il aura fallu pas moins de quatre fossoyeurs pour l'emmener dans ce cimetière qui ressemblait à un jardin en fleurs.

Mais que vient faire là un raton laveur ?

La mort, ça creuse, alors il engouffra une douzaine d'huîtres avec un citron et un pain. Dans le ciel, un rayon de soleil. Dans la mer, une lame de fond. Sur la plage, six musiciens. Il est temps de rentrer à la maison, d'ouvrir la porte et de laisser le sable sur son paillason. Au mur, le portrait d'un monsieur décoré de la Légion d'honneur.

Alors la prochaine fois que l'on me dira que mes écrits ne sont rien qu'un inventaire à la Prévert, je crois que je remercierai chaleureusement mon interlocuteur.

Un p'tit coin d'prendre appui (c'est l'enfer)

S'il vous plaît, restez encore un peu finalement, laissez-moi un peu de temps, laissez-moi au moins essayer. Donnez-moi quelques instants pour remplir cette page.

...

Prendre appui, je devais absolument prendre appui sur quelque chose. J'aurais bien voulu que cette chose soit quelqu'un, mais mon entourage était surtout constitué d'objets ces derniers temps. Sans âme, sans vie. C'est drôle, je crois que je n'ai jamais pu m'appuyer sur quelqu'un et me reposer, ne serait-ce qu'une minute. À chaque fois que j'entrevois cette possibilité, je crois que je faisais un pas de côté et me retrouvais par terre. Et au moment où je me relevais, péniblement, plus par habitude que mû par ma seule volonté de me retrouver debout, un être humain à bout de souffle trébuchait sur mon corps et s'abattait lourdement sur moi. Je devenais alors un paillason déprécié, une pauvre serpillière détremmée par les larmes débordant de tous ces dépressifs croisés par accident.

*

Sinistres pensées que celles-là au moment où je fermais la porte de cette maison trop grande pour moi, longeais la terrasse et ouvrais le portail flambant neuf, gardien illusoire des apparences d'une vie matérielle réussie, et d'où je sortais l'ex-voiture familiale reconvertie en machine à traîner ma misère morale.

Clignotant, gauche, clignotant, droite, stop, en avant, forcez le passage et n'oubliez pas le grand sourire aux boîtes grises collectionneuses de portraits de familles trop pressées d'en finir au point avec le code de la déroute. Le paysage défile, ma pensée déraile, se dédouble par la droite et finit en queue de poisson (*Vous êtes Juif ! Oh ! Salomon est Juif !*). À un moment je crois, j'aurais dû m'arrêter et regarder dans le rétroviseur. D'un autre côté, à trop regarder derrière soi, on en oublie souvent la lente courbure de la route qui, sournoise, vous envoie droit dans le décor. Pour l'heure, le

goudron se prolonge et sa ligne discontinue ne peut que me forcer à la suivre. Un embranchement, puis un autre, encore et toujours. Sans fin. Pas la moindre voie sans issue. Cruelle réalité. Personne à qui faire le coup de la panne. À moi le coup de pompe et la voie de garage.

J'arrête la voiture. À moins que cela ne soit la voiture qui s'arrête d'elle-même. Je me souviens à peine des paysages que nous avons traversés, elle et moi. Entre le départ et l'arrivée, un grand flou et deux points noirs. Je devrais dire faux départ plutôt que départ d'ailleurs. Et cette arrivée qui s'apparente plus à un départ, à une fuite. Sans point

J'ai envie de marcher un peu et de longer la piste aux chevaux. C'est une belle ligne droite le long d'une crête qui surplombe une grande partie de la forêt. En contrebas, on aperçoit une maison isolée, peut-être abandonnée. Dans le lointain, la forêt remonte et tente de prendre possession de l'ensemble de la masse rocheuse. Elle doit pourtant se résigner, à bout de souffle, et laisser le granit et le calcaire finir leur course folle vers les sommets. Je fais une pause. Autant je n'avais gardé aucun souvenir de mes errements dans la plaine, autant j'avais l'impression ici d'être gagné par la douce transparence de l'air et de la roche, comme si le minéral m'insufflait son côté cristallin.

En un instant, je me sentis rasséréné et n'avais plus envie d'aller plus loin. La page était terminée. Je décidais donc de m'arrêter là. Entre nous, jusqu'où pouvons-nous aller ? Combien de temps ? Combien de pages ? Combien d'encriers ? Combien ? Combien avant de vous lasser ? Combien de temps, pour combien de temps ? Par les temps qui courent à en perdre haleine, les écrivains passent et les écrits vains trépassent. Ce n'est qu'une question de temps et de jeux de mots mal ficelés.

Question de temps

Tu perds ton temps
Me dit-il
Mais gagne du temps
Me dit-elle
Je prends mon temps
Leur répondis-je

Silence

C'est précieux le silence
Quand il est vide de bruit
Et plein de soupirs
Aussi précieux que le temps
Leur dis-je

Alors le temps c'est de l'argent ?
Me lancent-ils.

Silence

Non, ce qui est précieux n'a pas de prix
Leur dis-je

Nous avons les moyens d'acheter ce qui est hors de prix !
Me répondent-ils

Et ce qui est hors du temps, vous faites comment ?
Leur dis-je

Il n'y a rien en dehors
Tout est dedans
Tout ce qui brille est or
Tout le reste n'est que du vent
S'énervent-ils

Et ils finirent hors d'eux

C'est importemps la poésie, ne trouvez-vous pas ? On dévalise les mots, on en fait des mots-valises et l'on se retrouve hors du tant. Avec le temps, pas de passé, pas de présent, pas de futur. Rien que du temps.

Restons positifs, nous avons tout le temps

Vous, je ne sais pas, mais moi si, alors...

Alors...

Alors aujourd'hui, j'ai décidé de prendre mon temps. Je vous vois venir, vous allez certainement me demander pourquoi je prends quelque chose qui m'appartient déjà. Et vous auriez bien raison ! Il est à moi ce temps, j'en fais ce que je veux !

Donc, aujourd'hui, je prends mon temps pour écrire. Non pas que j'aie quelque chose à dire...

Nous étions hier. Enfin, en considérant que j'écrive aujourd'hui, ce qui est loin d'être prouvé. C'était peut-être demain d'ailleurs, ou les jours suivants.

Recommençons...

Nous serons demain. Enfin, en considérant que j'écrive hier, ce que je ne peux encore prouver !

Finalement, c'est compliqué la concordance des temps.

Restons hier, ça sera plus simple, et puis sinon j'ai peur de vous faire perdre votre temps. Mais là, c'est votre problème, pas le mien. Je prends mon temps, vous perdez le vôtre, et nous nous retrouvons à contretemps.

Je crois que c'est pour cela que le langage a inventé les contraires. Pour chaque chose existe son contraire. C'est un truc d'humain. Oui, c'est ça. L'être humain préfère l'opposition à l'apposition. Vous dites « blanc » et il y aura toujours quelqu'un pour vous répondre « noir », rien que pour vous contrarier. Enfin, il n'y a pas que ça. Il croit aussi que s'il dit « blanc » comme vous, cela va l'empêcher d'exister et d'être reconnu en tant qu'être humain. Il croit qu'il a besoin de se comparer à l'autre pour exister alors que c'est tout le contraire

justement : il n'existe vraiment qu'à la seule et unique condition d'être en accord avec lui-même.

Mais cela nous éloigne du temps cette petite digression. À moins que cela soit le temps qui s'éloigne ? Allez savoir...

D'ailleurs, le temps a-t-il un contraire ? Ou un miroir ? Peut-être que « l'anti-temps » existe ? Si le temps est positif, a-t-il un copain négatif ? Il faudrait peut-être que je me renseigne, mais j'ai comme un trou noir.

D'ailleurs, je ne me souviens plus maintenant de ce qu'il se sera passé hier.

Le chemin de l'homme

C'est quand même très déroutants tout ça. On se demande bien jusqu'où cela pourra nous mener. J'ai même un peu peur que nous finissions par tourner en rond. La surprise de la première page est maintenant passée après tout.

Il est vrai que tourner en rond évite de trop aller chercher dans les coins. D'une mémoire, d'un souvenir, souvent mauvais. Car oui, seuls les heureux événements du passé sont censés rester à la surface de nos souvenirs. Et pourtant, on cherche, on creuse frénétiquement, partout, ici, ailleurs, toujours plus profondément jusqu'à vomir des pensées noires comme les lambeaux de nos ongles et l'on s'enfonce alors inexorablement dans les ténèbres. Inexorablement...

Je me répète alors inlassablement : j'ai 40 ans, je n'ai jamais lu Marcel Proust et je ne serai jamais un écrivain. Je n'aurais jamais dû chercher une histoire à raconter. Je n'aurais jamais dû chercher une histoire à inventer. J'aurais dû me satisfaire de quelques souvenirs, de ces petites histoires simples qui font notre chemin quotidien. Car finalement, pourquoi nos regards se tournent-ils tristement vers l'infini de l'horizon au lieu de regarder joyusement la plante de nos pieds ?

Alors maintenant, laissez-moi. Laissez-moi tranquille. Oubliez cet étranger qui tente de vous entraîner dans son univers noir autant qu'absurde. Relâchez votre étreinte et laissez-le souffler. Laissez-lui le temps de redevenir un visage familier ou une odeur perdue qui resurgirait de son enfance. Laissez-lui le temps d'ouvrir ce livre qui pourra alors l'emmener sur ses propres pas. Laissez-lui le temps d'emprunter son propre chemin, le chemin de l'homme passant souvent par les souvenirs de l'enfant.

Les souvenirs de l'enfant

Le principal souvenir que nous gardons de l'enfance est souvent le jour où elle s'est terminée. Fin de l'enfance, fin de l'innocence et de l'insouciance. Quelle époque ? Quel âge ? Quelle importance ! La vie reste la vie, l'enfance reste l'enfance. Seuls les événements qui nous entourent changent, des événements tellement extérieurs à notre existence qu'ils seront sans doute vite oubliés une fois leur temps passé. Qui se souviendra alors que l'on ait pu commencer son existence le lendemain d'un décès d'importance ? Qui se souviendra que l'on ait pu commencer sa vie de fils unique dans un bal funeste à contretemps, un contretemps destiné à tourner dans une valse pour l'éternité au son d'un disque rouillé et rayé ? Qui se souviendra de la Une qui avait fait l'actualité de ce triste automne ?

J'habitais à la campagne dans une maison d'un centre bourg qui semblait rejeter ses agriculteurs aux limites extérieures du village. Le dernier café, le seul qui tenait encore la rampe pour l'unique raison qu'il était en face de l'église, venait de fermer faute de fidèles. Et, parce qu'il avait été immédiatement transformé en une résidence secondaire destinée à calmer ses habitants nerveux et surmenés, on ne pouvait qu'être attristé en croisant, errant dans les rues, le petit ballon de rouge orphelin qui ne savait même plus où aller pour noyer son chagrin. Le dernier commerce du village, un tout petit dépôt de pain qui vendait le journal local seulement sur commande, et dont le comptoir pourtant peu garni laissait à peine entrevoir la tête blanchie et fatiguée de la minuscule « Mémène », ressemblait plus à un vestige d'une époque révolue qu'à un commerce où le joyeux carillon de la porte d'entrée retentissait à chacune des allées et venues des villageois. Les rares fois que la cloche de l'entrée laissait échapper un tintement étouffé, c'était plutôt pour accueillir un automobiliste de passage désorienté dont la logique l'avait amené à s'arrêter dans le seul lieu qui aurait pu laisser échapper un semblant de vie.

Sans doute y avait-il quand même un peu de vie dans ce petit village. Mais pouvais-je vraiment l'imaginer ? Pouvais-je imaginer,

alors que je me rendais à l'école de la ville d'à côté, que derrière le portail de la maison aux volets bleus se cachait une école miniature ? Pouvais-je imaginer que la grande cour, que je voyais vide et balayée par les feuilles les journées sans école, se laissait amoureusement piétiner par une vingtaine d'enfants les jours de mon absence ?

J'entendais parler d'une fameuse sécheresse. Je me demande aujourd'hui si ce n'est pas plutôt l'impôt qui s'ensuivit qui laissa un arrière-goût desséché dans la bouche des grandes personnes.

J'entendais parler d'une inflation à deux chiffres.

J'entendais parler d'un choc pétrolier qui, pour moi, trouvait sa réalité dans des affiches collées sur les murs sales de la ville voisine et sur lesquelles se détachait une phrase qui reste, aujourd'hui encore, toujours aussi énigmatique : « *En France, on n'a pas de pétrole, mais on a des idées.* »

Les souvenirs, les idées, finalement, c'est comme le pétrole. Ça se tarit.

Et la montagne accoucha d'une souris

Suis-je en train de me rallonger ou suis-je en train de prendre un raccourci ? Difficile à dire, car alors que je vous annonçais dans un chapitre précédent le chemin de l'homme, voilà qu'il accouche d'une souris ! Comment donc un homme peut-il accoucher d'une souris ? C'est tout simplement impossible non ? À moins qu'il ne se soit égaré en chemin ! Et que s'il s'est égaré, que son chemin le conduisit vers la montagne. Rabelais ne disait-il pas fort à propos : « *Les montagnes sont en travail : il en naîtra une souris ridicule* ». Alors peut-être notre homme, de droits chemins en lacets, se sera-t-il épris de cette petite souris. Épris pour s'en enlacer et ainsi donner naissance à un petit rat de goût, rat des villes et rat des champs, rat affable d'une montagne qui accouche en contrebas de la fontaine :

*Une Montagne en mal d'enfant
Jetait une clameur si haute,
Que chacun au bruit accourant
Crut qu'elle accoucherait, sans faute,
D'une Cité plus grosse que Paris :
Elle accoucha d'une Souris.
Quand je songe à cette Fable
Dont le récit est menteur
Et le sens est véritable,
Je me figure un Auteur
Qui dit : Je chanterai la guerre
Que firent les Titans au Maître du tonnerre.
C'est promettre beaucoup : mais qu'en sort-il souvent ?
Du vent.*

Alors bon vent. Pas de quoi en faire une montagne finalement...

La question du questionnaire de Proust

Vu que nous nous sommes égarés en chemin, je suis certain que Proust pourra nous aider à répondre aux questions que vous vous posez. D'ailleurs, j'y pense... On parle du questionnaire de Proust, mais n'est-ce pas inexact dans la mesure où il n'aura finalement fait que répondre aux questions du questionnaire ?

Ne devrait-on donc pas plutôt parler du réponsionnaire de Proust ? C'est une bonne question non ? Une question qui devrait donc répondre à la question du questionnaire ! Je vous vois venir. Vous allez me dire quelque chose du genre :

– Décidément, vous posez vraiment beaucoup de questions. Mais vous, vous posez-vous autant de questions sur vous ?

Permettez-moi donc de vous répondre sans détour :

– Ah, mais bien sûr ! Et je le prouve immédiatement en répondant au questionnaire de Proust !

Le questionnaire de Proust

Le principal trait de mon caractère
Un trait de plume

La qualité que je désire chez un homme
Qu'il écoute la femme

La qualité que je désire chez une femme
Qu'elle écoute l'homme

Ce que j'apprécie le plus chez mes amis
Je suis seul maintenant, je n'ai plus de meilleur copain. Je n'aurai plus jamais de meilleur copain

Mon principal défaut
De changer souvent d'avis. Et souvent quand je réponds à des questions. Non finalement, je dirais plutôt de ne pas savoir changer d'avis ! À moins que je ne sois finalement qu'un absurde menteur !

Mon occupation préférée
Paris en juin 1940
(...)
Si l'on ne peut plus plaisanter...

Mon rêve de bonheur
Le bonheur n'existe pas, mais je sais où il se cache

Quel serait mon plus grand malheur
M'ennuyer

Ce que je voudrais être
Ce que j'ai été, ce que je suis et ce que je serai. Après, difficile à dire. Peut-être que je ne serai plus

Le pays où je désirerais vivre
Dans le pays de mon cœur

La couleur que je préfère

Bleu

La fleur que j'aime

Celle de ma couleur préférée

L'oiseau que je préfère

L'oiseau lire

Mes auteurs favoris en prose

Je préfère les auteurs en pause, cela me permet de rattraper mon retard dans leur bibliographie

Mes poètes préférés

De Raymond Devos à Jacques Prévert, en passant par Raymond Queneau. Et quand l'humeur change : Rimbaud, Lamartine, Apollinaire. J'allais oublier Paul Éluard et Aragon, la liberté entre la rose et le réséda. Et Verlaine, j'ai oublié Verlaine, et Baudelaire ! Tous, je pourrais tous les citer...

Mes héros dans la fiction

Les vrais héros restent anonymes

Mes héroïnes favorites dans la fiction

Les vraies héroïnes restent anonymes. Je sais, je l'ai déjà dit, mais il faut savoir rester cohérent, au masculin comme au féminin

Mes compositeurs préférés

Bach et Chopin. Et puis Mozart...

Mes peintres favoris

Les artistes peintres et les peintres en bâtiment

Mes héros dans la vie réelle

Trois fois héros... Mince, j'ai perdu le fil

Mes héroïnes dans l'histoire

Quatre fois héros = héros

Mes noms favoris

Ce que je déteste par-dessus tout
Les questions sans réponse

Caractères historiques que je méprise le plus
Seuls les caractères hystériques m'insupportent

Le fait militaire que j'admire le plus
L'armistice

La réforme que j'estime le plus
Celle qui ne change rien

Le don de la nature que je voudrais avoir
La nature ne nous a rien donné, mais à nous le devoir d'en faire bon usage

Comment j'aimerais mourir
Sans m'en apercevoir

État présent de mon esprit
Vu la question précédente...

Fautes qui m'inspirent le plus d'indulgence
Celles qui ne demandent qu'à être pardonnées

Ma devise
Le rot

Le disque est rouillé

Rendez-vous compte ! Il aurait suffi que soit inventé le disque de fer pour que l'on puisse s'exclamer : « le disque est rouillé ! » Comme quoi, l'invention du disque d'or et de platine ne doit rien au hasard. C'est un peu comme le diamant de ce bon vieux tourne-disque, et même s'il n'abreuve plus que rarement nos sillons, difficile de penser qu'il puisse être impur.

Rayé au pire
Rayé mais éternel
Rayé sans pyjama
Pyjama sans sommeil
Le disque est rayé
Rayé au pire
Rayé mais éternel
Rayé sans pyjama
Pyjama sans sommeil
Pyjama sans rayures
Repos éternel
...
Il est temps de changer de disque
...

L'éternité donne le tournis à tellement de monde, alors pourquoi pas à un disque qui tourne en boucle ? Quant à tous ces êtres humains qui tournent en rond, je les plains. Ils n'ont pas fini de s'ennuyer avant de connaître l'éternité.

Et la chorale s'emballe

Les chorales, cela me laisse sans voix. D'ailleurs, c'est mieux ainsi. Imaginez que ce soit elles qui restent sans voix ! Remarquez, sans voie, il y a peu de risque de dérailler sa mélodie.

Dans les chorales, ça manque souvent de basses. Et ça, c'est très grave ! Ce n'est pas moi qui le dis, c'est le chef de chœur. Le chef de cœur, c'est un petit bonhomme avec un chœur gros comme ça ! Le chef de chœur, il doit souvent couper son cœur en quatre, entre les sopranes hauts, l'halte au feu et le baryténor. Enfin, en trois devrais-je dire, vu qu'il n'y a jamais de basses dans les chorales. C'est pour cette raison que l'on a inventé le gravoténor, qui chante d'une voix tellement basse que l'on ne l'entend même pas. Du coup, cela ne change pas grand-chose au fond du problème. Alors on a inventé le ténor grave supérieur qui lui passe son temps à siffler du bon vin. Mais entre siffler un air et siffler une bouteille, il y a une différence ! On peut siffler un air avec des Do, des Ré, des Mi, des Fa, des Sol, des La. Et cela reste très sensé sans Si, alors que dans la bouteille, on ne peut mettre que des Si. Mais attention ! si l'on tente d'y mettre des gros Si, hé bien ça ne rentre pas !

Diriger une chorale pour un chef de chœur, c'est un peu comme souffler dans une bouteille jetée à la mer...

Pour une chanson

Jean Ferrat ne chantait pas pour passer le temps
Des cerises sanglantes à l'ombre de Clément
La commune de Paris aime à crier son nom
Il n'y avait que Ferré pour pleurer cette chanson

*Ils sont où nos poètes ?
Nos chanteurs engagés
Ceux qui chantaient la France
Et la faisaient danser*

Autour d'un hexagone amoureux de Paname
Et l'histoire balbutie tout en séchant ses larmes
De la butte rouge au p'tit bal du sam'di soir
Pierrot quitte Paris la voix dans le brouillard

*Ils sont où nos poètes ?
Nos chanteurs énervés
Ceux qui crachaient la France
À trop vouloir l'aimer*

C'est peut-être Lепrest, aujourd'hui disparu
« Dans son plus beau posthume, pacifiste inconnu »
Jamais on le saura, pauvre voix fatiguée
Pour toutes ces causes perdues d'avoir trop lutté

*Ils sont où nos poètes ?
Nos chanteurs envolés
Ceux qui aimaient la France
Mais qu'elle a oublié*

La page arrachée

Que pouvait-elle contenir cette page arrachée ?

Quelques pauvres idées un peu mal fagotées ?

Une déclaration d'amour qui...

Tiens, elle n'était pas complètement arrachée cette page finalement.

Arthur, François, Pierre et... moi ?

Au moment de me mettre à écrire quelques vers
Cet instant où poète je m'apprête à clamer
Je me trouve ridicule et préfère étouffer
L'hémistiche et ses pieds engourdis par l'hiver

De cet art de la prose je ne sais disposer
Du sonnet et des rimes n'en maîtrise pas l'effet
Amoureux de cet art je le suis il est vrai
En lecteur simplement en écrire trop m'effraie

La ballade des pendus et leur bal sautillant
Poètes et voleurs s'assemblaient tournoyants
Ils rêvaient de sonnets pour la rose cueillir
Je mourrai sans espoir la regardant flétrir

Que faut-il pour souffler des paroles enflammées ?
Les malheurs la souffrance d'un amour sans amant ?
De ma bouche rien ne sort mes lèvres sont asséchées
Je n'ai rien à pleurer que ces vers du néant

L'homme qui voulait tout ranger dans des boîtes

Un jour, j'ai rencontré un homme qui voulait tout ranger dans des boîtes. Les objets comme les hommes. Les idées comme les sentiments. Moi qui étais plutôt quelqu'un d'entier, je sentais bien que je lui posais un sérieux problème. Il avait beau me casser les pieds ou couper les cheveux en quatre, rien n'y faisait.

Parfois, il changeait de méthode. Au lieu de tout ranger dans des boîtes, il tentait de tout ranger dans des cases. Des cases blanches. Des cases noires. J'avais beau lui expliquer que sa méthode risquait de le conduire d'échec en échec, il ne m'écoutait pas. Il me rétorquait presque aussitôt : « les échecs ? Je les mate ! Et de toute façon, toi, il te manque une case ! Comment veux-tu que je te range alors que tu es dérangé ? »

Et puis un beau jour, nous nous sommes fâchés, car il ne supportait plus que je pusse le mettre en boîte. Nous nous croisions encore de temps en temps et là, tel un diable sorti de sa boîte, il m'emboîtait le pas avant de violemment déboîter. Nous évitions alors le carton de justesse.

Et puis un autre beau jour, il ne fut plus là. Au début, j'avais pensé qu'il s'était définitivement rangé, mais non, il avait simplement déménagé. Il avait tout rangé dans des boîtes et était parti se ranger dans un pays étranger. Mais partir en exil, même bien rangé, cela ne peut-il pas vous ôter un bout de vous-même ? J'appris plus tard qu'il était parti du mauvais pied, en boitant.

Finalement un matin, dans ce lointain pays étranger et bien rangé, on a retrouvé son corps, tout entier étendu dans une boîte, le cœur en mille morceaux.

Idées à la con

Je dois vous avouer, j'ai hésité entre « Idées à la con » et « Un jour... » comme titre. Et c'est là que l'on peut comprendre comment un simple titre peut orienter le texte qui le suit. L'orienter à plus d'un titre évidemment. Évidemment...

Écrire le roman d'une douce France
Terminer le premier homme d'Albert Camus
Écrire une petite histoire
Écrire une moyenne histoire
Écrire une longue histoire

Il faudrait d'ailleurs que je raconte un jour l'histoire qui raconte l'écriture des petites et des moyennes histoires, mais c'est une longue histoire et je n'arrive pas à écrire de longues histoires (vous aviez remarqué, je crois).

Arrêter de passer du coq à l'âne
Retrouver le chien et le chat qui étaient entre les deux
Retrouver le cor de Roland
Souffler dedans
Souffler dehors aussi
Et souffler tout court aussi
Vous voulez souffler vous aussi ?
Très bien, je m'arrête donc là.
Mais bon, c'étaient juste des idées à la con, rien de plus...

La chanson de Roland

Tuold m'appelle Roland
Et j'ai un corps au pied
Au pied d'un Olivier
Qui siffle entre ses dents :
On va s'faire piétiner
Pourquoi as-tu soufflé
Trop tard de l'olifant ?

Le fil conducteur

Vous aurez remarqué que malgré le cor de Roland, ces notes de mémoire commencent à perdre le fil de ma pensée depuis quelques pages. Autant dire que ces notes ne tiennent qu'à un fil. Ce n'est donc pas le moment de se défiler, il nous faut en reprendre le fil ! Soyons donc raisonnable, raisonnons et conjonctions de coordination.

Mais une note tenue par un fil
Ou une pensée qui s'emmêle
Et la laine se pelote bien au chaud
Donc une pensée de laine est une pensée décousue
Or une pensée décousue vaut bien un fil décousu
Ni plus ni moins que de se faire des nœuds à la tête
Car finalement cette histoire était cousue de fil blanc

Analyse de l'œuvre et de son auteur (Note à l'attention de l'inspection académique)

Très chers amis qui êtes chargés d'enseigner la poésie à nos jeunes cancre, merci de bien vouloir, moi et mon œuvre, me définir de la façon suivante :

*Un auteur d'une grande humilité et d'une immense générosité.
Une œuvre unique, dont l'originalité aura valu à son auteur de rester à jamais comme le plus grand poète du 21e siècle.*

Pardon ? Vous pensez que j'exagère ?

Non mais entendons-nous bien. Je ne demande pas non plus cette reconnaissance de mon vivant. Je peux très bien attendre un siècle ou deux. Et puis de toute façon, des poètes au 21e siècle...

Ah oui, ne pas oublier de mentionner que je suis Juif également. Parce que mort ou vif, c'est vendeur ce truc ! Tellement vendeur que chaque bouquin qui sort a son petit Juif, voire un juif minuscule, dans une page ou deux. Je vais peut-être me poser des questions en ce qui me concerne...

Sur la plage et dans les cimetières

Sur la plage et dans les cimetières
Il y a du sable
Blanc sur la plage
Blanc dans les cimetières

Sur la plage et dans les cimetières
Il y a des gens
Allongés sur la plage
Allongés dans les cimetières

Sur la plage et dans les cimetières
Il y a des drapeaux
Au vent sur la plage
Au vent dans les cimetières

Sur la plage et dans les cimetières
Il y a de la vie
Sous terre sur la plage
Sur terre dans les cimetières

Sur la plage et dans les cimetières
Il y a de la mort
Sur terre sur la plage
Sous terre dans les cimetières

Sur la plage et dans les cimetières
Il y a des enfants
Qui jouent sur la plage
Qui ne jouent plus dans les cimetières

Le chien

Cette nuit, comme souvent ces derniers temps, je m'étais de nouveau endormi dehors. J'avais bien tenté de gratter la porte, puis d'aboyer un pauvre son péniblement sorti des bas-fonds de ma gueule. Mais, de peur de prendre une nouvelle fois un coup de pied sur les flancs, j'avais fini par me résigner et à tourner deux ou trois fois en rond sur le paillason, ce même paillason sur lequel les hommes essayaient parfois rageusement leurs pieds souillés de mes excréments de pauvre chien, avant de m'allonger, rageant de devoir rester à la porte du monde des humains.

Avais-je été un jour de l'autre côté de la porte, de l'autre côté du monde, de l'autre côté des choses ? Peut-être. Sûrement même. Un homme parmi les hommes. Un chien parmi les hommes. Un homme parmi les chiens. Pour finir aujourd'hui chien parmi les chiens. Et mourir. La gueule fermée. En silence.

Car je la sens cette mort qui approche ; et ainsi meurent tous les chiens : on a froid pendant des jours et puis tout à coup, on sent ce corps malade rongé par les puces et mordu par les crocs se réchauffer légèrement, alors que les ténèbres habituelles laissent place à la veilleuse vacillante d'un pauvre camion funéraire au grillage métallique. Un peu comme si, dans un ultime remords, dans une cruelle volonté typiquement humaine de se racheter sans trop d'effort une minable rédemption coupable, les hommes se donnaient à peine le temps d'organiser notre disparition de la surface de la Terre.

Cruel destin d'un chien parmi les hommes.

Cruel destin d'un homme parmi les chiens.

Cruel destin que celui de cet homme traité comme un chien errant.

Quand je sors de la gare

Quand je sors de la gare, je ne sais pas toujours très bien où je vais...

Un jour, peut-être pourrais-je en faire un poème, quand j'aurai enfin compris le sens de mes écrits. Un jour peut-être. Pour l'instant, je n'avais que le titre de transport et ce point de départ. Si l'on peut voir les choses ainsi. Je croyais pourtant avoir déjà jeté quelques phrases sur ce brouillon. Mais non. Visiblement non. Sans doute n'étais-je pas encore prêt. Cela m'étonnait pourtant. *Verba volant, scripta manent* nous apprend la locution latine. *Les paroles s'envolent, les écrits restent*. Rien n'est jamais aussi simple visiblement.

Le temps d'aimer

J'ai à peine une demi-heure
Pour t'écrire sur le cœur
Tout juste cinq minutes
Pour espérer trouver la chute
De ce petit message d'amour
Et si je dois attendre un siècle
Pour trouver les mots justes
Qu'en à peine une seconde
Nous nous retrouvions seuls au monde
Seuls ou seul au monde ?
Seuls ensemble ou seul tout seul ?
Solitaire en solitude
Solitusement solitaire
Solitairement solitude
Seul à seul isolément
Isolé, esseulé,
Si seulement, si seulement...

Si seulement j'avais eu cette demi-heure

Mais vous n'êtes pas drôle !

Hier, en me promenant dans la rue, je croise un type. Il s'arrête, me dévisage, et me lance :

« Vous, j'ai lu vos textes et franchement, vous n'êtes vraiment pas drôle ! Et puis c'est trop bref aussi »

Ma première réaction aura été une réaction d'orgueil, je dois bien l'avouer, car je croyais avoir essayé, sinon de faire rire, au moins de faire sourire, plutôt que de faire pleurer. Mais le « trop bref », j'avais du mal à l'avaler. Il ne manquait pas de toupet celui-là ! C'est long à écrire un bout de texte ! Qu'en savait-il ? Ils sont marrants les lecteurs, il faut toujours qu'ils se mettent à leur place, à leur place de lecteur. Ils feraient bien de se mettre parfois à la place de celui qui écrit. D'autant plus que...

« Ah ah ! Si vous pouviez voir votre tête ! » poursuit-il, visiblement satisfait de son effet.

Le voilà qui m'interrompt dans mes pensées maintenant ! hé bien non ! Je ne peux pas la voir ma tête, vu que je n'ai pas de miroir sous la main, gros malin ! Ou alors je m'approche de tes grosses lunettes bien dégueulasses, je crache un coup dessus pour bien les beurrer et je me regarde la tronche dedans !

« Ah, ah, ah... »

Paf ! Je lui décoche un coup de poing dans le bas du ventre. Il se plie alors en deux dans un gargouillis pathétique et j'en profite pour lui asséner un bon coup de pied sur la tempe avant qu'il ne s'effondre dans une flaque boueuse qui ne semblait être là que pour ça. Non seulement je ne suis pas drôle, mais en plus je suis méchant et violent.

La réunion de travail

Il est 9 h 30 et la réunion de travail va bientôt commencer. Les participants vont arriver et s'installer autour de la table. L'ordre du jour est... Quand je dis « la table », je commets une légère erreur. Il y en a plusieurs des tables. Et elles sont bien foutues ces tables d'ailleurs. Elles ont des coins pas carrés, ce qui fait que l'on peut les positionner les unes par rapport aux autres de façon très rigolote ! Moi, j'aime bien arriver avant la réunion et me faire un *tangram* géant avec les sept tables de la ruse. Bon aujourd'hui, pas de chance, le responsable de la réunion était là avant moi et jouait déjà tout seul. Mais ce n'était pas vraiment drôle vu qu'il a tout de suite installé les tables de telle façon qu'elles puissent former un grand cercle tout carré. Alors du coup, plutôt que de tourner en rond, je me suis assis dans un coin, c'est le meilleur moyen pour se faire oublier : vous choisissez un angle mort et hop, vous vous installez ! Peu de temps après, les participants à la réunion sont entrés dans la salle et je me suis fait encercler. On était tous là, assis en rond sur notre chaise et derrière notre table. Moi, j'aurais préféré être assis par terre, je m'y sens plus à l'aise. Je commence à m'endormir. Ce n'est pas bien grave, cela arrive souvent dans les réunions.

Mon ventre commence à gargouiller. Cela me réveille. J'ai faim. Et cette réunion qui n'en finit pas. Ce soir, je lui dirai à ma maman : « elle est nulle cette crèche ! »

La porte-fenêtre, l'ouverture sur moi-même ?

Je me réveillais en sursaut. Il me fallut quelques instants pour me rendre compte que je m'étais endormi au milieu de mes maigres manuscrits. Je ne pouvais m'empêcher d'esquisser un demi-sourire, en repensant à cette dernière réunion où je m'étais manifestement prodigieusement ennuyé, tant il était navrant que le monde du travail tentât parfois avec candeur de nous faire retomber en enfance. Je relisais rapidement les deux derniers textes. Je les trouvais un peu légers et pas franchement à leur place. Mais étais-je moi-même vraiment à ma place ? tant j'avais l'impression d'hésiter à m'engager, à me laisser aller dans les méandres de ma réflexion et alors à préférer la soutenable légèreté de l'être.

J'avais un peu froid. La porte-fenêtre était toujours ouverte. Je me levais pour la fermer. Délicatement. Elle se laissait faire docilement, habituée qu'elle était par ce rituel incessant qui ouvre et ferme le quotidien. On ouvre, on ferme. On ouvre et ferme. On ouvre et on ferme. Des fois, c'est ouvert. Et on ouvre quand même. Et on ferme. Et on ferme. On ferme et on ferme. Et on ferme et on ouvre. Et un jour, plus de porte, plus de fenêtre. Alors, on fait semblant d'ouvrir. Et on fait semblant de fermer. Il fait vraiment froid dehors, alors fermons la porte-fenêtre et attardons-nous sur ce jour qui commençait à prendre le pas sur la nuit, sur ce jour qui commençait à broyer du noir. Je parcourais méthodiquement la grande pièce du regard et, une à une, je ramassais et rassemblais les pages jusqu'alors éparpillées alentour. Je les posais dans cet ordre sur la table du salon, à proximité de cet ordinateur portable qui me servait de bibliothèque aux souvenirs. Ma main resta suspendue une seconde à proximité de l'interrupteur avant de retomber sur ma cuisse. J'hésitais à démarrer la mécanique informatique. Comment un tel objet au sang froid pouvait-il contenir autant de trésors ? Si les feuilles volantes ne contenaient que mon écriture manuscrite, combien de correspondances, combien de documents attachés au disque dur se cachaient derrière ces petits bouts d'octets disséminés par milliards dans un si petit réduit ? Si petit. Si fragile. Que restera-t-il d'ici quelques décennies de toutes ces données numériques ? Que restera-t-il de cette modernité où tout s'emballa ? Et de repenser à ces écrits

qui ont traversé le temps, immuables...

Mon esprit commença alors à vagabonder, mes yeux à quitter l'écran, comme pour prendre la fuite. Je me demandais à quel moment j'allais vraiment me jeter dans la fosse aux lions, à quel moment j'allais vraiment accepter de prendre le risque de ne parler que de moi, sans l'aide des autres.

Je ne suis pas Juif, mais je me soigne (ou l'informaticien du rabbin)

Je luttais une nouvelle fois contre le sommeil. Comment en étais-je arrivé là ? Quel lien tenace m'unissait à mes tentatives d'écriture ? Quand avais-je commencé à écrire ? Et ce curieux saupoudrage autour de l'univers de la Torah... Alors, je finis par fouiller dans mes rangements numériques et je découvrais ce très court texte daté du... lisez plutôt :

Hanoukha⁵ vient de souffler sa dernière bougie. Il est 23 h. Non pas qu'il soit très tard, mais j'avais prévu de me reposer. De me coucher de bonne heure. Et de lire un peu avant d'éteindre la lumière. Je referme « L'histoire moderne du peuple Juif » de Josy Eisenberg. Incrédule, je viens de traverser les trois siècles qui auront mené jusqu'à l'expulsion des Juifs d'Espagne en 1492. De massacres en conversions forcées, d'autodafés du Talmud en place de grève à toutes ces bulles papales qui ne cessèrent d'éclater au-dessus de la tête des Juifs, toujours la même question : « pourquoi ? » Sans doute ne le saura-t-on jamais, pas plus que l'on ne saura pourquoi, petit veau français de race berrichonne et limousine, j'avais décidé d'ajouter, à ma carte de visite, la mention « enfant d'Israël ».

Le fichier informatique s'intitule *manuscrit*, mais le titre écrit en gras en haut de la page est le suivant : *Je ne suis pas Juif, mais je me soigne (ou l'informaticien du rabbin)*. Il devait certainement y avoir une allusion au *Chat du rabbin* de Joann Sfar ainsi qu'une référence douteuse à un film de la fin des années 1970 qui aurait certainement mal vieilli et que peut-être je n'avais jamais vu. Oui, c'était certainement cela. En relisant ce petit texte à la lueur de la bougie de cette soirée, je suis étonné de retrouver certains mots, certaines impressions, certaines expressions, comme si elles avaient déjà eu une existence, comme un autre réveil, un autre réveil où une nouvelle fois je m'étais couché de bonne heure.

Je faisais alors un bref mouvement vers le premier des feuillets

5 Fête des lumières

que je venais de ramasser, vers celui qui s'appelait « Réveil » justement. Au dernier moment, je changeais pourtant d'avis et me tournais vers un cahier rouge, un vulgaire cahier à spirales qui m'entraînait parfois bien au-delà de la simple liste des choses à faire et qui, détachée de son contexte et de son auteur, pouvait paraître presque énigmatique :

Écrire Nycdis

Écrire KNT et HE

Écrire Lettre motivation

Écrire une petite histoire

Écrire une moyenne histoire

Écrire une longue histoire

Je retrouvais également un poème et deux textes, des pattes de mouches, ainsi que me l'aurait certainement fait remarquer mon père dont je jalousais secrètement l'écriture élégante et les gros stylos plume quand j'étais petit garçon.

Dans chaque synagogue il y a toujours...

Jacques Prévert, qui n'était pas vraiment en odeur de sainteté avec tout ce qui touchait de près ou de loin à la chose cléricale, mais qui en revanche avait un divin sens des formules, ne s'était pas privé de carillonner : *dans chaque église il y a toujours quelque chose qui cloche*. Nul ne sait ce qu'il aurait pu penser des synagogues, notre frondeur de cloches.

Enterrées ?

Avec Fleurs et Couronnes ?

Il n'avait sûrement pas eu le temps de croiser

Mort après une première guerre

Apollinaire et ces deux curieux compagnons

Ottomar Scholem et Abraham Loeweren

Coiffés de feutres verts le matin du sabbat

Vont à la synagogue en longeant le Rhin

Et les coteaux où les vignes rougissent là-bas

Ces feutres verts

Premiers signes d'un inventaire

Couleur Alcools

Enivrante

Assommante

La belle affaire que d'accuser

Le spiritueux

Le spirituel

La belle affaire que de préjuger

Ici du vin

Là du Divin

Passez la tête

Ouvrez la porte

Et vous découvrirez peut-être

Que dans chaque synagogue il y a toujours...

Des couvre-chefs de toute forme

Rarement campaniforme

Des cerveaux sous les chapeaux

Des sourires aux lèvres

Des regards complices

Des livres et des bras ouverts
Des têtes en l'air
Des chants et des prières
Alors quand la fin est proche
Sortons nos mains de nos poches
Et pour Guillaume, Jacques, Ottomar, Abraham et les autres
Levons ensemble notre verre
Le'Haïm ! à la vie !

Écriture et solitude

Puis, au milieu des voyageurs de la Transolitude, je m'apercevais que seule l'écriture me permettait de vaincre l'isolement extérieur, cette sensation de n'avoir d'autre choix que de subir toujours la même conversation de sortie de travail, la même conversation de rentrée scolaire, ces incessantes sonneries de téléphones vendus sans vibreur et que l'on aimerait tant passer sous silence. Mieux que la lecture, mieux que l'écoute de n'importe quel morceau sublime de Bach parce que tous les morceaux de Bach sont sublimes, n'en déplaise à Solal, l'écriture me prenait alors par la main et m'extirpait comme par enchantement de mon simple aller-retour en train-train quotidien. J'avoue, je tendais parfois l'oreille, prêt à saisir un bon mot dans les flots de ces paroles si vite oubliées. J'avoue, je m'interrogeais aussi parfois sur ce que pouvait bien cacher tel regard vide ou rieur, tel sourire, telle expression du visage.

Écriture et cheminement

J'aurais voulu vous parler de cette conversion, reprendre les faits un par un, trouver un cheminement logique et évident. Mais je me rends bien compte que je suis en train d'échouer. Je me rends bien compte qu'il est impossible de faire passer un cheminement intérieur sous la forme d'un roman, d'une nouvelle, d'un récit. D'autant plus impossible que ce dialogue avec moi-même n'aurait pas été possible sans les personnes qui m'ont pourtant entouré pendant tout ce temps. Où sont-elles ? Pourquoi ne sont-elles pas là ? Pourquoi les avoir oubliées ? Les avais-je vraiment oubliées ? Il est déjà tellement difficile de parler de soi. Alors des autres...

*Alors une nouvelle fois, vaincu, je pose la plume.
Alors, encore une fois, déçu, je tourne la page.*

La page est tournée

Et de continuer pourtant de tourner les pages de ce vieux cahier rouge tout déglingué. De rage, je raye une à une quelques réflexions idiotes, des chroniques oubliées et des lettres dévoyées. Et, une nouvelle fois, comme si la destinée s'amusaient avec sa sœur coïncidence pour mieux me sortir de ma stupeur, pour mieux me sortir de ma torpeur, mais aussi pour m'inciter à ne pas renoncer, je lisais, avidement et plein d'espoir :

*Commencer par le début, il faut toujours commencer par le début.
Devoir de mémoire, travail de mémoire, se souvenir du passé, du comment cela s'est...*

Regarder en arrière, envie de me souvenir.

Combien de fois ai-je voulu coucher cette histoire sur le papier ?

Reprendre le début du texte sur le portable.

Inclure les écrits envoyés.

Témoignage

Je ne sais plus

C'est parfois dans des lieux incongrus que l'on prend conscience que l'on...

Il est presque 16 h. Dans quelques instants, je vais me retrouver devant trois rabbins. Dans quelques instants, j'aurai pour la dernière fois, le choix de reculer, de dire : « Non, je ne veux pas, je ne veux plus. » Comme à chaque étape importante.

Comment cela a-t-il commencé ?

Quand cela a-t-il commencé ?

Sans doute vais-je devoir replonger dans les souvenirs d'enfance. Il me semble en effet difficile de croire que j'ai pu me décider à rejoindre les enfants d'Israël un beau matin en me réveillant après la visite nocturne du prophète Élie. Non, on ne se réveille pas un beau

matin, expert en pose des tefillin⁶, se recouvrant du Talith⁷ puis récitant de la façon la plus fluide qui soit le Chéma Israël et ses quatre magnifiques paragraphes.

À 40 ans passés, que nous reste-t-il de nos souvenirs d'enfance, comment les relier à ce cheminement. Et faut-il faire ce travail de mémoire ?

6 Petites boîtes enfermant des bandes de parchemin sur lesquelles sont inscrits des versets de la Torah, et qui s'attachent au bras gauche et sur le front, pendant la prière du matin.

7 Châle de prière

Le livre de chevet

Replonger dans le passé, sans repartir en arrière, était-ce vraiment la meilleure des façons pour aller de l'avant ? Remonter jusqu'à mon premier écrit, peut-être était-ce par là que je devais commencer. Sans doute était-ce par là que j'aurais dû commencer. Et quand je dis : « mon premier écrit », sans doute était-ce inexact, car il m'était bien difficile de savoir s'il y en avait eu d'autres avant le néant, avant le brouillard, tant ma mémoire semblait pour l'instant incapable d'aller au-delà de ce qui pouvait être contenu à l'intérieur de cette porte-fenêtre ; dans cette grande pièce ; sur ce cahier rouge ; sur ces quelques feuilles volantes ; sur ce disque dur. Et dans mon imaginaire bien sûr. Surtout dans mon imaginaire. Qui pourra prétendre que tout cela est réellement arrivé ? tant j'avais moi-même l'impression que ma mémoire réécrivait au fur et à mesure son propre passé.

Mais je sens bien que vous attendez la suite. Je le sens. Je le sais. À moins que vous ne soyez en train de me servir d'alibi. C'est peut-être surtout moi qui ai envie de continuer.

Si j'hésitais à rechercher ce premier écrit, c'était essentiellement parce que je le connaissais que trop bien. Je savais quoi chercher. Je savais où chercher. Si j'hésitais à franchir ce pas, c'était vraisemblablement pour la seule et unique raison que j'allais me heurter à ma propre intimité et que je n'étais pas certain de vouloir vous la dévoiler. Jusqu'à présent, j'avais tenté de repousser ce moment et j'espère que vous en aurez apprécié les chemins de traverse. J'espère que vous aurez apprécié cette première incursion dans une partie de mon univers, dans cet univers qui pourrait très bien être le vôtre d'ailleurs si vous osez regarder autour de vous. Pourquoi pas après tout ? Ne suis-je pas finalement proche de vous ? Sommes-nous si différents ? Quelle différence entre le livre et celui qui se croit son auteur ? Quelle différence entre le livre et celui qui se croit son lecteur, sinon un regard croisé de l'un vers l'autre ?

Peut-être d'ailleurs nous croisons-nous parfois, le long d'un trottoir ou dans le wagon de ce pauvre tortillard perdu sur son

parcours rectiligne, car c'est ainsi, même les trains se trouvent affligés de voir leur vie suivre encore et toujours les mêmes rails. Alors vous êtes là, en cet instant, lisant ces mêmes lignes dont j'essaye de suivre le voyage, un peu décalé à gauche sur la banquette qui me fait front, car il est rare que l'on s'asseye vraiment en face de son voisin quand cela n'est pas nécessaire, quand il reste suffisamment de place dans tout le compartiment. Quand le wagon est vide, on s'installe sur des banquettes vides. Quand toutes les banquettes sont occupées, on s'installe en biais, comme si l'on voulait regarder son voisin de travers. Et quand vraiment on n'a pas d'autre choix que de s'installer face à un autre individu, on jette un bref coup d'œil alentour afin de tenter de choisir la personne qui semblera la moins dérangeante. Dans mon cas, un homme pas très grand plongé dans sa lecture me conviendra très bien. J'aurai de la place pour mes genoux et il ne lèvera pas le nez de son ouvrage. Parfois, je me dis que c'est un peu dommage, il pourrait m'arriver de rencontrer des gens formidables, par exemple cet homme au pantalon rouge avec sa guitare. Peut-être était-il en train de se dire la même chose dans son coin, qui sait ? Hélas ! une fois le train arrivé à sa destination, chacun refermera le livre de son histoire et attendra de s'être couché de bonne heure avant de reprendre sa lecture. Un peu plus tard, quand vous poserez ce livre sur votre chevet, alors que la nuit sera tombée depuis quelques heures déjà, et que vous vous lèverez, peut-être vous dirigerez-vous lentement vers une de vos fenêtres, celle restée ouverte sur le monde. Alors peut-être, au loin, ou alors tout proche, vous apercevrez une lueur, une lumière vacillante qui semblera provenir de tous les souvenirs qui hantent votre mémoire, de vos propres notes de mémoire. Tout à coup, vous penserez à l'être aimé pour lequel vous avez pris bien soin de sortir doucement de votre lit puis de votre chambre afin de le laisser dormir paisiblement. Oui, comment ne pas penser à cette personne qui partage votre vie depuis... Depuis combien de temps déjà ? Quelques jours ? Quelques semaines ? Quelques mois ? Quelques années ? Trop d'années ? Depuis toutes ces années, que vous rappelez-vous de votre première rencontre ? À quel moment avez-vous osé faire le premier pas ? Et est-ce vous qui avez fait ce premier pas ? Ou l'autre ? Ou un ami qui disait vous vouloir du bien ? Mais peut-être êtes-vous seul dans votre lit, ce petit livre étant alors votre seul et unique compagnon, votre seule et unique compagne du moment.

Parce que l'autre n'est pas encore là. Parce que l'autre n'est plus là. Parce que l'autre n'a jamais existé et n'existera jamais. Parce que la vie est parfois affaire de solitude. Alors, vous baisserez lentement les yeux et détournerez la tête de cette petite lumière venue de l'extérieur. Vous détournerez la tête de cette faible lueur d'espoir qui tentait de vous crever le noir et vous retournerez, à pas lent, vers votre linceul, vers votre lit, vers le chevet de votre vie solitaire à achever.

À côté de la lampe que je m'apprête à éteindre, une colonne de livres tente de prendre d'assaut la lumière diffuse qui monte le long du mur. En haut de la pile, la Torah, de *Berechit* à *Ketouvim*⁸. Le texte en hébreu est à droite, la traduction en français est à gauche. Et toujours, cette frustration, aujourd'hui encore, de péniblement déchiffrer sans en comprendre le sens, le moindre *Aleph*, le plus petit *Iod*, ce *Samekh* que j'oublie tout le temps, ou encore ce *Heth* qui se prononce comme cette satanée jota espagnole : *j (jota) est une sorte de raclement du fond de la gorge comme si l'on essayait de prononcer un [k] de manière continue, c'est-à-dire sans occlusion*. Je n'ai jamais rien compris aux définitions, et encore moins que rien à la phonétique. J'avais appris à lire l'hébreu en cinq leçons d'une heure et demie. Enfin quatre dans la mesure où je n'avais pu me rendre à la première leçon. Enfin trois, car il me semble que j'avais également eu un empêchement pour la cinquième et dernière séance. Nous étions une petite dizaine installés dans une pièce trop petite pour nous accueillir quand une petite dame toute sèche avec de grands yeux y avait fait irruption au milieu d'un tourbillon de feuilles photocopiées et pas toujours agrafées dans le bon ordre. Dans ses yeux, on pouvait lire la volonté implacable qui y était installée. Elle a balayé la salle du regard et nous a dévisagés un par un comme pour signifier à chacun d'entre nous : « Je vous préviens, pas un seul d'entre vous ne sortira de cette pièce sans savoir lire l'hébreu biblique. Pas un seul. » Aujourd'hui encore, je me souviens de cette incroyable volonté qui surgissait de tout son être ; et, de toute la concentration jusqu'à m'en faire exploser la tête, pour arriver à lire d'un seul bloc tous ces symboles jusqu'alors inconnus. Sous la Torah, il y a *Le journal d'Anne Frank* que mon fils devait étudier pour le collège. Je pensais profiter de l'occasion pour enfin ouvrir ses

8 *Berechit* correspond au livre de la Genèse, *Ketouvim* aux hagiographes

pages et puis non. Pour une raison que j'ignore, alors que je crois avoir lu les choses les plus atroces sur la barbarie nazie et cette période indicible qui envoya 6 millions de Juifs à la mort, je n'ai jamais réussi à ne serait-ce que feuilleter quelques pages de ce petit journal. Comme si je refusais que ce visage souriant, ces mains fines posées sur un livre ouvert puissent avoir disparu en mars 1945 dans le camp de Bergen-Belsen. Comme si, en ne lisant jamais ce livre, je voulais garder l'illusion qu'Anne Franck pût ne jamais avoir été envoyée dans les camps de la Mort. Comme si je voulais refuser l'absurde dans sa monstrueuse réalité. En regardant les ouvrages qui achevaient la pile, alors que je m'étonnais de ne pas trouver *La peste* d'Albert Camus, car j'étais persuadé de l'avoir laissé là, le *Solal* d'Albert Cohen semblait flotter au milieu du reste ; ce Solal, ce Juif parmi les Valeureux, qui quitta sa Céphalonie natale pour la France ; ce Solal, son parcours déchirant et déchiré, soit l'ascension fulgurante d'un Apollon à la déchéance la plus complète non pas d'un juif errant, mais bien d'un Juif, errant parmi les gueux, et qui posait, de façon douloureuse et totalement hallucinée, la plupart des questionnements qui pourront traverser un jour l'esprit de tout Juif de ce Monde. Et enfin, tout en bas de la pile, *Du côté de chez Swann* de Marcel Proust, auquel je n'avais réussi à arracher que le premier paragraphe.

Il est tard. Il est temps pour vous d'éteindre la lumière. Et de tenter de vous endormir en espérant trouver facilement le sommeil. À moins que vous ne choisissiez de rester éveillé, et de reprendre votre lecture, entre rêve et réalité.

Elle s'appelle Sarah

Pourquoi toujours en parler au passé ?
J'aimerais vous la dire au présent
Tout au moins l'espace d'un instant
Ces mots souvent si pressés
Au point d'en manquer
Ne pas oublier
Qui elle était
Qui elle est
Qui Sera
Sarah

Non, vraiment, je suis désolé, mais je ne puis vous dévoiler ce premier écrit. Ce que vous venez de lire n'est qu'un petit poème sorti d'on ne sait où, un petit texte qui perd ses mots, un à un, les uns après les autres, pour arriver à ce prénom que l'on retrouve souvent dans des chansons d'hier et d'autrefois. Vous ne lirez jamais cette lettre qui parle d'amour sans oser le déclarer complètement, cette lettre qui semble s'arrêter juste au bord d'une belle aventure de peur de se retrouver précipitée vers l'inconnu, cette lettre qui fera pourtant un pas en avant et qui aura encore beaucoup de chemin à parcourir avant la délivrance. Une lettre naïve. Une lettre sincère. Mais si je ne vous dévoile pas cette lettre, n'est-ce pas parce qu'une telle lettre est purement imaginaire ? Pouvait-elle vraiment avoir une quelconque existence dans notre époque maintenant devenue si matérialiste ? Une telle lettre, parce qu'elle semble n'être que sentiments, a-t-elle vraiment une raison d'être depuis ce fameux Siècle des Lumières qui nous aurait sorti des Ténèbres recouvrant l'abîme ? Au-delà de la raison, pourtant fidèle compagne de la passion, tout semble devoir être maintenant exclusivement raisonnable et rationnel. Oui, aujourd'hui, tout doit être démontré. Oui, aujourd'hui, tout doit être science. Oui, aujourd'hui, tout doit être raison. Même l'amour. Alors, comment ne pas appeler Charles Péguy à notre secours et déclamer passionnément un peu comme il l'aurait si merveilleusement fait au début du siècle dernier avant d'être tué au front en septembre 1914 : *il n'y a pas d'amour de la raison, il n'y a pas de raison d'aimer ! Il y a la raison, il y a l'amour et les deux sont là l'un pour l'autre sans*

chercher à se démontrer. Si l'amour cherche à démontrer, si l'amour cherche à se démontrer, alors c'est qu'il a fini d'aimer. C'est qu'il a fini de s'aimer !

Et vous-même qui venez de retrouver dans votre lit la chaleur d'un corps si souvent caressé, ce corps dont vous connaissez les moindres défauts comme les plus beaux îlots de tendresse, ne vous arrive-t-il pas parfois d'oublier d'être raisonnable ? Ne vous arrive-t-il pas de vous laisser aller sans retour, de vous laisser glisser vers les délices et les rivages d'une sensualité que l'on dit parfois divine ?

L'obscurité (ou comment sortir de son histoire)

Plus rien ne pénétrait de l'extérieur par la porte-fenêtre. L'obscurité avait complètement recouvert la nuit, la rendant encore plus sombre que le gris noir auquel on commence à s'habituer après les quelques instants de surprise nécessaires à nos yeux pour s'accoutumer à ces atmosphères de sortie d'un long cauchemar. Les ténèbres étaient telles que je ne savais pas comment me sortir de cette histoire. Peut-être parce que cela n'est jamais vraiment nous qui en sortons. Ni vous. Ni moi. Peut-être parce que l'on n'en sort jamais et qu'elle continue à nous poursuivre malgré nos efforts incessants pour l'oublier. Peut-être ne devons-nous pas l'oublier cette histoire, mais apprendre à nous en servir au mieux pour construire une autre histoire, celle à venir. Mais à force de ne pas oublier, n'allons-nous pas nous retrouver à continuellement vivre dans notre passé ?

Je m'arrêtais un instant. Mais qu'étais-je en train de raconter ? J'avais tout à coup l'impression d'aligner de vieux poncifs que certains publicitaires du moment n'hésiteraient pas à nous transformer en slogan tout juste bon à nous faire acheter notre propre raison de vivre. De la même façon que je commençais à me sentir prisonnier derrière ma porte-fenêtre, de la même façon que je commençais à voir la fin me rattraper sans la moindre idée de la façon dont j'allais pouvoir la terminer, il me semblait qu'il m'était impossible de continuer tant j'avais peur de me laisser rattraper par la noirceur d'un passé trop douloureux. La nuit était trop avancée pour me laisser ne serait-ce qu'un soupçon de lucidité. Je restais donc là, immobile, sans savoir que faire de toutes ces paperasses.

Ouverture, fermeture...

Il faisait sûrement jour depuis quelques heures maintenant, car il m'avait semblé entendre la rue s'éveiller. Dans cette petite ville tranquille entourée d'une forêt majestueuse et touffue des richesses de son passé, la nature avait néanmoins jugé bon de faire quelques concessions afin d'acheter sa tranquillité. Il était donc rare, même au printemps, même en été, d'être réveillé par autre chose que le bruit d'une voiture, d'un camion-poubelle, ou encore par la pétrolette d'un modeste et honnête ouvrier travaillant de nuit sans relâche depuis dix, quinze ou vingt ans, dans l'espoir d'enfin pouvoir s'offrir cette petite voiture qui lui permettra de se donner l'illusion d'accéder à un semblant de liberté. À moins qu'il s'agît de ce même modeste et honnête ouvrier qui s'en allait pêcher de bon matin à la rosée ou dans le brouillard, dans un lieu très éloigné de nos rêves citadins, tant il avait déjà compris depuis longtemps à quoi pouvait ressembler la liberté. Et parfois dans le lointain, le son étouffé de quelques oies, que l'on espérait encore sauvages, traversait le double vitrage pour s'en aller amerrir sur l'étang du parc voisin.

Une dernière fois, je replongeais dans tous mes documents éparés, dans toute cette vie éparpillée. Je retrouvais encore quelques idées, quelques phrases et quelques réflexions, et me sentis envahi par une immense frustration quand me revint en mémoire ce récit hassidique⁹ :

Rabbi Bounam avait coutume de raconter aux jeunes gens qui venaient chez lui pour la première fois l'histoire d'Eisik Ben Yékel de Cracovie. Après de longues années de la pire misère, qui n'avaient cependant point entamé sa confiance en Dieu, celui-ci reçut en rêve l'ordre de se rendre à Prague pour chercher un trésor sous le pont qui mène au palais royal. Lorsque ce rêve se fut répété pour la troisième fois, Eisik se mit en route et gagna Prague à pied. Mais le pont était gardé jour et nuit par des sentinelles, et il n'osa pas creuser à l'endroit qu'il savait. Il revenait là chaque matin cependant, tournant autour jusqu'au soir. Pour finir, le capitaine de la garde, qui avait remarqué son manège, s'approcha et s'informa

9 *Les récits hassidiques* – Martin Buber (points poche)

non sans cordialité : avait-il perdu quelque chose ou bien attendait-il quelqu'un ? Eisik lui raconta le rêve qui l'avait amené jusque-là depuis son lointain pays, et le capitaine éclata de rire : « Et c'est pour complaire à un rêve, mon pauvre vieux, que tu as fait à pied, avec des semelles trouées, tout ce chemin ! Ah ! Lala ! Si l'on devait se fier aux rêves, malheureux ! À ce compte-là, j'aurais dû, moi aussi, me mettre en campagne après un rêve que j'ai fait et courir jusqu'à Cracovie chez un Juif, un certain Eisik fils de Yékel, pour chercher un trésor sous le fourneau ! Eisik fils de Yékel, tu parles ! Dans cette ville où la moitié des Juifs s'appellent Eisik, et l'autre moitié Yékel, je me vois entrant, une après l'autre, dans toutes les maisons et les mettant sens dessus dessous ! » Ayant dit, il s'esclaffa de nouveau. Eisik s'inclina, rentra chez lui et déterra le trésor avec lequel il bâtit la synagogue qui porte le nom de Schul de Reb Eisik fils de Reb Yékel. « Souviens-toi bien de cette histoire, ajoutait alors Rabbi Bounam, et recueille le message qu'elle t'adresse : c'est qu'il est une chose au monde que tu ne peux trouver nulle part au monde mais il existe pourtant un lieu où tu peux la trouver. »

Je sentais confusément qu'un trésor devait se trouver non loin de moi, peut-être même à l'intérieur de la porte-fenêtre qui m'accueillait en cette matinée froide et légèrement venteuse. Je regardais tristement tous mes manuscrits, tous mes écrits, et tout ce temps passé à tenter de rassembler des idées, à tenter de créer des mots. Je repensais à toutes ces pensées que je n'avais pas écrites et qui tournaient en permanence dans mon esprit sans autre espérance que d'y rester. Assis depuis maintenant trop longtemps, je prenais machinalement la première feuille qui dépassait de la pile et me dirigeais vers la porte-fenêtre. Je m'imaginai alors comme ces écrivains qui se dirigeaient vers une source lumineuse, pensifs et ténébreux, sûrs et certains de leur inspiration, et qui utilisaient la lumière du jour pour se ressourcer et ensuite retourner à leur table d'écriture et reprendre leur récit là où ils l'avaient laissé. Dans le pâle reflet de ce sale temps d'hiver, je ne pouvais que faiblement distinguer les yeux fatigués d'un homme tenant une feuille sur laquelle semblait courir une histoire. Il ne tenait pourtant qu'à moi d'ouvrir cette fenêtre et de laisser pénétrer le souffle Divin, le Divin demeurant là où on le fait rentrer. Lui sait où nous sommes. Mais nous, avons-nous bien conscience qu'il est toujours à nos côtés ?

Pourtant, au lieu de réaliser ce geste simple en apparence, je détournais mon regard de la Lumière et le portais sur la feuille que je tenais entre mes mains. J'étais bien trop fatigué pour me souvenir de ce qu'elle contenait. Je n'étais plus assez lucide pour relire une belle histoire, la plus belle histoire, ma plus belle histoire. Mû par un mécanisme qui m'échappait, je me dirigeais pesamment vers un fauteuil où irrémédiablement je sommais dans le sommeil. Je n'avais pas lutté. Je n'avais même pas essayé de lutter. Mes mains se détendirent légèrement et par ce mouvement presque imperceptible, la feuille se sentit libérée et glissa vers le sol. Nos vies tiennent à peu de choses finalement : un détail ; un murmure ; un souffle ; un regard ; un geste de la main ; des doigts qui se referment sur d'autres doigts ; des doigts qui s'ouvrent et laissent échapper une simple feuille de papier. Que se serait-il passé si j'avais ouvert cette porte-fenêtre, si la froidure matinale avait pu m'ouvrir les yeux sur cette feuille griffonnée avec le brouillon d'une belle histoire ? Peut-être l'aurais-je écrite cette belle histoire. Peut-être l'aurais-je écrite...

La plus belle histoire

Comme tous les matins, le père récitait à voix haute le premier paragraphe du *Chéma Israël* au plus jeune de ses fils, celui-ci n'étant pas encore en âge de le réciter lui-même à l'unisson avec son père. L'enfant commençait certes à prononcer quelques mots, mais pas suffisamment pour pouvoir faire un avec son père dans cette récitation. L'homme sentait son fils plus proche de lui qu'habituellement pendant cet instant privilégié, l'expression rieuse du garçonnet s'estompant alors pour laisser place à des yeux profondément attentifs. Le soir, quand son père le déposait délicatement dans son lit, au lieu du visage attentif du matin, les paupières de l'enfant se faisaient lourdes et ses yeux se fermaient. La prière du matin se transformait alors en une berceuse gardienne de la nuit.

Pourtant, un soir, alors que le père s'apprêtait à lire le *Chéma Israël* à son fils, celui-ci resta assis sur son lit, ses yeux ronds grands ouverts. Et ce n'est qu'après avoir longtemps fixé les yeux de son père qu'il lui demanda d'un seul trait : « Papa, raconte-moi la plus belle histoire que tu connais. » Ne voulant apparaître troublé, et ne voulant rompre avec le rite ancestral et familial, le père regarda également longuement son enfant en retour et lui répondit gravement : « Fils, laisse-moi un peu de temps afin que je puisse réfléchir à la plus belle histoire que je connaisse. » Et de réciter le *Chéma Israël*, fidèlement à son habitude.

Le père ne ferma pas l'œil de la nuit, tournant sans cesse la question dans sa tête sans trouver l'ombre d'un début de réponse. Les récits hassidiques se mélangeaient les uns aux autres, les plus belles pages du *Zohar* virevoltaient devant ses yeux fatigués, tandis que les commentaires de Rachi se levaient tel un seul homme face à des *Pirke Avot* resplendissants de sagesse.

Le lendemain matin, dans un épais brouillard, le père récita tant bien que mal le *Chéma Israël* à son fils. Le soir, l'enfant resta assis quelques instants, en équilibre, les yeux ronds grands ouverts comme dans l'attente d'une réponse, avant de s'allonger, puis de

paisiblement fermer les paupières. Cette situation dura six jours, six jours pendant lesquels le père ne trouva pas le repos.

Et puis, au soir du sixième jour, au moment où le père couchait son fils, il eut cette révélation et put enfin répondre sereinement à ce dernier :

« Au commencement... »

Réveil

Des éclats de voix et la sonnerie de la porte d'entrée me tirèrent brutalement de mon sommeil. Je n'avais que quelques secondes pour réaliser que je m'étais endormi dans le fauteuil qui remplissait avantageusement un coin de la chambre de mon fils. Je jetais un coup d'œil rapide sur son lit à barreaux. Il était vide bien sûr. Sa mère et lui étaient partis depuis deux semaines déjà. Tout s'était passé si vite. Pas de déchirements. Pas de cris. Pas de pleurs. Il faut toujours savoir faire ses valises rapidement, en silence...

Je croyais être complètement réveillé maintenant. Pourtant, en descendant précipitamment les marches de l'escalier, je ne pouvais m'empêcher d'être assailli par de multiples pensées qui me vrillaient les tympans. Et ce doute, ce terrible doute : je n'arrivais pas à me souvenir si j'avais bien fermé ma porte-fenêtre.

Le sang commençait à me monter à la tête, à affluer le long de mes tempes. Je sentais mon cœur accélérer et mes mains devenir moites. Je tremblais. Les éclats de voix se faisaient plus proches. La sonnerie de la porte s'était tue et avait été remplacée par ce qui semblait être des coups violemment portés par un objet dur contre quelque chose de métallique. Les coups étaient de plus en plus fort, sans doute pour couvrir cet assourdissant bruit de moteur, certainement celui d'un camion en stationnement. Qui m'attendait peut-être ? Qui m'attendait sûrement. Je cherchais mes clefs. Devais-je attendre que l'on enfonce ma porte ? Ma vue se brouillait. Je me retenais de hurler de terreur. Je me collais contre la porte. Les coups et ce vacarme incessant... Assez ! Par pitié ! Je commençais à glisser le long du mur jusqu'à atteindre le sol sur lequel je me recroquevillais, terrassé par l'absurdité du monde extérieur. J'entendis alors un énorme grouillement monter du fond du garage, comme si des centaines, puis des milliers de créatures prenaient d'assaut en vue d'un immonde festin ce misérable îlot qui me protégeait encore de ma folie et de mes démons intérieurs. Des spasmes se mirent à ébranler tout mon être. Plus rien ni personne ne pouvait me venir en aide. L'Histoire, dans son implacable avancée, recommençait, encore et toujours, le chaos d'aujourd'hui semblant

être encore plus monstrueux que celui d'hier. Par sa proximité ? Par son ampleur ? Le pauvre être humain que j'étais ne pourra jamais répondre à cette question. Plus de citations pour me sauver de la réalité. Plus aucun texte aux jeux de mots sautillants ne pourra m'aider à remonter à l'étage et à m'enfuir par la porte-fenêtre. Comme si le Divin venait à tout jamais de s'envoler vers d'autres cieux, vers d'autres cieux issus du ciel azur vers lequel j'avais à peine levé les yeux ce matin. Sans rien faire. Sans rien en faire. Dans un ultime mouvement, dans un ultime espoir, dans un ultime sursaut de simple mortel précipité en quelques instants au bord du gouffre, je regardais une dernière fois vers le haut de cet escalier, vers cette échelle de Jacob qui me semblait maintenant complètement hors d'atteinte.

...

Ensuite ? Plus rien. Jusqu'au jour où je me retrouvais à ramasser toutes ces pages éparpillées sur le plancher. Puis de m'endormir dessus. Et de me réveiller. Puis de me rendormir. En boucle. Jusqu'à cet étrange réveil.

Devant moi, au milieu de tous mes brouillons chiffonnés et griffonnés, *La Peste* d'Albert Camus, ouvert à la dernière page :

Écoutant, en effet, les cris d'allégresse qui montaient de la ville, Rieux se souvenait que cette allégresse était toujours menacée. Car il savait ce que cette foule en joie ignorait, et qu'on peut lire dans les livres, que le bacille de la peste ne meurt ni ne disparaît jamais, qu'il peut rester pendant des dizaines d'années endormi dans les meubles et le linge, qu'il attend patiemment dans les chambres, les caves, les malles, les mouchoirs et les paperasses, et que, peut-être, le jour viendrait où, pour le malheur et l'enseignement des hommes, la peste réveillerait ses rats et les enverrait mourir dans une cité heureuse.

Troisième chapitre : le train de l'histoire – suite

La gare de triage

« Ploc »

« Ploc »

Le petit son creux n'en finissait pas de s'insinuer dans ma tête. Sans doute m'arrivait-il de l'extérieur, mais l'étrange voile incolore qui recouvrait mes yeux pourtant ouverts m'empêchait pour l'instant de distinguer quoi que ce soit. Encore « une de ces céphalées qui embarquait en son bord un scotome scintillant qui obscurcissait la totalité de mon champ de vision » aurait certainement déclamé le médecin généraliste qui me suivait pas à pas de toute sa verte vitalité paternaliste, mais dont le vocabulaire avait tendance à rester si spécialisé que je quittais souvent son cabinet après une très longue attente en salle avec un terrible mal de crâne...

« Ploc »

« Ploc »

Le petit son creux se faisait un peu plus audible au fur et à mesure que je recouvrais la vision.

« Ploc »

« Ploc »

L'étrange voile incolore, maintenant indolore, commençait à se déchirer et à rétablir la réalité qui avait basculé un temps plus tôt : j'étais tout simplement assis dans le wagon vide d'un train endormi dans sa gare de triage...

« Ploc »

« Ploc »

Derrière la vitre. À l'extérieur...

« Ploc »

« Ploc »

De l'autre côté...

« Ploc »

« Ploc »

Le voile s'était maintenant totalement déchiré, laissant la place à un léger flou qui me permettait de remarquer qu'une silhouette tapait régulièrement à la vitre du train...

« Ploc »

« Ploc »

Je croyais reconnaître l'homme qui avait interrompu mon rêve interlope de l'aller. Sous son chapeau, dont la tresse relevait de la curiosité, il me semblait distinguer un large sourire plein de réconfort. À peine tentais-je d'esquisser un vague petit signe de la main que le petit son creux s'arrêta et la silhouette disparut. Je n'avais même pas eu le temps de lui rendre son sourire. À défaut de mes idées, je rassemblais lentement ma guitare et descendais précautionneusement du train. Je regardais ma montre : elle retardait. Le train était donc arrivé à l'heure. Je n'étais vraisemblablement pas resté très longtemps aux frontières de l'entre-deux. Curieusement, le quai était presque désert. Comme si c'était toute la gare qui reprenait doucement son activité, après cet étrange moment de flottement qui semblait lui avoir été également destiné.

Le roman de la gare

Ces courtes réflexions m'avaient accompagné le long des rails sans que je m'en rendisse vraiment compte. Je me trouvais à présent à proximité de la bouquinerie dont je m'apprêtais à soulever le lourd rideau de fer. *Le Roman de la gare* était en effet ce petit magasin, coincé entre les trains et les métropolitains, dans lequel je passais la plupart de mes journées depuis de très nombreuses années. Avant de vendre des livres, cet endroit m'avait parfois rendu ivre, du temps où il abritait un petit bistrot bon marché. Mais un jour, les clients avaient commencé à le déserté, inquiets de ne jamais voir les prix augmenter. Peu de temps après, c'étaient les fournisseurs qui avaient déserté, pragmatiques qu'ils étaient de constater que les clients s'envolaient. Et finalement, c'était le patron lui-même, Ramon El Aregadel, qui avait déserté et était reparti vers son Espagne natale, jetant alors à la rue les rares clients qui savaient encore apprécier une consommation à son juste prix, et qui peut-être n'avaient pas les moyens d'aller voir et boire ailleurs. Quant à moi, J'avais pris l'habitude de m'y arrêter pour écouter les habitués anonymes avec leurs proverbes de comptoir souvent chargés d'un climat alcoolique grisé par la fumée des cigarettes. Comment ne pas se souvenir d'un « Sans mon ballon de rouge, j'ai l'impression de rester en carafe ! » ou d'un « Le fond sans la forme, c'est la vie sans la mort. Et ne viens pas me dire le contraire ! » Comment ne pas se souvenir de ce café serré qui faisait bondir le cœur de l'éternel amoureux au petit matin tandis que le kir faisait pleurer le même dans les heures tardives de l'après-midi quand, transi par une journée à espérer, il revenait vers les rivages d'un comptoir à la dérive de ses sentiments ? Pendant les semaines qui avaient suivi la fermeture du petit bistrot, j'avais continué à tourner autour de cette petite niche qui m'avait sûrement évité de finir comme un chien, jusqu'au jour où...

Ici prochainement, ouverture d'une librairie.

Recherchons deux vendeurs. Expérience non indispensable.

S'adresser à l'intérieur.

Ce jour-là, j'avais cru distinguer, affalés sur le zinc du bistrot disparu, Charles Bukowski et Guy Debord s'apostrophant violemment pour se donner en spectacle à un Arthur Rimbaud qui, de son côté, semblait chercher le pilier qui le raccrocherait à ce bateau ivre. Ce jour-là, après une courte note de comptoir et de mémoire, j'avais laissé tomber mes illusions, et décidé de jeter l'encre dans le port de la gare. C'est comme cela que j'ai commencé à vendre des livres dans le petit magasin d'un angle bétonné d'une gare ouverte au vent du quotidien.

Depuis, c'était une légère brise changeante et rafraîchissante qui m'accueillait chaque matin quand je découvrais les caisses en carton disposées la veille au soir dans l'arrière-boutique, et qui contenaient les nouveautés et autres réassortiments destinés à combler les espaces qui n'avaient pas manqué de commencer à prendre leur aise dans les différents rayonnages au cours de la journée. Et si j'étais bien loin de ces majestueuses bibliothèques où j'imaginai d'incroyables échelles qui vous envoyaient certainement vers des sommets de littérature, je me satisfaisais de pouvoir retaper des murets de livres à l'intérieur d'une librairie de gare. J'étais ainsi un modeste maçon de la page, souhaitant juste faire entendre aux voyageurs de passage le léger bruissement des feuilles au milieu d'un monde tourbillonnant de chemins de fer. Moins modeste, peut-être me serais-je considéré comme le gardien d'un temple dont les murs s'Hérode au gré de ses écritures disparues. Peut-être...

Quand je sors de la gare, je rentre dans le roman

Les premiers clients venaient d'arriver. Toujours de nouveaux visages, car rares étaient les habitués. C'est ainsi que je voyais défiler, au gré des saisons littéraires, les sourires satisfaits des lecteurs de romans, les regards graves des lecteurs de documents, les têtes sérieuses des lecteurs professionnels, l'air ingénu des lecteurs occasionnels, les yeux tristes des lecteurs de mauvaises réalités, et enfin les mains striées de fines rayures des liseuses de bonne aventure. Parfois, avec tous ces éléments corporels croisés dans la journée, j'imaginai le puzzle anatomique du lecteur tenant dans ses mains le livre de ma maigre imagination, le livre de mes grisâtres voyages en train, le livre que je ne pouvais qu'imaginer tant il était évident qu'il n'existerait probablement jamais.

« Bonjour Monsieur. Excusez-moi de vous déranger, mais j'aurais besoin d'un petit renseignement s'il vous plaît, je suis un peu perdu ! »

Alors que j'étais plongé dans la lecture de la facture précédente, étonné que le petit livre avec ces quelques pages en si gros caractères que je venais de vendre pût coûter aussi cher, je relevais la tête et regardais mon interlocuteur. La douceur qui se dégageait de sa voix avait réussi à cacher toute la fatigue qui s'incrétait au fond de ses yeux. Son visage laissait transparaître autant d'inquiétude que d'incertitude, à un point tel qu'il aurait pu paraître serein pour toute personne qui se laissait abuser par la surface des apparences. Les mâchoires étaient serrées, comme celles d'un boxeur prêt à prendre des coups plutôt qu'à en donner. Les pommettes étaient saillantes, pâles et si timides qu'elles semblaient ne recevoir que rarement la lumière du jour. Au milieu de tout ce spectacle tourmenté, il y avait autre chose que je n'arrivais malheureusement pas à saisir. Et puis cette infinie politesse à laquelle je n'étais pas si souvent confrontée.

« Je suis à la recherche d'un livre. Je cherche un livre d'Albert Camus. *La Peste* précisément. »

Il était peu fréquent que l'on entrât au *Roman de la gare* pour

acheter ce type d'ouvrage. Rares étaient les hommes révoltés de nos jours. Tout au plus certains se disaient indignés, quand la machine à café *Made in Israël* oubliait de leur rendre la monnaie. Peut-être aussi que les voyages en train ne prédisposaient pas non plus à la réflexion et à une lecture peut-être un peu exigeante. Il m'était de toute façon difficile de répondre à cette question, n'ayant moi-même jamais été un grand lecteur. Il était en revanche un peu étonnant, malgré sa timidité évidente, que mon naufragé du livre ne réussît point à trouver cet ouvrage tout seul, car même si le rayon destiné à ce type de littérature était situé au plus profond de la boutique, celui-ci était minuscule et l'on en faisait facilement le tour. J'avais d'ailleurs rarement besoin de refaire le ravalement de cet espace oublié des bâtisseurs du temps. Je priai mon collègue de me remplacer en caisse quelques instants et partis à la recherche du livre perdu. Je le trouvai rapidement. En l'étudiant attentivement, je compris que son exil en ce lieu devait durer depuis un moment, tellement une partie de la tranche, celle qui était exposée à la lumière artificielle des lampes fichées au plafond, avait jauni en regard de la partie restée dans l'ombre de la bibliothèque. Ce léger décalage de couleur, œuvre de la lumière et de l'ombre du temps, n'échappa pas à mon interlocuteur. Cela ne sembla pas le déranger pour autant, au contraire même. Il avait l'air soulagé, comme s'il venait de retrouver un ami de longue date ou une histoire ancienne et familière. Le laissant là à ses retrouvailles, je m'en retournais vers la caisse au moment même où mon collègue venait d'en terminer avec un autre homme dont je voyais la silhouette disparaître parmi la foule des voyageurs.

« Quel livre lui as-tu vendu au client précédent ? » lui demandais-je alors mécaniquement. C'est à ce moment peut-être que l'histoire a vraiment commencé.

« Tu sais, je n'ai pas bien retenu le nom de l'auteur. Je ne me souviens même plus si c'était un pseudonyme rigolo ou un nom passe partout avec un prénom composé pas franchement commun. T'as qu'à voir ! Quant au titre, c'était d'un banal, mais d'un banal. M'étonnerait pas qu'il se vende pas très bien ce bouquin ! D'ailleurs, je ne me souviens pas en avoir vu d'autres exemplaires en rayon, ni de l'avoir déjà vendu. Il y en a qui n'ont pas encore compris que le

plus important dans un bouquin, c'est un titre qui claque à la tronche du client ! Et puis à rallonge aussi ! C'est tendance aujourd'hui, tu trouves pas ? Tu prends une grande phrase qui veut rien dire et tu vends 200 000 exemplaires en 15 jours ! Tu vois comme *Le voyageur qui prenait le train à l'envers* si c'est un roman ou *Comment j'ai déraillé mon enfance* si c'est un documentaire pour faire pleurer dans les chaumières. C'est quand même pas bien compliqué ! Alors que là, tu parles ! Un pauvre titre avec trois ou quatre mots complètement bateau (même pas de train) dont le mot *histoire* et euh... *joli* aussi. Enfin je crois... Ouais c'est un truc comme ça. Genre *la plus jolie histoire*. Franchement, avec un titre pareil, tu vas te servir un café que tu l'as déjà oublié ! Non, franchement, c'est vraiment pas comme ça qu'il va se vendre par wagons entiers son bouquin ! Bon après tu me diras, l'auteur a peut-être pas envie de les vendre. Juste de les écrire. Mais là, j'avoue que ça me dépasse. Un auteur, il a des lecteurs non ? Tu crois qu'on peut écrire comme ça. Juste pour soi ? Moi, si je savais écrire, je m'amuserais à faire un livre sur l'écriture d'un livre. Je suis certain que parmi tous ces intellos, pas un seul n'y a encore pensé ! Ou alors ils font tous ça, j'en sais rien finalement. Enfin bref. Et après, pour pousser le bouchon encore plus loin, ce que je viens de dire, hop, je te le colle ni vu ni connu au milieu de tout le bazar et je l'appelle *Le vendeur du roman de la gare qui pensait à écrire un livre sur ce qui lui passait par la tête*. Bon OK, là, ça va faire un peu long ! Allez j'arrête ! Mais moi, je te dis que c'est le jackpot assuré, le casse du siècle ! Même pas besoin d'ajouter un peu de sexe ! Encore que... Dis-moi, tu arrêtes un peu de rêvasser là ? Je viens d'encaisser ton client et toi tu restes planté là sans rien dire, la bouche ouverte comme si tu attendais de gober les mouches ! Tu reprends la caisse le temps que je me fasse une petite pause ? Ça me fera peut-être revenir le titre du bouquin qu'il vient d'acheter, l'autre avec son long cou, son long manteau beige et son chapeau et sa tresse. Oh ! Tu m'écoutes ? »

Une histoire qui déraile

Je n'étais pas certain d'avoir vraiment tout entendu, mais je lui faisais quand même un sourire et un petit signe de tête pour acquiescer, ne serait-ce parce que les gens aimaient bien qu'on fût d'accord avec eux, et parce que je pensais que cela pouvait aussi me permettre d'avoir la paix. Malheureusement, il arrivait souvent que je fisse la paix avec mon voisin, mais que celui-ci finît quand même par venir chez moi me piétiner sur mon paillason.

J'appréciais néanmoins mon collègue. Avec lui, j'avais l'impression d'avoir un peu les pieds sur terre. Il avait ceci de particulier qu'il prenait toujours les choses comme elles lui arrivaient, sans jamais se demander s'il ne valait pas mieux faire un pas de côté de temps en temps. Et pourtant, je n'avais pas l'impression qu'il en prenait plein la gueule, si j'osais utiliser le vocabulaire un peu fleuri qui était le sien. Sa simplicité n'avait d'égale que sa lucidité finalement. Il avait l'air franchement à l'aise avec le monde qui l'entourait, ce qui n'était pas franchement mon cas. Il semblait vivre facilement la réalité pendant que moi j'avais l'impression de chercher la vérité au milieu d'un monde irréel. De son côté, il venait d'encaisser deux clients et avait, en quelques phrases bien senties, redéfini toute la stratégie du monde de l'édition et trouvé une nouvelle idée de roman à succès. De mon côté, l'histoire était différente, vraiment différente. Comme si elle avait complètement déraillé.

Intermèdes

Dans les couloirs du métro

J'aurais dû vous dire dès le début que la guitare n'était qu'un prétexte pour me changer les idées. Et pas seulement le mardi parce que...

Quel jour sommes-nous d'ailleurs ? Et vous, qui êtes-vous ? Et moi, qui suis-je ?

D'une certaine façon, je ne sais pas très bien ce que je fais ici. Ni dans ces pages ni dans ce monde qui m'a jeté dans son caniveau. Tôt ou tard, ma voix finira fatiguée, fracassée par la rue, l'alcool, la souffrance et la solitude, comme autant de clichés qui s'affichent dans les galeries photographiques consacrées au sort de tous les chiens musicaux.

En attendant, je m'installe toujours à la même place, en retrait d'un immense tunnel qui regarde passer les petits rats affamés d'un gigantesque opéra bouffe. Je pose un petit tabouret le long du mur, je sors la guitare de son étui, mes lunettes aussi, et je chante. Des années que je chante dans les couloirs du métro des valse pour l'éternité. C'est comme ça qu'il les aimait Allain Leprest, mon frère, mon sang, mon autre soi-même, son autre moi-même...

Une valse pour l'éternité (hommage à Allain Leprest)

*C'est peut-être Mozart le gosse qui tambourine
Des deux poings sur l'bazard des batteries de cuisine
Jamais on le saura, l'autocar du collègue
Passe pas par Opéra, râpé pour le solfège.*

Il l'aura pourtant son Requiem, tout comme Allain aura sa Symphonie... *Lacrimosa dies illa*. Jour de larmes que ce jour, cette nuit du 15 août 2011. Depuis ? *Il pleut sur la mer et ça ne sert à rien. À rien et à rien, mais quoi sert à quoi ?*

Allain s'avance, sa symphonie commence.

Il tombe des cordes des archets. Une valse lente nous prend doucement par la main et nous invite à tourner avec elle. La voix d'Allain, avec tout ce qu'elle contient d'humanité, parfois hésitante, chancelante, troublée et troublante, s'élève pourtant comme par magie au milieu de cette musique à la fois limpide et profonde.

Continue, Allain, continue de nous donner de tes nouvelles, et merci de nous laisser entrer dans ta dernière demeure, avec l'aide de Romain et de Didier, tes deux compagnons de toujours. Tu t'es, encore une fois, une nouvelle fois, une dernière fois, mis complètement à nu pour nous offrir ce cadeau de l'au-delà.

Et il est beau ton putain de cadeau, même s'il fait mal parfois. Même s'il nous renvoie ton incroyable lucidité en pleine gueule, comme cette belle salope de gitane, cigarette en main gauche, faux en main droite : *Ô toi qui porteras mon deuil demain blotti dans le cercueil...* Tu finiras cette chanson épuisé, la voix se faisant à la fois sifflante et soufflante avant de s'évanouir... dans un nuage, forcément.

Ta voix ainsi disparue, il en aura fallu du courage et de l'amour à ceux qui sont venus la faire revivre à travers leur interprétation. *Le temps de finir la bouteille* par Jéhan est une véritable tempête

d'émotions, une frissonnante montée en puissance où violons et violoncelles se mêlent aux timbales pour venir percuter le ciel. Pour te rejoindre peut-être ?

Mais nous voilà de nouveau chahutés par les éléments de ta prose, comme s'il fallait toujours descendre avant de remonter, dans un mouvement perpétuel qui ne trouvera jamais le repos : *Mon destin, ça n'était qu'une paire de ciseaux qui guettait mon envol pour me trancher les ailes. Ma vie va s'effacer des murmures de Tokyo. Je plonge vers la mer, le ciel me vienne en aide.* Pour cette fois, c'est Daniel Lavoie qui disparaît dans les flots. Puis d'autres le suivront, les uns après les autres : Christophe, Kent, Enzo Enzo puis Sanseverino, *pauvres naufragés de naissance sur l'île de Malenfance dont nul n'est revenu.*

Alors, dans un ultime élan, Allain rejoint Didier, dans *une valse pour tout, une valse pour rien.* On n'était pas là pour rigoler n'est-ce pas ? *Y a pas d'amour, y a pas d'orchestre. Tout ça se passe dans ta tête. Cendrillon a laissé au fond d'un cendrier la cendre de ses gestes.*

Silence. Comme s'il fallait un espace à la rencontre des mots. Silence. Cette fois, c'est vraiment fini. Un vide immense.

On croit que personne n'est indispensable sur cette Terre, qu'elle continue à tourner sans que rien ne soit changé. Et pourtant un matin, on se réveille et le vide est là. Et nous, naïvement, de prendre enfin conscience que certains vides qui se créent sous nos pieds ne pourront jamais être comblés, malgré les larmes qui s'écoulent le long des fissures de notre tristesse. Merci Allain d'être venu chercher notre humanité au plus profond de nous-mêmes, et de nous avoir donné l'envie, la force et le courage de nous mettre, nous aussi, à nu...

*C'est peut-être Leprest, aujourd'hui disparu
Dans son plus beau posthume, pacifiste inconnu
Maintenant on le sait, magnifique voix cassée
Pour toutes nos causes perdues merci d'avoir lutté*

Le chien fatigué

*Au détour d'un chemin
Je croise une passante
Dans l'métropolitain
Je la laisse descendre
Lui effleurer la main ?
Je suis l'seul à comprendre*

Plus de chemin
Personne à croiser
Plus rien à comprendre
Ça y est, le chien musical est fatigué
C'était un jour
C'était une nuit
Un 15 août

Et si la vie continue ses vacances, il y a des morts en partance prêts pour une dernière ascension et une dernière assumption.

Fin des intermèdes

La pause café

Tout n'était que solitude et chaos. Non seulement ces deux mots refusaient de sortir de ma tête, mais j'avais en plus l'impression qu'ils m'avaient été inoculés à mon insu, comme un virus qui... Entre le manteau beige et le chapeau aux larges bords ornés d'une tresse, mon esprit avait inséré la figure du lecteur de Camus, figure dont les traits déjà si creusés semblaient se décomposer lentement au point de ressembler à un de ces immondes rats de bibliothèque, ceux-là mêmes qui venaient grignoter...

Page après page...

Comme une page arrachée qui...

Que pouvait-elle contenir cette page arrachée ?

Quel morceau de lui, quel morceau de moi ? Que s'était-il passé avec cet homme et *La peste* ?

C'était comme si cette œuvre, comme si cette peste, avec tous ses mots et tous ces maux, avait quitté son histoire pour entrer dans la mienne.

Comment tenter de décrire ce que je ressentais ? Ce n'était pas un terrible déchirement. Non, plutôt un vide immense et intense. Non, ce n'était pas cela, ce n'était pas non plus cette sensation proche de celle qui me vrillait le ventre quand je m'en retournais vers mon lit, à pas lent, pour tenter d'achever mes nuits après de longues heures d'insomnie perdues dans le vent d'une porte-fenêtre restée ouverte.

C'était autre chose. Comme si... Je sentais que quelque chose était parti avec ce livre, et j'espérais que quelque chose fût arrivé avec lui.

Était-il possible de sentir un petit morceau de soi s'envoler et se perdre dans l'inconnu ? Était-il possible de sentir le petit morceau d'un inconnu venir se ficher en nous ? Un petit morceau qui nous empêchait à tout jamais d'élucider le puzzle de notre existence, celle-là même qui nous attendait peut-être au-delà de nos portes-fenêtres.

J'aurais tant aimé connaître le fin mot de cette histoire ancienne et familière. J'aurais tant aimé découvrir cette petite partie de moi qui y avait certainement sa part. Je me sentais envahi par une énorme frustration. Je sentais que j'avais peut-être eu la réponse à cette question sous les yeux, mais que tout s'était joué devant moi sans que je ne pusse rien y faire. J'avais attendu un battement des cils et un battement du cœur dans un même unisson, mais rien de cela ne s'était produit. Il était déjà trop tard. Mes pensées de nouveau s'obscurcissaient, se faisaient incohérentes, floues...

« Ploc »

« Ploc »

« Ploc »

« Ploc »

« Tiens, je t'ai fait couler un petit café parce que franchement, tu es tout pâle. Tu as dévoré un livre de travers ou quoi ? Fais gaffe à l'indigestion hein ! Je te trouvais pas en grande forme ce matin, mais là on peut pas dire que ça s'est arrangé ! Profite de la pause café pour te requinquer un peu, on dirait que tu as le cerveau qui fond ! Ou alors qu'un client t'en a piqué un bout ! Allez, prend ta guitare et file dans les couloirs du métro ! Pendant ce temps, je garde la boutique ! »

Quatrième chapitre : histoires de fin

Un geste de la main

La voiture venait de tourner à l'angle de la rue. Jusqu'au dernier moment, et alors même que le véhicule avait déjà certainement disparu depuis de longues secondes derrière un horizon de pierres et de bosquets, je gardais le bras en l'air, ma main s'agitant encore au milieu de ces quelques soubresauts sans doute liés aux douleurs qui couraient en continu le long de mes articulations. Quel grand-père, quelle grand-mère n'avait jamais agi ainsi ? Quel aïeul n'avait plus pour rester accroché à la vie sur terre que cette heureuse colonie de vacances qui venait s'installer dans l'antichambre de la vieillesse, le temps d'une fin de semaine ? Et si cet au revoir ressemblait presque à un adieu en cette fin d'après-midi d'un automne déjà bien sûr de lui, c'était bien parce que la fine petite main qui s'en allait d'habitude finir sa course dans le creux de la mienne venait de disparaître. Elle venait à peine de s'effacer, que déjà j'avais peur d'oublier cette sensation qui m'apaisait le corps et l'esprit à son contact. Et même si la vivacité de ce précieux souvenir m'étreignait de douleur, je m'empressais pourtant de me remémorer chaque parcelle de cette peau qui était restée malgré toutes ces années d'une inaltérable douceur.

Je nous revoyais, il y a si peu de temps encore, au même endroit, nous retournant ensemble et lentement, main dans la main, devant notre bâtisse et son modeste jardin. Certes, au gré du temps, il était devenu de plus en plus grand et difficile à maîtriser, mais nous ne cessions pourtant de le contempler et d'admirer le résultat de ce long et patient travail qu'une vie à deux avait parfois à offrir lorsqu'on la laissait s'épanouir. Nous nous regardions en souriant, refermions le petit portillon pour remonter ensuite le long d'une allée de fleurs sauvages que nous n'avions jamais plantées et puis, une fois le pas de la porte atteint, nous nous ménagions une petite halte et reprenions un peu de ce souffle qui allait nous déposer dans la douceur de notre foyer. Il ne nous restait plus alors qu'à contourner prudemment la table basse et son bouquet de fleurs dont les odeurs

s'approprièrent paisiblement l'espace d'un grand et chaleureux séjour aux poutres apparentes. Notre canapé nous attendait avec un sourire vétuste en coin, content de nous recevoir blottis l'un contre l'autre. Et là, nous prenions le temps de nous remémorer des petits bouts de notre histoire en les faisant revivre à travers nos regards malicieusement complices pour les ajouter les uns aux autres, afin qu'ils formassent le portrait d'une aventure simple et heureuse.

Aujourd'hui, je n'avais pas réussi à refaire le chemin de nos habitudes. Je n'avais d'ailleurs même pas essayé. Je m'étais retrouvé à l'étage, à cet étage où pourtant mes jambes ne me permettaient plus guère de me porter. Mais c'était là que j'avais choisi de me rendre, près de cette petite lucarne devant laquelle j'avais souvent dialogué avec ma solitude, cette fidèle compagne qui, toute ma vie durant, jamais ne m'avait abandonné.

Première solitude

Il me restait encore quelques bribes d'un lointain passé et de ces morceaux d'inexistence pendant lesquels on n'ose même plus regarder droit dans ses yeux. De ces instants où la joie et la tristesse ne sont même plus là pour rythmer le temps, sans le moindre violon sur le toit, sans lever ni coucher de soleil. De la grisaille, rien qu'une malheureuse grisaille d'une saison à l'autre. Aujourd'hui en automne, hier en été.

C'était au début du mois de juillet, il y a un peu plus de quarante ans. Déjà, j'étais allé me réfugier derrière la petite lucarne. Avant d'en arriver là, j'avais fermé le portail puis longé la terrasse au bord de laquelle une armée de fleurs sauvages s'apprêtait à donner l'assaut. Et enfin, je n'avais pas eu d'autre choix que de pénétrer dans cette maison qui s'était subitement vidée de ses enfants et de la plus grande partie de son mobilier. Dans cette maison amoindrie, ne subsistait plus que le spectre de l'absente, dont l'ombre ne manquait pas de resurgir au détour du moindre petit objet auquel je ne portais pourtant plus aucune attention depuis des années ; et ce silence, qui s'imposait maintenant face aux éclats de rire du passé. En entrant dans les pièces nues, rien que le son du silence, un silence qui résonnait à travers la lumière, un silence qui ricochait sur chaque cloison avant d'aller s'écraser en un grand fracas sourd et muet sur le vieux parquet. Et, quand j'eus laissé échapper ce petit raclement de gorge qui devait certainement cacher une trop grande émotion, une sorte de déflagration dégoulinante était allée se réfugier derrière un recoin pour y mourir, étouffée par la poussière. Par-delà les vitres, deux tourterelles. La plus petite avait sa tête posée sur l'aile de la plus grande. Parfois, les oiseaux en savaient beaucoup plus que les êtres humains. Au loin, très loin au-delà d'un ciel qui venait de virer au vert, surpris par les arbres qui frémissaient à sa rencontre, je n'avais même pas essayé de me raccrocher aux branches de mes sentiments. Je les avais simplement regardés s'envoler comme on regarde s'envoler une migration hivernale.

La feuille d'automne

Aujourd'hui, mon regard se portait une dernière fois par-delà la lucarne. Les tourterelles, en cette fin du mois d'octobre, avaient déserté leur perchoir pour voyager vers d'autres cieux et d'autres lieux plus cléments. Je descendis péniblement l'escalier si souvent arpenté et dont la peinture fraîchement refaite venait de recouvrir en une couche marron et uniforme toute une histoire de chaussures mouillées et de chaussons troués. Et, comme le peintre n'avait pas tout à fait terminé de décaper ma mémoire, je passais soigneusement la main sur une rampe encore patinée et poissée de goûters avalés en trombe. Par ce geste, j'espérais naïvement retrouver l'odeur d'une quelconque confiture de mûres qui provenaient des rares buissons piquants qui délimitaient ici et là les champs de ce colza qui brillaient de mille feux intenses et éphémères vers la fin du mois d'avril. Une fois en bas, je pivotai vers la porte restée ouverte où je dus avancer encore d'un pas pour me retrouver en présence de ce monde d'automne qu'Alphonse de Lamartine avait si bien réussi à saisir. Devant moi, une magnifique haie sauvage prenait le pas sur l'herbe domestiquée. En arrière-plan, à côté des lilas qui avaient perdu depuis longtemps leur éclat, un grand arbre tout nouveau, qui se laissait chatouiller pendant le printemps par un écureuil roux toujours pressé de profiter des premiers beaux jours, observait aujourd'hui son locataire parti en quête de souffler les champignons au nez et à la barbe des promeneurs du dimanche.

*Oui, dans ces jours d'automne où la nature expire,
À ses regards voilés, je trouve plus d'attraits,
C'est l'adieu d'un ami, c'est le dernier sourire
Des lèvres que la mort va fermer pour jamais !*

Des larmes de tristesse, ou peut-être des larmes de tendresse m'empêchèrent de voir l'écureuil qui revenait, le panier garni de sa chasse aux champignons. J'avais encore le souffle court. Je fermai les yeux, lentement, afin de reprendre un peu d'air. Doucement, je refermai la porte derrière moi. Comme les feuilles d'automne, je tremblais, et avec moi la feuille que je tenais entre mes mains, un peu comme le condamné à qui l'on tend un dernier vers.

Quand je suis fatigué, je sors de la gare en traînant
Quand je ne m'allonge pas sur les rails, je sors de la gare entier

À chaque instant de notre vie, il nous est toujours possible d'avoir rendez-vous avec la mort.

Richard

Richard était parti un premier avril, sans éclat de rire, parce qu'un sombre chauffard lui avait fait une terrible queue de poisson, à lui et à sa moto. Avant ce triste jour, on se voyait tous les matins, sur notre lieu de travail. Il nous arrivait de passer de longues minutes, comme ça, sans rien nous dire. Et ça nous faisait du bien, peut-être parce que c'était le seul moment de la journée pendant lequel on avait l'impression que quelqu'un était vraiment à nos côtés. Le midi, souvent, on se retrouvait au café du coin, pour boire un coup... Enfin plusieurs... Beaucoup trop même parfois... Ainsi grisés, on en oubliait le Petit Prince et ses questions à la con et l'on avait envie d'en rire. À chaque verre qu'il finissait, il lançait toujours, par bravade, un « c'est toujours ça qu'ils z'auront pas ! » Quant à moi... Oh ! moi, vous savez, je ne me souviens plus très bien de ce que je pouvais dire pendant ces moments-là. Des conneries, beaucoup de conneries. Des choses comme « bon d'accord je bois, mais je ne fais de mal à personne ! » Pas de quoi en faire un pataquès, car je ne faisais effectivement de mal à personne. Pas même à celle qui m'attendait, pendant tout ce mauvais temps. Dans un coin du comptoir, un homme à la barbe grise lisait son journal en souriant, les yeux malicieux brillants de kir. Nous avions pris l'habitude de parler avec lui des petits chevaux de notre jeunesse, des chevaux de bois des manèges, et puis de ceux qui voyaient passer le reste de l'argent que nous n'avions pas liquidé dans nos verres. Un jour, il n'était pas venu. Le lendemain non plus. Et puis les jours avaient continué de défiler, le temps de finir la bouteille, comme aimait à le dire Allain. Une aile en moins et il aurait pu nous tenir des propos sur le bonheur. Notre vie ne tient pas à grand-chose finalement.

Par un morne après-midi ensoleillé, je m'étais retrouvé seul accoudé au zinc, en tête à tête avec la serveuse dont les yeux ne cessaient de me supplier depuis longtemps : « pars, fuis cet enfer tant qu'il en est encore temps ». Ce jour-là, elle osa franchir le silence de son regard pour me dire : « vous savez, le vieux monsieur barbu, on l'a retrouvé chez lui. Quinze jours qu'il était mort. » Ce jour-là, je n'avais rien répondu. Ce jour-là, je n'avais pas fini mon verre, histoire de rester sur un salutaire mauvais goût d'inachevé. Ce jour-

là, j'avais quitté la langueur du comptoir pour ne jamais y revenir. Ce jour-là, j'avais tué la bouteille, n'est-ce pas Allain ? Et tant pis pour les petits bouts de verre qui avaient forcément égratigné alentour. Je perdis un peu de vue Richard, et celle qui m'attendait ne m'attendait déjà plus.

En regardant partir le cercueil au milieu des flammes, perdu parmi les proches de Richard, je savais bien qu'il ne me restait plus qu'elle maintenant. Sans bouteille. Sans Richard. Sans rien. Je pouvais enfin espérer l'appivoiser, et finir par l'enlacer. Bienvenue chez moi, mademoiselle Solitude.

Bonne Maman

Je n'étais encore qu'un jeune homme et Bonne Maman venait de quitter ce monde. Sans faire de bruit. Comme ça, en pleine vieillesse. J'étais persuadé qu'elle était partie en souriant, tant elle souriait toujours. Ce matin-là, je me trouvais devant la salle mortuaire de l'hôpital d'une petite ville courant le long du Cher, et je m'apprêtais naïvement à retrouver une dernière fois son sourire et son regard plein de tendresse. Mais, quand on n'a jamais vu la mort de près, on est souvent encore plein d'illusions. En pénétrant dans l'antichambre de la mort, cette dernière, froidement, ne s'était pas donnée la peine de nous attendre. Elle avait déjà quitté la chambre glacée et était repartie vers d'autres champs de bataille, laissant là un visage figé, des yeux fermés et une immense bouche ouverte, sorte de monstruosité surréaliste, comme si de cette mâchoire allait sortir, à tout instant, un énorme ronflement ou pire, une éructation indécente. Pendant les longues minutes que je passais devant le cercueil ouvert, je n'avais eu qu'une envie, celle de voir sa bouche se fermer afin que le visage retrouvât un semblant de dignité et de sérénité, et surtout son sourire de mon univers de petit garçon. Mais ce ne fut que le couvercle de la boîte en bois qui se ferma à jamais.

De la suite, je ne me souvenais plus guère. À peine le souvenir flou de silhouettes réunies pour l'occasion, et formant un grand arrondi autour d'un petit espace rectangulaire creusé dans la terre. Et cette poussière. Toute cette poussière. Cette poussière détachée du sol à qui l'on fit pénétrer dans ses narines un souffle de vie afin que l'homme devînt un être vivant. Vivant hier. Mort aujourd'hui. Ma mémoire ne refit surface que quelques heures plus tard quand mon père et moi nous retrouvâmes seuls, comme si c'était la première fois. Et si je ne me souviens plus vraiment aujourd'hui de la teneur de notre conversation, dans mon cœur, il ne me semble jamais avoir été si proche de Papa que ce jour-là.

Presque vingt ans plus tard, je me suis de nouveau rendu dans cette petite ville du Val de Cher. Et si j'ai facilement retrouvé la maison d'enfance de mon père, il aura fallu que je l'appelle au téléphone pour retrouver dans le minuscule cimetière, la tombe de

Bonne Maman. Elle était enterrée sous un nom que je ne connaissais pas, son nom de jeune fille tout simplement. En quittant les lieux, par nostalgie ou mélancolie, par la prise de conscience de la fragilité de l'humanité à ma petite échelle, j'avais été profondément troublé de penser qu'en à peine deux générations, le temps avait failli emporter avec lui le faible lien qui m'unissait sur ce petit bout de terre avec ma grand-mère. Avant de reprendre ma route, je m'étais retourné une dernière fois. Un drapeau tentait de flotter au vent, tricolore, fatigué, comme à bout de force de devoir s'accrocher à son monument aux morts.

Le noyé

Il est des endroits que l'on qualifie de paradisiaques sur notre petite planète. Pour les uns, il s'agira d'un lieu loin des guerres, de la haine, de la misère et des crève-la-faim. Pour les autres, il s'agira simplement d'un site où plages de sable fin et soleil radieux se partagent le monopole de vacances idéales, et mon jeune âge ne me permettait pas encore de mesurer combien il pouvait être injuste que je fusse né parmi les autres. Ce que j'ignorais également, c'est que le paradis pouvait être terre de contrastes.

Au bout d'une longue anse calme et étroite dans laquelle je plongeais innocemment pour en admirer les reflets lumineux, la Porte d'Enfer accueillait une mer démontée qui venait se fracasser contre des falaises à la hauteur impressionnante. Alors que je parcourais de long en large la partie la plus proche de la plage, à des profondeurs telles que l'on pouvait poser la paume des mains au fond de l'eau tout en gardant la tête en dehors de celle-ci, un attroupement de touristes et de locaux se forma sur la rive droite, à hauteur de la Porte. Je décidais de m'approcher, escaladant quelques rochers qui m'amènèrent rapidement à l'aplomb de l'Enfer. En contrebas, ballotté par les vagues, un homme, gilet de sauvetage autour du cou, oscillait entre terre et mer. Le flux et le reflux de la marée montante, dans un mouvement de balancier implacable, ramenait inexorablement le malheureux vers le bouillonnement blanchâtre et mousseux provoqué par la rencontre frontale entre la terre et l'océan. Il tentait quelques gestes des bras. Juste quelques gestes. Comme s'il ne se rendait pas compte de sa destination, ou au contraire comme s'il savait déjà sa destinée scellée. Il ne tentait pas, rageusement, dans un ultime combat contre les éléments, de s'éloigner d'une mort certaine. Au moment où la vague déferla avec lui dans le bouillonnement blanc, je fermai les yeux. L'instant d'après, je regardai de nouveau l'océan qui continuait de balancer inlassablement son manteau blanc contre la roche brune et mouillée. Il n'était pas à envier, le petit estivant, sur la plage en rêvant. Il avait vu passer la mort. La mort ne prend jamais de vacances.

Le bout du tunnel

Ainsi vont les choses. Un matin, on se réveille et l'être aimé n'est plus à nos côtés. La vie. La mort. Il aura bien fallu l'un ou l'autre pour l'emporter. Parfois les deux. Qu'allait-il m'arriver maintenant, moi qui tenais toujours ma feuille en tremblotant ? Où allait-elle me mener ? L'espace d'un instant, je repensais à tous ces gens bien portants qui se débattaient avec le sort de ceux qui, au seuil de la mort, les empêchaient de dormir du sommeil du bon vivant. Devais-je leur demander leur avis ? Devais-je les interpeller et leur lancer : « Et moi, vous me laissez partir quand je veux ? Vous me laissez partir comme bon me semble maintenant que je suis persuadé que mon passage sur cette terre est terminé ? » Au fond de moi et malgré la souffrance, je savais bien que ce n'était pas eux qui allaient en décider. Je savais bien que ce n'était pas moi non plus d'ailleurs.

Si je m'étais arrêté dans mes réflexions, sans doute aurais-je remarqué que j'avais commencé à marcher et que je m'étais éloigné de la maison. Je ne voyais plus le jardin et je n'avais plus que pour seul repère cette longue ligne droite en fer. Dans le lointain, j'entendis le bruit d'un train. Au bout de la ligne, je devinais un bâtiment tout en longueur troué en son centre par une large porte voûtée et un clocher. De la porte voûtée s'échappait une lueur intense. Tellement intense que je peinais à garder les yeux ouverts. Je dus faire un pas de côté pour enfin apercevoir le bout du tunnel.

Cinquième chapitre : le train de l'histoire - fin

Retour

« Ploc »

« Ploc »

La pluie qui tombe presque à l'horizontale vient s'égoutter sur les vitres du train qui me ramène chez moi.

« Ploc »

« Ploc »

La buée obstruant toute vision extérieure, je reporte mon regard sur ma guitare. Puis mes chaussures. Et enfin ce pantalon rouge sur lequel j'ai posé le livre que vous êtes en train de lire. Je m'extrahis un instant de ma lecture, et observe quelques secondes l'homme qui vient de s'asseoir à ma droite, sur la banquette qui me fait face. Son stylo file sur le papier, s'arrête. Rature, petite virgule saute sur un point. Exclamation ou interrogation ? Pousse-toi ! Point. Virgule, ; la ponctuation s'anime dans la marge, les lettres se multiplient dans les pages quand soudain... Trois petits points de suspicion et son cahier se referme clac ! L'onomatopée fige son visage. Je n'aurais pas dû m'imaginer que j'allais lire en quelque'un comme dans un livre ouvert. Le paragraphe est terminé.

« Ploc »

« Ploc »

« Ploc »

J'approche de la fin et nous sortons d'un tunnel. Je comprends maintenant pourquoi les gouttes de pluie commençaient à

prendre leur temps. Comme ce train qui vient d'ailleurs brusquement de ralentir pour finalement s'arrêter. Dans le compartiment, l'impatience palpable qui circulait déjà entre les voyageurs se cristallise soudain en une vague d'énervement. En cet instant, le présent me pèse tellement qu'il en accélère le rythme de mon récit. Je peine à reprendre mon souffle. Le train s'est arrêté et les événements se bousculent. Tout va très vite. Tout va trop vite. Rien ne se passe et tout est déjà terminé. Pas le temps de ralentir. Des semaines que je stagne sur la fin de l'histoire et me voici maintenant dans ce train qui n'en finit pas de repartir. Démarre, s'il te plaît. Démarre !

« Ploc »

« Ploc »

Suite à un grave accident de personne...

« Ploc »

...

La pluie s'est enfin arrêtée. Quelques gouttes, surprises, restent à l'horizontale avant d'aller s'écraser en contrebas sur les rails et le gravier. Dans le wagon, la colère gronde. Les langues se délient et les commentaires fusent. Je m'enfonce dans mon siège sous le regard presque compatissant de l'homme au stylo qui, je ne l'avais pas remarqué, vient de reprendre une plume qui semble presque entrer en résonance avec les événements du moment. Après de longues minutes, le train se met de nouveau en mouvement. Les commentaires se font alors plus rares avant de se dissoudre dans la nervosité ambiante.

S'en aller

En passant au ralenti devant les lueurs tournoyantes des ambulances, je préfère détourner la tête pendant que celle de mes voisins effectue le mouvement inverse, ces derniers cherchant sinon à se délecter du malheur des autres, au moins à se rassurer de penser qu'il y avait plus malheureux qu'eux, mais hélas, surtout pour jeter un regard haineux vers les lieux d'un drame qui aura osé leur faire perdre quelques instants d'un temps si précieux à leurs yeux. Pas de pitié, pas de compassion. Pas la moindre empathie. Il ne fait vraiment pas bon venir perturber les droits qu'a l'homme d'arriver à l'heure chez lui. Je repense à cette journée et murmure une rapide prière intérieure, ne sachant pas à qui je pourrais bien la destiner. À moi qui n'avais pas encore complètement perdu pied après cette journée ? À cet inconnu qui devait certainement reposer maintenant sous un plastique froid ? Était-il un vieux monsieur fatigué ? Un musicien ? Ou quelqu'un comme vous et moi qui avait trébuché, mais qui cette fois, ne s'était pas relevé ?

Mon voyage est maintenant terminé. Et c'est sans entrain que je remonte tristement le quai encore plus lentement que d'habitude. Alors que je suis bousculé par toute une horde de voyageurs dans le temps qui tentent désespérément de le rattraper en courant après, mon regard est attiré par un objet qui repose sur le ballast. C'est un curieux chapeau orné d'une tresse tenant lieu de ruban. Je suis maintenant seul sur le quai et je regarde fixement le chapeau. J'hésite un instant, un court instant pendant lequel il commence à virevolter au-dessus du ballast. Un vent léger vient de se lever au moment où un grondement sourd se rapproche du lointain. Je recule d'un pas au moment où le vent devenu violent accompagne le passage du train express. L'instant d'après, le chapeau a disparu, écrasé ou envolé sans doute. Il est pour moi temps de m'en aller. Alors que je ne suis pas descendu sur la voie pour tenter d'attraper ce curieux chapeau, je ne peux m'empêcher de me dire que ce n'est pas encore aujourd'hui que je vais sortir des rails de mon histoire.

Sixième chapitre : le train de l'enfance

Je suis dans ma chambre, le nez collé à la fenêtre. Comme tous les enfants du monde, enfin je crois, je fais des ronds dans la buée qui coule le long des vitres. Il fait souvent froid dans ma chambre et il y a souvent de la buée. Je pense que c'est à cause du froid que la buée apparaît, car quand il fait chaud, la buée n'est pas là. J'ai à peine dix ans et j'habite une maison de ville dans un petit village de l'ouest de la France. Enfin, c'est comme ça que j'aime à la décrire. Tout ça parce que le jardin est tout petit, bloqué entre trois murs et la route. Même pas la place de jouer au foot. Au mur non plus sinon le voisin vient se plaindre à mes parents. Je ne frappe pas bien fort dans le ballon pourtant. Alors je jardine. J'essaye de faire pousser du maïs en plantant des grains récupérés sur des épis tombés le long des champs. Et chaque année, je suis toujours un peu triste, car jamais mes plantations ne dépassent le stade des petites plantes que j'observe avec curiosité dans la salle d'attente du dentiste. Quand je serai grand, plus jamais je n'irai chez le dentiste. Et tant pis si j'ai les dents de travers et que cela m'empêche de sourire. De toute façon, je n'ai pas envie de sourire, car je suis très triste. Et c'est rien à côté des épis de maïs qui ne poussent pas. Et c'est rien non plus à côté de la belle bille en porcelaine perdue à la tiquette, c'est comme ça qu'on dit dans la cour de récréation de mes souvenirs. Si je suis triste aujourd'hui, c'est à cause de Régis. Enfin non, pas à cause de lui, parce que l'on a toujours été les meilleurs copains du monde. Si je suis triste, c'est juste parce que l'on se voit plus, lui et moi. Et que je ne sais pas pourquoi. Et que je sens bien que je ne saurai jamais pourquoi.

Sur mon bureau, il y a une photo de nous deux. J'ai presque trois ans sur la photo. Et lui il a un peu plus de deux ans. On est en bas des marches qui séparent la cour de mon jardin. Sous le bras droit, je tiens un ballon rouge avec des avions jaunes dessinés dessus. Lui, il a une boule de pétanque en plastique verte dans la main gauche. De ma main libre, je lui tends un gâteau encore dans son emballage. On a tous les deux la tête tournée vers le gâteau. Il est vraiment pas bien grand sur la photo. Moi non plus remarquez, mais j'ai quand même une tête de plus que lui. Je me souviens, j'avais une

belle grue de construction dans ma chambre avec laquelle je jouais beaucoup. Elle était magnifique, tout orange ! La première fois que Régis est monté dans ma chambre, hé bien, je me suis aperçu qu'il était plus petit qu'elle. Vous vous rendez compte, il était plus petit que ma grue !

J'ai toujours le nez à la fenêtre. De l'autre côté de la route, juste en face, je vois l'immense jardin des parents de Régis. Il m'a toujours fait l'effet d'un continent inaccessible ce jardin. D'ailleurs, on s'y rendait que très rarement. Sûrement parce que le papa de Régis n'aimait pas trop qu'on vienne piétiner, même sans le faire exprès, tous les petits pois, haricots verts et autres pommes de terre qui se retrouvaient le soir dans une immense marmite bouillonnant dans la cuisine familiale. Il m'avait toujours impressionné son papa. Il était maçon et il était à la fois très gros et très fort. D'une seule main, il arrivait à faire avancer un énorme motoculteur dans une terre que le mois d'août avait rendue toute dure. Et puis des mains énormes aussi. Je me souviens qu'un jour, il a essayé d'utiliser une calculatrice et n'avait cessé de pester : « mais ils ne peuvent pas les faire plus grosses leurs touches bordel ! » C'était bien qu'il soit maçon son papa parce que comme ça il y avait souvent un énorme tas de sable et un énorme tas de gravier dans un coin de la cour. Notre préféré, c'était le tas de sable bien sûr. On y faisait d'incroyables circuits avec des ponts et des tunnels et on jouait aux petites voitures. Et aussi aux vélos avec des billes. C'était mon jeu préféré les vélos avec les billes. Régis avait quarante vélos en plastique : dix verts, dix rouges, dix bleus et dix jaunes. On les avait tous numérotés de un à quarante. Le numéro un et le numéro deux étaient dans l'équipe verte. C'était nous. Je ne sais plus qui était numéro un et qui était numéro deux. On s'en fichait de toute façon. Un peu plus tard, il a eu trois autres petits vélos qui représentaient les maillots du Tour de France : le jaune, le blanc à pois rouges du meilleur grimpeur et le vert du meilleur sprinteur. Et comme on n'avait pas de télévision ni l'un ni l'autre, le Tour de France, on se l'imaginait comme on voulait, comme on pouvait. Les règles étaient simples : on lançait la bille et on faisait avancer le vélo à l'endroit où la bille avait roulé. Si la bille sortait de la route, on laissait le vélo à sa place de départ. Et on recommençait, quarante fois plein de fois. Ça devait en faire des lancers de billes ! On pouvait y passer tout l'après-midi. On

s'inventait toujours les mêmes scénarios. Un coup c'était Régis qui devait gagner, un coup c'était moi, et puis une autre fois c'était ni l'un ni l'autre. On se faisait alors perdre dans des chutes terribles, avant de gagner de plus belle la fois d'après. Plus tard, quand j'ai su faire du vélo, on faisait pareil, mais en vrai sur des petites routes de campagne recouvertes par la boue des tracteurs sortis des champs de betteraves. Avec les chutes en moins quand même. J'aimerais bien faire du vélo comme métier. Mais ce n'est pas possible. Il faut que je travaille bien à l'école déjà. Et à l'école de la ville où je vais, on ne fait pas de vélo comme sport. Je ne sais pas pourquoi. C'est pourtant chouette le vélo, même si c'est plus dur avec le vent dans le nez. C'est pour ça que j'aime bien avoir la tête dans les nuages. C'est pour savoir d'où vient le vent.

Un jour, Régis a eu un baby-foot pour son anniversaire. On en a fait des parties. Le plus difficile, c'était d'installer le baby-foot au milieu de sa cour pour qu'il soit bien droit. Un terrain de foot en pente, c'est pas génial, même si c'était le cas de celui de notre village. On mettait souvent le baby-foot près du puits d'eau potable, c'est là qu'il y avait le moins de trous et de bosses. Et puis c'est surtout qu'on aimait bien cet endroit, sous un arbre gigantesque, un tilleul je crois, qui avait plein de branches qui retombaient vers le sol. On pouvait s'y abriter du soleil, et aussi de la pluie quand elle n'était pas trop forte. Si vraiment il pleuvait trop, et l'hiver aussi quand il faisait très froid, alors on allait plutôt chez moi. On aimait bien jouer aux petits bonhommes *Playmobil*. J'avais des Indiens et des tuniques bleues. Souvent il y avait le fils du capitaine des tuniques bleues qui tombait amoureux de la fille du chef des Indiens. Alors il y avait souvent une grande bataille. On installait les Indiens sur la rambarde qui surplombait le couloir et on leur tirait dessus avec des canons. Quand on arrivait à toucher un *Playmobil*, celui-ci faisait une chute vertigineuse et allait s'écraser trois mètres plus bas. C'est pour ça que sur quelques petits bonhommes, il manque un bout de main ou un bout de pied. Les Indiens contre-attaquaient et arrivaient toujours à détruire les canons qui crachaient du feu. Et évidemment à la fin, tout le monde se retrouvait autour d'un banquet pour fumer le calumet de la paix. Un peu comme si Lucky Luke rencontrait Astérix et Obélix. J'ai d'ailleurs toute la collection. Enfin presque, parce que j'en ai prêté quelques-uns à Régis mais il ne me les a jamais rendus.

Au moment du goûter, on s'installait l'un en face de l'autre, chacun avec notre bande dessinée, et on lisait un album entier en mangeant une baguette à nous deux qu'on avait pris le temps de bourrer de pâte à tartiner au chocolat et de cornichons. On adorait ça. Après le goûter, on repartait à l'aventure, à bord d'un énorme trois-mâts au milieu des pirates et des corsaires. Comme gouvernail, on utilisait le couvercle en osier d'un panier à linge. On en a connu des naufrages et des abordages ! Et puis, quand on en avait marre de l'aventure en mer, on jouait à la guerre avec de minuscules figurines en plastique. C'était la guerre entre les Allemands et les Américains et cette histoire de débarquement. J'avais bien quelques soldats anglais mais pas beaucoup. Et pas un seul soldat français. D'ailleurs, je ne sais pas si ça a vraiment existé pendant la guerre les soldats français, car on ne nous en a jamais trop parlé à l'école. J'avais deux side-cars allemands et un petit blindé léger alors du coup, on trouvait que c'étaient les Allemands les plus forts. On installait chaque camp de part et d'autre de mon lit, et deux ours et un chien en peluche nous servaient à faire des montagnes, des ravins, et plein d'autres endroits pour se planquer. Il y avait toujours beaucoup de morts. Des fois, c'étaient les Allemands qui gagnaient. Et puis d'autres fois, c'étaient les Américains. En réfléchissant un peu, je crois que c'étaient souvent les Américains qui gagnaient, parce qu'on avait compris qu'avec cette histoire de débarquement, ils avaient libéré la France. Il n'y a pas longtemps, je suis allé voir un musée pas loin de chez moi. Il y avait une superbe jeep Willys au milieu de tout plein d'autres objets. Le monsieur du musée avait fait la guerre. J'ai pas encore dix ans mais j'ai bien compris que c'est pas vraiment un jeu la guerre. Il y a même des guerres, les adultes ne veulent pas nous en parler. Moi déjà, je sais ce que ça fait quand votre meilleur copain disparaît, presque du jour au lendemain, comme ça, sans vraiment vous dire pourquoi. Comme je sais que je le reverrai jamais, je me dis que ça doit sûrement faire un peu comme s'il était mort à la guerre.

On se voyait pourtant souvent. Dès qu'il n'y avait pas école, le mercredi, le samedi après-midi et aussi le dimanche, on était toujours fourrés ensemble. Et puis un jour, alors que j'arrivais chez lui pour jouer, il est descendu de sa chambre et m'a dit : « Pas aujourd'hui, je dois finir mes devoirs ». Je n'y ai jamais cru à cette histoire de devoirs. Moi, j'ai toujours pensé que quand on était des

copains, c'était plus important que tout le reste. Alors quelque chose s'est cassé ce jour-là. Ses visites se sont espacées. Les miennes aussi, car je voyais bien que je n'étais plus accueilli comme avant. Et puis un jour, plus rien. Alors depuis, je sais bien que c'est bête mais je reste là, debout devant ma fenêtre, à faire des ronds dans la buée en attendant de le voir sortir en courant de sa maison, ouvrir le petit portillon qui longe le grand jardin familial et foncer en direction de ma maison. Au bout d'une heure, quand j'en ai marre de regarder les deux tourterelles qui se sont posées en face sur le fil du téléphone, je me décide enfin à partir de la fenêtre. Elle est maintenant tout le temps couverte de buée la fenêtre, hiver comme été. À cause de mes larmes peut-être. Alors je m'assieds sur mon lit et je regarde mon train électrique. Aujourd'hui, c'est la colère qui remplace ma tristesse. Alors du coup j'essaye de faire comme les grandes personnes et je ne m'invente plus la même histoire que d'habitude avec mon train. Ce n'est plus le train du Far West et ses locomotives à vapeur incroyables, c'est juste un pauvre train qui va et vient de nulle part vers pas bien loin. Je prends un vieux *Playmobil* tout cassé et je le couche sur les rails. Le train le percute et il roule sur le côté. Je fais venir une ambulance et les pompiers. Et puis j'arrête le train. Je prends d'autres figurines et je les fais descendre du train. Je m'énerve et le premier bonhomme en perd son chapeau qui roule sous le lit. Le deuxième petit bonhomme a un pantalon rouge et une guitare sur le dos. Je l'aime bien celui-là. Je le garde dans la main. Je me calme un peu. J'aurais bien aimé faire de la guitare aussi. Mais quand j'ai commencé le conservatoire, je ne savais pas que ça existait. Maintenant, c'est trop tard. De toute façon, il est trop tard. Je suis seul maintenant, je n'ai plus de meilleur copain. Je n'aurai plus jamais de meilleur copain.

Septième chapitre : l'histoire timbre-poste

Il faut absolument que je me dépêche, car je suis garé en double file. Il n'y a jamais de place dans cette satanée rue ! Il y a bien des places réservées aux livraisons, mais bien avant que nous puissions y prétendre, il y a d'abord cette lutte entre les poubelles et les résidents sans garage. Bien pour cette raison que je déteste livrer des colis dans le centre-ville. Ce n'est pas que je doive aller le plus vite possible, même si mon employeur fait certes attention à mon efficacité, mais c'est surtout qu'immanquablement des voitures vont se retrouver bloquées derrière moi. Et comme les gens ne sont généralement pas très patients et que moi, je suis plutôt du genre à ne pas aimer déranger, hé bien, cela ne me plaît pas trop. Ah, cela doit être là. Un interphone. J'espère qu'il fonctionne. Et zut, il y a déjà une voiture qui remonte la rue. Elle klaxonne déjà ! Tu vas ouvrir oui ! Il doit être cassé cet interphone, c'est pas possible ! Ou alors il n'y a personne. Ça y est, le conducteur bloqué commence à râler. Je vais lui dire : « je bosse » ; et il va me répondre : « moi aussi ! » Je connais le film par cœur. Aux grands maux, les grands remèdes : je donne des coups dans les barreaux qui protègent l'entrée vitrée avec ma machine à codes barres, elle a l'habitude la pauvre. C'est marrant, j'ai pourtant cru voir passer une ombre derrière la porte. Et l'autre qui continue de s'énerver. Bon, je vais laisser un avis de passage, il n'y a visiblement personne, toute la rue commence à gueuler et le camion-poubelle vient d'arriver en sens inverse. Un vrai merdier ! Alors, Monsieur Z, 77 rue de... Mais merde, je me suis trompé d'adresse. Quel con ! C'est le 75 ici, pas le 77. Allez dépêche-toi, avant que tout le monde ne vienne te lyncher...

Huitième chapitre : une histoire à tiroirs

Le manuscrit

Il était bien pressé ce livreur. À peine le temps de lui signer l'accusé de réception que déjà il s'était envolé. Et si de mon côté, je me dépêchais de refermer la porte, c'était seulement parce que ce matin le vacarme extérieur s'accordait mal avec le calme et la sérénité de mon intérieur. Je remontais tranquillement à l'étage et posais le petit colis sur mon bureau.

L'auteur s'adresse à lui-même un exemplaire de son manuscrit. L'envoi sera effectué en recommandé. Il le conservera en l'état pour ne l'ouvrir, devant huissier ou devant la justice, que s'il est victime d'un plagiat.

J'avais lu cette procédure parmi d'autres dans un article consacré à la protection des manuscrits. Et bien qu'elle ne me semblât pas être la plus sûre, je la trouvais largement plus amusante que celle du dépôt chez un notaire ou auprès d'une société d'auteurs. En ouvrant le tiroir de mon bureau dans lequel je m'apprêtais à déposer l'enveloppe de papier kraft, je m'interrogeais toutefois afin de savoir pourquoi j'avais pris une telle précaution. Peut-être tout simplement pour regarder, un brin amusé, mon histoire à tiroirs se terminer vraiment dans un tiroir. Et c'est ainsi que je déposais au fond d'un tiroir qui accueillait déjà bon nombre de documents hétéroclites le manuscrit qui m'avait tenu compagnie pendant ces derniers mois.

Ce manuscrit, je ne me souvenais plus vraiment de quelle façon il avait commencé. Pas vraiment par le début en tout cas. Pas vraiment par la fin non plus, d'autant plus qu'il était toujours difficile de savoir quand s'arrêtaient vraiment les livres et les histoires. Je regrettais presque de ne pas avoir pris le temps de noter les étapes de cette curieuse construction, ces quelques points de repère de mes pensées vagabondes.

Il m'arrive souvent de me perdre dans mes pensées. Enfin de me

perdre... Ce sont avant tout les autres qui pensent que je suis perdu. Moi, de mon côté, même si je peux aussi avoir cette impression, j'aspire toujours au fait qu'un jour ou l'autre j'arrive à m'y retrouver parmi tout ce qui traverse mon esprit. Je n'avance pas de façon linéaire, en ligne droite, tel un petit jouet pour enfant que l'on aura pris soin de remonter préalablement. On le pose et hop, il avance, au même rythme, encore et toujours. Il avance et à un moment, soit il rencontre un obstacle, soit il a de nouveau besoin d'être remonté. Comme l'énorme horloge comtoise qui, au milieu de ses incessants « tic » et « toc », sonnait chaque heure du jour et de la nuit dans la cuisine de mon enfance. Aujourd'hui, quand je rends visite à mes parents, la vieille comtoise est toujours là certes, mais dans un coin, et cela fait longtemps qu'elle ne « tic » et « toc » plus du tout. Quant au petit jouet pour enfant, on le retrouvera peut-être sous un meuble, le jour où la maison aura été nettoyée en grand. Pour l'instant, on a oublié jusqu'à son existence et il est déjà certainement plein de poussière. Quand on viendra lui souffler dessus, il sera déjà trop tard. Il ne clignotera plus, il n'avancera plus. On aura beau changer les piles, il aura fait son temps, pas longtemps. Ça grandit vite un enfant. C'est pour cela que moi, je préfère avancer, reculer, m'arrêter, tourner, recharger les batteries, rêver, oublier, changer d'avis, me tromper aussi, et plutôt que de me retrouver couvert de poussière sous un meuble, je préfère aller mettre le nez à la fenêtre. Enfin, à la porte-fenêtre pour être plus précis, même si de ce côté de la maison, la vue n'est pas très dégagée. Je vois seulement une façade terne dans laquelle se trouve encastrée une porte-fenêtre très semblable à la mienne et qui pourrait ainsi me donner l'impression de me regarder dans un miroir, et ce d'autant plus que je n'ai jamais vu la personne qui se cache derrière. Parfois seulement, il me semble distinguer une ombre. Il m'arrive même de me demander si quelqu'un habite vraiment en face de chez moi. Et de douter de l'existence même de cette triste façade...

Il m'arrive souvent de me perdre dans mes pensées. Enfin de me perdre... Ce sont avant tout les autres qui pensent que je suis perdu. Moi, de mon côté, même si je peux aussi avoir cette impression, j'aspire toujours au fait qu'un jour ou l'autre j'arrive à m'y retrouver parmi tout ce qui traverse mon esprit. Le ciel est bien bleu aujourd'hui et j'entends distinctement sans les voir les oies sauvages

passer au-dessus de mon toit pour se rendre dans le magnifique étang du château. Elles sont un peu en avance. Sans doute veulent-elles profiter du beau temps. Peut-être d'ailleurs devrais-je en faire autant. Je jette un dernier coup d'œil à mon manuscrit enfin terminé. Je peux fermer précautionneusement le tiroir, le manuscrit a enfin rejoint sa place. La maison est d'ailleurs bien rangée depuis quelques jours. Surtout depuis que j'ai pris le temps d'acheter et de monter ces bibliothèques pour classer par ordre alphabétique l'ensemble de mes livres de poche, je vous en reparlerai plus tard. Ce matin, en parcourant les A, j'avais ouvert les *Propos sur le bonheur* d'Alain. J'étais d'ailleurs en train d'écrire un petit texte avant que le livreur ne vienne me rappeler à mon manuscrit. Permettez que je vous le lise, même si ce n'est qu'une esquisse.

Ce matin, je me suis réveillé de bonne humeur

Ce matin, je me suis réveillé de bonne humeur. Oui, je sais, il était temps ! Marcel Proust traîne toujours dans le coin mais d'une certaine façon, je l'ai envoyé s'endormir un peu. Dans son coin justement. Ce matin j'ai ouvert Alain et ses *Propos sur le bonheur* à la dernière page et j'ai lu :

Le pessimisme est d'humeur ; l'optimisme est de volonté.

Alors oui, ce matin, j'ai décidé de me réveiller de bonne humeur et de commencer ma journée par une petite promenade dans le parc.

Rêveries du promeneur ordinaire

En ouvrant la porte de la maison, je suis presque surpris par le calme qui a lui aussi envahi la rue. Le ballet matinal des livreurs, à l'exception des livreurs de pizza qui eux sont plutôt du soir, est maintenant terminé. Les poubelles ont retrouvé le noir quotidien d'un local commun ou le fond d'un garage. Le piéton peut de nouveau prendre possession du trottoir. Jusqu'à la prochaine fois. Je ferme ma porte, cligne légèrement mes yeux surpris par le soleil et descends paisiblement la rue. En quelques enjambées, je me retrouve dans la principale artère commerçante de la ville avec ses larges trottoirs blancs qui ne doivent leur éclat éphémère du matin qu'à la courageuse petite armée d'agents communaux qui inlassablement, jour après jour, perd son combat quotidien contre la saleté. D'habitude, je prends à droite et passe devant une multitude d'agences immobilières ou bancaires et autres magasins de chaussures et de vêtements, pour dames seulement, avant que la minuscule fromagerie m'offre enfin un asile salubre et odorant. Aujourd'hui, j'ai préféré partir de l'autre côté afin de rentrer plus rapidement dans le parc du château. Et puis pour changer aussi. C'est bien parfois de changer. Je me retrouve devant une large place qui accueille le carrousel qui fait tourner la tête des enfants et je dois zigzaguer entre les chaises des deux cafés qui eux font tourner la tête des adultes pour traverser la place en direction de l'entrée du parc. Une fois ses grilles franchies, je passe devant un premier étang où la pancarte « il est interdit de marcher sur la glace » n'a pas été tournée afin que je puisse y lire « il est interdit de se baigner ». Un autre écriteau me rappelle également qu'il n'est pas autorisé de pique-niquer, qu'il n'est pas autorisé de faire du vélo, qu'il n'est pas autorisé de marcher sur les pelouses et que je dois aussi tenir mon chien en laisse. Je me dis qu'il doit être heureux dans ce parc celui qui n'aime pas les chiens, déteste le sport (le cyclisme, le patin à glace et la natation notamment), que manger avec des amis sur une nappe à carreaux ennuie prodigieusement et qui de surcroît est allergique à l'herbe grasse et verte. Je continue ma progression.

La géométrie prend ses droits et ses droites, pas à pas, mètre après mètre à mesure que les tours aperçues dans le lointain d'une allée

rectiligne m'obligent maintenant à lever la tête pour les voir dans leur intégralité. Une petite halte s'impose. Je remets tout en perspective et m'approche du grand bassin, passage presque obligé de toute promenade autour du château. À cet endroit, des marches descendent jusqu'à l'eau. Elles sont entourées par deux statues blanchâtres qui doivent certainement rappeler la Grèce mythologique. Je ne m'attarde pas devant les oies sauvages qui se sont depuis peu posées derrière les canards et les cygnes. Je les laisse à leur tintamarre. Je m'éloigne par quelques pas de côté dans un bruit de gravier écrasé m'installer sur un banc en bordure de ce qui semble avoir été un jour un verger. Derrière moi, un petit canal s'écoule tranquillement. Quelques anatidés solitaires se reposent au fil de l'eau. La vie sur terre est simple finalement, presque d'une naïveté confondante. On se lève et l'on jette un coup d'œil par la porte-fenêtre. Il fait beau ce matin-là et l'on décide alors d'aller faire un tour à pied dans le parc. On passe devant trois marches à partir desquelles les enfants lancent des morceaux de pain dans la mare aux canards et puis on part s'installer sur un banc d'où l'on regarde toute cette naïveté s'épanouir autour de nous. Un monde sans surprise finalement. Vraiment sans surprise. Mais n'est-il pas suffisant pour rendre heureux tout être humain ? Assis sur notre banc, on espère alors se retrouver là, plus tard, bien plus tard, et l'on a tout à coup une pensée pleine de tendresse pour les deux grands qui sont au lycée pour l'un, au collège pour l'autre, pour le tout petit qui est chez la nourrice et puis pour celle que l'on aime et que l'on retrouvera le soir et à qui l'on dira : « J'ai passé une excellente journée aujourd'hui. Elle était d'autant plus étonnante et reposante qu'elle était on ne peut plus ordinaire ».

C'est au milieu de ces rêveries du promeneur ordinaire que je vis l'homme au chapeau.

L'homme au chapeau

Il s'était arrêté quelques instants devant les canards avant de se tourner dans ma direction. Il portait un chapeau orné d'une tresse tenant lieu de ruban. C'est certainement grâce à ce petit détail que je le reconnus. Puis, lentement, il se mit à marcher vers moi. Et plus il marchait, plus j'étais fixé sur son étrange chapeau. Si je n'avais pas baissé les yeux, sans doute aurais-je aperçu son sourire malicieux. Une fois à ma hauteur, il s'assit tout simplement à côté de moi sur le banc et me salua ainsi :

« Bonjour, Monsieur Z ! »

Je me demandais bien ce que j'allais pouvoir lui raconter ce soir comme histoire, à celle que j'aime.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

Pendant-propos (fragments)

Malgré mon étrange arrivée en gare, je prenais quand même un peu de temps pour consciencieusement colmater les brèches les plus visibles de mes murs et ensuite jeter rapidement un œil aux livres qui se vendaient le mieux ces derniers temps. Comme à l'accoutumée, la mécanique du sexe côtoyait celle de la violence pendant qu'une dégoulinade de bons sentiments enrobait les deux premiers afin qu'ils puissent s'ébattre et se battre bien à leur aise dans ce monde illusoire qui devenait pourtant notre propre réalité. Sûrement parce que les romans savaient faire l'Histoire. Sûrement parce que les hommes croyaient que leur vie était un roman. Je me disais que c'était certainement pour cette raison que je prenais tant le soin de rester extérieur à tout cela. La demoiselle Guitare n'était ainsi qu'un rêve, la chute en sortant du train n'était alors qu'une illusion.

Si vous avez eu le courage de me suivre jusque-là, peut-être arriverez-vous à aider ce petit morceau de texte à retrouver la place qui lui était destinée à l'origine. Et si vous préférez éviter un léger retour en arrière, laissez-moi vous aider à recoller ce fragment à la fin du Roman de la gare. Je crois me souvenir l'avoir enlevé, gêné que j'étais d'apporter un jugement péremptoire et acerbe sur la production littéraire de notre temps. Constat lucide de ce qui guide le Monde ? Jalousie d'un homme qui tente sans y parvenir d'écrire le livre qui lui tient tant à cœur ?

STOP ! J'arrêtais là mes divagations et mes pensées se détournaient alors brutalement des rails de l'histoire. C'était, et je n'en étais pas peu fier, un système de défense que j'avais mis au point quand je sentais que mon monde intérieur commençait à se confondre avec les illusions de la réalité. Et comme j'étais décidé à rester extérieur à tout, je pensais pouvoir observer le monde qui m'entourait derrière ma forteresse de papier en évitant d'y participer. Surtout en évitant d'y participer. C'est ainsi qu'inlassablement, chaque matin, je reconstruisais mes murs protecteurs sans vraiment porter une quelconque attention à tous les petits événements venus frapper de leurs petits « ploc » « ploc » sonores les vitres qui auraient dû éveiller la porte-fenêtre de mon

intérieur.

L'idée de l'avant-propos au milieu de mon propos est sortie de mes pensées au moment où je terminais cette première partie. Autant laisser ces propos parmi tous ces « ploc » pleins d'à-propos. Je pourrais très bien écrire également que ces fragments sont complètement hors de propos. Souvent, entre une chose et son contraire, il n'y a pas plus épais qu'une feuille de papier...

DEUXIÈME PARTIE

Chapitre premier : suite logique

Le prophète Élie

Assis sur mon banc, tout à coup tétanisé, je repensais à cet autre récit hassidique¹⁰ :

Rabbi Yaakov Yossef, Rav de Polna, fut invité une fois comme parrain pour une circoncision dans un bourg voisin. Lorsqu'il se présenta, il manquait un homme pour constituer le minyan, ou la dizaine indispensable de participants. Le Rav était peu disposé à attendre et se fâcha ; il s'impatientait toujours quand il devait attendre. Mais comme une pluie dense n'avait cessé de tomber depuis le lever du jour, les chances étaient minces de pouvoir appeler un passant quelconque comme dernier invité. Néanmoins, à la fin, on vit s'avancer un mendiant sur la route. Sollicité comme dixième pour la cérémonie, il répondit : « Ainsi soit-il ! » Et il entra. Quand on lui offrit du thé bouillant : « Ainsi soit-il », fit l'homme comme réponse. Et lorsqu'on le pria, après la circoncision, de se mettre à table avec les convives : « Ainsi soit-il », dit-il encore. Le maître de maison lui ayant demandé pourquoi il répétait toujours la même chose, il cita ce verset de psaume : « Heureux le peuple à qui cela advient ! » Et déjà il avait disparu.

La nuit suivante, le Rabbi ne put fermer l'œil. Mais à force d'entendre le mendiant répéter son « Ainsi soit-il », il finit par comprendre que ce ne pouvait être qu'Élie venu lui reprocher d'être si fortement enclin au défaut d'impatience. « Heureux le peuple à qui cela advient », murmura-t-il, et aussitôt il retrouva le sommeil.

Si on l'accuse souvent de pratiquer la politique de la chaise vide à l'occasion de la cérémonie de la circoncision (ce qui peut sembler paradoxal au vu du récit précédent), le prophète Élie occupe néanmoins une place particulière dans la tradition juive. Ainsi, il est

10 *Les récits hassidiques* – Martin Buber (points poche)

coutumier qu'il vienne occasionnellement nous rendre visite pour nous donner un coup de pouce ou une petite leçon de vie. Il est également dit qu'il viendra nous annoncer les temps messianiques. Au début de mon récit, je n'aurais bien évidemment jamais imaginé que l'homme au chapeau pût être le prophète Élie. D'ailleurs, j'aurais bien aimé pouvoir demander à Raymond Queneau s'il connaissait l'identité de l'homme au chapeau, ce dont je doutais a priori, car j'avais en mémoire la description d'un homme banal et peu aimable, dans le texte de base de ses *Exercices de style* :

Un voyageur attend le bus, il remarque un jeune homme au long cou qui porte un chapeau bizarre, entouré d'un galon tressé. Le jeune homme se dispute avec un passager qui lui reproche de lui marcher sur les pieds chaque fois que quelqu'un monte ou descend. Puis il va s'asseoir sur un siège inoccupé. Un quart d'heure plus tard le voyageur revoit le jeune homme devant la gare Saint-Lazare. Il discute avec un ami à propos d'un bouton de pardessus.

Ou alors justement, peut-être l'avait-il décrit ainsi, en toute connaissance de cause, n'étant moi-même pas certain que Raymond Queneau put avoir une sympathie particulière pour le Divin, préférant sûrement au céleste le souterrain *Doukipudonktan* du chemin de fer Métropolitain. Certes, l'homme au chapeau pouvait être Juif, ne serait-ce parce qu'il n'appréciait que modérément de se faire marcher sur les pieds, et de plus, cette histoire de bouton de pardessus pouvait également être un indice pour nous emmener sur le chemin du Sentier. Mais dans le même temps, je notais une incohérence de taille. En effet, pourquoi avoir parlé d'un jeune homme ? Le prophète Élie pouvait-il être encore jeune ? Cela avait-il vraiment un sens ? Et si tout simplement le prophète Élie n'était qu'un chapeau ? Au fur et à mesure que je poursuivais logiquement mon raisonnement, j'en venais même jusqu'à soupçonner Raymond Queneau d'avoir inventé la saynète de ses exercices de style. D'ailleurs, les écrivains peuvent-ils vraiment faire autrement ? Ne sont-ils pas constamment en train de réécrire ce qu'ils croient vivre dans la réalité de leur imaginaire ? N'était-ce pas pour cette raison que Raymond Queneau avait par la suite multiplié ses variations ? Néanmoins, il fallait quand même reconnaître que l'on pouvait faire de bien belles phrases avec un feutre. Chapeau l'artiste !

*

Après que le prophète Élie m'eut salué avec son chapeau, à moins que ce ne fût un simple chapeau qui m'eut salué, je restais les yeux fixés droit devant moi, avec en tête cette *simple* question : devais-je, oui ou non, répondre à son salut ?

Si je répondais oui, il allait être probable que nous engagions la conversation. Comme nous étions vendredi, il me semblait délicat ne pas lui offrir l'hospitalité pour Chabbat. S'il acceptait, ce dont je ne doutais pas, sans doute prolongerait-il alors son passage sur la croûte terrestre. Et pourquoi prolonger son séjour si ce n'était pour nous annoncer les temps messianiques ? Et si le Messie c'était... Je faisais alors un fantastique effort pour arrêter de raisonner et, pour me raisonner, je me repassais en accéléré la vie de Sabbataï Zvi – *né à Smyrne en 1626, il se proclame Messie des Juifs en 1648 et meurt en exil dans la solitude en 1676* – et l'idée abracadabrantesque qui venait d'essayer de prendre forme dans mes pensées s'effaçait en une fraction de seconde.

Il n'était pas rare que je perdisse le contrôle de mes pensées de cette manière. Si j'arrivais assez rapidement à revenir à la raison, il en restait toujours un petit quelque chose qui immanquablement me perturbait jusqu'à l'instant où un autre moment de déraison venait, heureusement pour moi, non pas s'ajouter sinon je serais certainement devenu complètement fou, mais se substituer au précédent. C'était ainsi qu'hier, alors que je m'assoupissais dans un wagon ferroviaire (je dois vraiment avoir un problème avec les trains pour qu'ils apparaissent si souvent dans mes histoires), je m'étais vu avec horreur en descendant avec un bébé dans les bras et le lâcher entre le train et les rails. Et même si je savais qu'il était impossible qu'une telle mésaventure m'arrivât, l'espace entre les deux étant bien évidemment trop petit pour englober le plus petit des premiers-nés, je persistais à regarder la scène qui se déroulait au milieu de ma nonchalance et me voyais alors courir désespérément à la recherche du signal d'alarme le plus proche. Le soubresaut occasionné par l'angoisse dans laquelle je venais de plonger me tira brusquement de mon éprouvante léthargie et je découvris, en tournant légèrement la

tête, la voix qui était venue interférer avec ma somnolence et qui appartenait à une jeune femme, téléphone portable dans une main, poussette dans l'autre, et qui descendait adroitement du train tout en poursuivant tranquillement sa conversation avec son interlocuteur. Cette fois-ci, alors que j'en aurais eu bien besoin pour pouvoir réfléchir à mon obsession des trains et éventuellement des moyens d'y mettre fin, mes pensées ne m'accordèrent aucun répit.

À peine croyais-je avoir retrouvé un semblant de sérénité que je repensais à un autre épisode, réel celui-là. Je me trouvais sur un quai de gare. Je me tenais loin derrière la ligne jaune qui permettait au voyageur de ne pas avoir à réfléchir aux conséquences de ses actes, comme si j'étais moi, convaincu d'avoir suffisamment de recul pour pouvoir, tel le sage ruminant dans son pré, regarder passer les hommes dans leur convoi d'un air complètement détaché. Au moment où j'allais penser et passer à autre chose, je l'avais vue disparaître sous mes yeux. En l'espace d'un instant, la femme qui était à quelques mètres devant moi avait été engloutie sous une déferlante de rails. Immédiatement, deux voyageurs s'étaient heureusement portés à son secours, la remontant sur le quai avant que le train n'entrât en gare. Moi, je n'avais pas bougé, trop occupé que j'étais à ruminer mes pensées et à juger mes contemporains. J'étais resté là, inerte, absent, incapable d'intervenir. Certainement que j'étais trop loin pour intervenir. Certainement... Ce jour-là, je fis un pas supplémentaire en arrière sur mon quai de gare, franchissant sans m'en rendre compte une autre ligne jaune, celle qui était jusqu'alors derrière moi. Curieusement, je n'avais pas pensé à me retourner. Curieusement... Il faut vraiment que j'arrête avec les trains... Et que j'en parle avec quelqu'un... Des bovins peut-être également... J'ai vraiment besoin d'aide... L'écriture ne fait qu'empirer mon malaise... Mon malaise n'est qu'écriture. Une pause dans mes pensées serait vraiment salutaire. Dans mes écrits également. Mais je ne puis m'arrêter, il me reste cette question en suspens...

Si je répondais non, à savoir ne pas adresser la parole au prophète Élie, je laisserais alors passer devant moi l'occasion de permettre à tous mes frères humains d'accéder à un monde futur un peu plus vivable que celui que j'arpentais actuellement. Mais un homme, quel

qu'il soit, était-il capable de supporter une telle responsabilité ? Quel degré de sagesse fallait-il atteindre pour assumer une telle charge ? L'être humain en avait-il aujourd'hui vraiment la capacité ? Et l'aurait-il seulement un jour ? Je ne pouvais aller plus loin dans mes réflexions. Je n'étais pas encore prêt à les aborder avec profondeur, ou en tout cas de façon un peu plus spirituelle que mes histoires de trains et de vache, même si rien ne dit que cette dernière n'était pas rousse. Je commençais également à fatiguer. Tout ce que je voulais, là, tout de suite, c'était me retrouver tout seul sur mon banc et que l'on me laissât tranquille.

Un trait de plume, et l'homme au curieux chapeau s'envolait.

Hélas, invariablement hélas

Enfin seul sur mon banc.

Après une courte pause pour me remettre les idées en place, je me trouvais un petit peu trop jeune pour rester longuement assis sur ce banc, et déjà trop vieux pour aller lancer de la nourriture aux canards, cygnes et autres oies sauvages qui voletaient à la surface d'une eau légèrement troublée par le remous des poissons qui grouillaient sous la surface, récupérateurs invisibles et inlassables de tout le pain perdu et ramolli qui avait échappé à la vigilance des propriétaires du coin-coin. C'est donc entre deux âges et réfléchissant sur l'opportunité d'une telle onomatopée qui provoquait la chute d'une phrase qui s'était au départ vue joliment littéraire, que je décidais de reprendre mon chemin de promeneur solitaire dans le sens du retour. Je m'arrêtais quelques instants devant les statues finalement pas si blanches que cela dès lors que l'on prenait le temps de leur accorder plus que quelques secondes d'inattention. En m'approchant de l'une d'elles, je pus déchiffrer l'inscription qui m'avait échappé lors de mon premier passage :

La mort de Procris

Selon la mythologie grecque, Céphale vient de tuer par accident sa bien-aimée d'un javelot qui atteignait toujours son but. Il la prend alors vainement dans ses bras et jette un regard incrédule par-dessus l'épaule de la morte, vers cette île de Céphalonie où il ira se suicider ou s'exiler selon les versions qui avaient traversé le temps. Point de non-retour pour les uns, point de départ pour les autres, ainsi le *Solal* d'Albert Cohen qui quitte cette même Céphalonie, le pays de sa naissance, pour tenter de conquérir le monde sans perdre son âme.

Ami lecteur, sans doute trouverez-vous ces quelques lignes sur Procris fort peu précises et trop succinctes. J'avoue en être peu satisfait moi-même et ne pas savoir vraiment de quoi je parle, n'étant pas un humaniste au sens premier du terme. J'avoue ne rien comprendre non plus à l'humanisme de notre siècle, mais peut-être devrais-je attendre encore un peu avant d'éventuellement un jour

aborder ce thème, car pour l'instant, il me fallait accepter qu'il était d'innombrables sujets pour lesquels je n'avais pas un seul mot à dire, et qu'il me semblait ainsi préférable de ne pas en parler. Il n'y avait peut-être que pour l'écriture que j'espérais avoir au moins mon mot à dire. Enfin, à écrire...

Écriture

*

Qu'il m'est difficile pourtant d'aller au-delà de ce premier mot. Et c'est pourquoi la frustration souvent l'emporte quand j'ouvre des œuvres qui regorgent d'une variété quasi infinie de verbes, d'expressions, de locutions, d'adjectifs, de noms propres, de noms communs peu connus du commun des mortels, de participes passés, présents et à venir, de futurs proches, pourtant simples et si parfaits, alors que je ne peux de mon côté que me contenter de l'imparfait – et, ami lecteur, si depuis le début de ce récit vous avez pu croiser ici ou là un certain nombre de verbes imparfaitement conjugués au subjonctif, sachez que leur fragile existence ne tient qu'à la dernière lecture de ce manuscrit. Et que dire encore de la variété de tous ces mots invariables. Comme j'aimerais parfois être ailleurs, aujourd'hui comme hier, et ainsi me retrouver demain à faire autre chose qu'écrire pour ne rien dire, ou alors remonter un peu dans le temps, et me retrouver comme autrefois, un peu avant le moment où les souvenirs vont devenir assez flous pour disparaître, comme disparaissent presque tous nos souvenirs ; et l'on se dira certes rarement tant mieux s'il ne nous reste que les bons ; et l'on se dira hélas tant pis si les mauvais restent au-dessus avec cette poussière grise que l'on essaye aussitôt de balayer d'un revers de manche, mais qui pourtant reviennent toujours, tôt ou tard, avec la même assurance, invariablement, comme auparavant voire davantage. La liste que j'ai sous les yeux est encore bien longue, et dès lors, je m'interroge sur le pourquoi et le comment. Sera-t-elle finie bientôt avec peu ou beaucoup de mots ? Et après ? Et ensuite ? Quelle place leur trouver pour les ranger dans la grande bibliothèque des mots à caser ? J'y rangerai peut-être autrement avant ceci, d'abord au-dessous de cela sans rien mettre au-dessus, car il était déjà pris, dedans ira dessous devant, dehors ira dessus d'abord ; et tout autour

loin de là-bas, pendant qu'envers sera coincé entre par-dessous et par-dessus. Quoique... Et si seulement... Et de recommencer. Et de continuer, encore plusieurs cases à remplir, les remplir exprès de mots destinés, sinon à se retrouver Au près, Aussi et Autant à finir l'étagère des A, car j'aime souvent classer ce qui peut l'être par ordre alphabétique, pour mieux les mélanger lorsque, pris par l'envie de créer une phrase, je puise, ici et maintenant tantôt parmi chez quand soudain, le puzzle qui commençait à minutieusement se mettre en place avec les pièces qui étaient mises à ma disposition vole en éclat vers une fin indigeste sans variation. Ils sont tous là, ces pauvres mots qui désormais ne seront plus usités avant longtemps alors qu'il serait pourtant très facile, mais trop long, de les égrener au gré d'un jamais, pendant encore au moins quelques vers, quelques phrases, plutôt que vraiment chercher comme naguère une source d'inspiration. Donc je préférais les laisser volontiers me regarder de travers, les voici, les voilà, tant de guère et malgré nous, hors de quoi et quelquefois, rime de peu ou rime de rien que l'on ne reverrait pas de sitôt. Toutefois, il me semblait distinguer enfin, dans cette pathétique performance dont seulement ne subsistait plus dorénavant qu'une dizaine de mots et quelques unités esseulées, assoiffées, s'approchant, saines et sauf près d'un puis, et que la dizaine, affolée par selon dérapage orthographique et non parce que deux puis les eussent sauvées, préférèrent mettre fin à leur vie à varier, surtout dès que durant c'était son non se retrouva avec selon néanmoins sans le sous et se pendit en cependant.

*

Cet exercice à géométrie invariable aurait pu réaliser un bel assemblage, mais je ne pouvais que constater que ce n'était qu'une pâle diversion pour tenter de retrouver un peu d'inspiration et quelques souvenirs égarés. J'essayais vainement de recoller les morceaux de l'immense puzzle qui se mélangeait dans mes pensées. Avec tout ce qu'il m'était donné de voir, de lire et d'observer, j'essayais pourtant de donner un semblant de cohérence et d'unité au monde qui souvent tournoyait trop rapidement autour de moi. C'est pourquoi je tentais de donner un sens au fil ininterrompu de mes pensées. Et c'est ainsi que *la mort de Procris*, apparue aux détours d'une statue, m'avait amenée à la Céphalonie de *Solal* puis à

Mangeclous, le deuxième roman d'Albert Cohen dont je me souvenais maintenant pour ce dernier avoir tracé un trait au crayon de papier le long d'un paragraphe qui m'avait interpellé.

Le retour du promeneur ordinaire touchait à sa fin. Et à peine la porte d'entrée refermée, je partais à la recherche du *Mangeclous* d'Albert Cohen. Je le trouvais facilement, mes livres étant rangés, à l'image de l'ensemble de mes mots invariables, dans une vaste bibliothèque blanche et vitrée dans laquelle j'avais récemment classé méticuleusement l'ensemble de mes livres de poche par ordre alphabétique. Le rangement, malgré un nombre conséquent d'ouvrages, n'avait pas été bien long, une bonne organisation suivie à la lettre ayant tout juste été nécessaire. En revanche, il m'avait bien fallu deux ou trois jours de réflexion pour savoir si je devais mélanger les vieux livres de poche avec les nouveaux. Ce n'était pas le fait que les plus anciens fussent en piteux état qui m'importait, mais le simple constat que leur auteur, pardon, leur hauteur, variait de quelques millimètres suivant l'ancienneté de l'ouvrage. Moi qui recherchais l'homogénéité la plus stricte possible, la tentation de créer une deuxième bibliothèque dans un autre coin de la maison fut particulièrement forte. Mais finalement, le respect des différences et la mixité livresque l'emportèrent sur toute autre considération esthétique. Tous mes livres de poche étaient donc rangés au même endroit, Albert Cohen cohabitant maintenant avec un certain nombre de C... célèbres. Debout devant mes étagères, je commençai à feuilleter quelques pages de *Mangeclous*, lisant avec délice quelques paragraphes qui m'avaient jusqu'alors échappé, et revenais ensuite à l'expression que je cherchais :

Mangeclous prétendait qu'il allait, lui-même, personnellement, mourir bientôt, en chair et en os, et surtout en os, hélas.

La petite mécanique qui organisait mes pensées repartit de plus belle. L'association des mots d'Albert Cohen m'avait, quand je l'avais lue, immédiatement rappelé cette réplique de *La grande vadrouille* quand, vers la fin du film, la petite troupe franco-britannique en fuite découvre au fond d'un hangar les planeurs avec lesquels ils n'imaginent pas échapper à la meute allemande lancée à leurs trousses :

*Y a pas d'hélice, hélas !
C'est là qu'est l'os...*

Quand cette mécanique allait-elle bien vouloir s'arrêter ?

La dame en blanc

Je me souvenais très bien de la première fois qu'il m'avait été donné de voir ce film. C'était au premier étage d'une maison de ville qui en comptait deux vers le haut et un vers le bas, celui du bas étant une gigantesque caverne remplie de trésors, dont notamment une cible en liège criblée de trous avec son lot de fléchettes rouges et bleues qui me fascinaient, moi le gamin qui jouait habituellement avec un minuscule arc en plastique accompagné de ridicules flèches qui se terminaient par une ventouse qui ne collait jamais. Si j'aimais à m'y rendre seul, il m'arrivait cependant d'être déçu quand mes oncles déclinaient gentiment l'invitation de descendre faire une partie en ma compagnie. J'étais d'autant plus déçu qu'ajoutées à la cible fatiguée, les longues feuilles remplies de scores barrés punaisées sur la porte de la cave indiquaient que de nombreuses et épiques parties s'étaient certainement déroulées dans ce lieu d'où semblait maintenant transpirer une odeur de mélancolie douceâtre. Je retrouvais d'ailleurs cette odeur dans chaque recoin de la maison, et si je me rendais bien compte qu'elle avait naturellement sa place au milieu des étagères poussiéreuses qui accueillaient de vieux mécanismes cassés ainsi que des montagnes de chiffons tâchés de graisse qui avaient sans doute un jour rendu brillant tout cet enchevêtrement, je n'arrivais pas à apprivoiser cette même mélancolie qui se diffusait dans toutes les autres pièces de la maison. J'écris mélancolie aujourd'hui, mais peut-être était-ce autre chose, quelque chose que je n'arrivais pas vraiment à cerner à l'époque. D'ailleurs, en écrivant ces lignes, j'ai toujours autant de mal à trouver les mots qui pourraient saisir l'atmosphère qui me touchait l'âme dès lors que j'ouvrais la lourde porte d'entrée qui donnait sur le petit vestibule recouvert au sol d'une moquette qui brisait toute velléité sonore même du plus méchant des coups de talon. C'était comme s'il me manquait un petit bout de l'histoire de cette maison et de ses habitants, un petit morceau oublié entre le passé et le présent, comme si je n'arrivais pas, malgré tout ce que l'on avait pu m'en raconter, à imaginer des dégringolades joyeuses dans le grand escalier ou des parties de cache-cache dans le jardin miniature qui jouxtait la maison. Il me semblait que cette maison était encore remplie de quelque chose qui n'était plus, mais dont on ne pouvait

oublier le souvenir, comme cette dame en blanc, si petite et si maigre, qui restait alitée dans sa chambre du matin jusqu'au soir, et pour laquelle il me semblait si difficile d'imaginer qu'elle fût la maman de huit enfants, dont ma mère était l'aînée.

Dans cette grande demeure familiale où nous ne restions, mes parents et moi, que rarement plus d'un jour ou deux, j'étais domicile aussi souvent que possible dans la petite chambre sous les toits, au deuxième étage. Elle était si en hauteur que par sa petite fenêtre ronde, j'arrivais à peine à distinguer la cime des arbres des jardins environnants, ce qui renforçait l'agréable impression d'isolement qui déjà m'envahissait lorsque, au moment d'aller me coucher, j'en fermais la porte afin que les sons des joyeuses conversations de fin de repas ne me parvinssent plus que comme un lointain murmure rassurant. Le lendemain, à mon réveil, quand je quittais ma chambre pour rejoindre l'immense salle à manger vide et encore fatiguée par ses hôtes de la veille, je savais que mon chemin allait m'amener à passer devant la chambre de ma grand-mère. Je prenais alors mon temps pour descendre chacune des marches de l'escalier, reculant ainsi le moment où, glissant sur le palier, j'allais jusqu'à espérer qu'elle en fut absente pour ne pas avoir à lui dire bonjour, tant il est vrai que je ne savais pas toujours quelle contenance prendre devant sa maladie. Comme si ce palier du premier étage me déposait devant le vestibule de la mort. Car le petit garçon que j'étais pouvait-il y voir autre chose que la mort qui rôdait ? Avait-il déjà cherché à l'apprivoiser où se sentait-il, à chaque fois qu'il pensait à sa propre destinée fatale, comme jeté dans un puits noir et tourbillonnant ? Et aujourd'hui qu'il écrit ces lignes, le petit garçon d'hier a-t-il vraiment avancé ? Ai-je vraiment avancé depuis mon « Pourquoi la mort ? » sibyllin qui amusait tant mon compagnon de chambrée ? Alors certes, il est préférable d'avancer lentement vers la mort, mais est-ce bien une raison suffisante pour croire que nous avons bien le temps d'y penser ? Quand la mort nous attrape au tournant, avons-nous vraiment l'éternité pour pleinement nous consacrer à ce que nous avons laissé sur le bas-côté de notre existence ?

Je ne pouvais pour l'instant que laisser ces questions avec toutes les autres et revenir sur mon palier d'escalier, juste devant la

chambre de la dame en blanc. Malgré le puits noir qui tourbillonnait au-dessus du lit, j'entrais et venais déposer rapidement un baiser léger sur la joue osseuse. Invariablement, les yeux malicieux m'interpellaient gaiement d'un « Bonjour mon petit ! » que déjà je m'étais précipité dans l'escalier. Et, autant essoufflé par ma cavalcade dans les marches que par la certitude d'avoir échappé de peu à un grand danger, j'avais alors besoin de quelques heures pour me calmer, apprivoiser ma peur et oser de nouveau franchir la porte de sa chambre. Généralement, je devais attendre que l'on servît le dessert du joyeux mais interminable repas de famille, quand enfin j'obtenais l'autorisation de sortir de table. Là, curieusement, le désir de me retrouver au calme me poussait à monter dans la chambre de ma grand-mère. Je tirais alors doucement une chaise près de son lit, m'asseyais à ses côtés et regardais la télévision en sa compagnie. Elle me demandait si j'avais bien mangé, et je lui répondais toujours : « oui, c'était très bon Mamie », sans trop oser la regarder, toujours impressionné que j'étais par la maladie qui affleurait constamment son visage. Un peu plus tard, le souffle régulier de sa respiration m'indiquait que je pouvais tourner tranquillement la tête dans sa direction et découvrir ses yeux fermés et son visage enfin apaisé, traversé par un sourire d'ange, comme si ma présence silencieuse était finalement réconfortante. Si j'ai particulièrement gardé en mémoire le souvenir de *La grande vadrouille*, c'est parce qu'elle ne s'était pas endormie cet après-midi-là, et que l'on avait pu rire ensemble ; et souvent je m'étais retourné vers elle, heureux de voir qu'elle riait avec moi. Plus tard, alors que j'étais déjà un peu adulte, alors qu'elle n'était déjà plus là, j'aimais me retrouver dans cette chambre pour regarder la télévision. Et pour me rapprocher d'elle, malgré son absence, je venais m'asseoir sur son lit, à la place où elle avait passé tant de temps allongé. Après ces quelques années, le matelas non plus n'avait pas perdu la mémoire.

Histoire d'Os

Finalement, j'étais heureux du cheminement de mes pensées. J'étais ému de m'être retrouvé pendant quelques instants trente années en arrière aux côtés de ma grand-mère, loin de mes préoccupations du moment. Je ne pouvais m'empêcher de sourire en pensant de nouveau à mon insignifiante association d'os et de hélas. Avant de les lire dans *Mangeclous*, je n'avais jamais imaginé que la réplique de *La grande vadrouille* eût existé quelque part. Enfin, je dis « exister quelque part », mais vraisemblablement devrais-je plutôt écrire que l'un m'avait fait passer à l'autre, et que peut-être moi seul pensais que l'os et le hélas de *Mangeclous* pouvaient venir s'unir avec le hélas et l'os de *La grande vadrouille*. Il ne m'importait d'ailleurs pas de savoir qui avait inspiré qui ; d'autant plus que j'étais surtout rassuré de constater que je ne devais pas nécessairement culpabiliser quand j'utilisais des citations glanées au fil de mes lectures. Certainement avais-je même, sans le savoir, utilisé des procédés, des tournures de phrases et des séquences de mots que l'on pourrait très bien m'accuser d'avoir pillés dans un vieux manuscrit. D'ailleurs, si tel est le cas, j'avoue ici ma culpabilité :

Je soussigné, Monsieur Z, reconnais avoir plagié et repris à mon propre compte des mots, des phrases et des idées dont je ne soupçonne même pas l'existence.

Signé : Monsieur Z

Deuxième chapitre : fin tragique

Neuf mois. Il m'aura fallu neuf mois pour enfanter cette *suite logique*. Neuf mois plus tard, le choc est rude et le réveil douloureux. Souvent j'ai souhaité faire disparaître cette deuxième partie. Aujourd'hui encore, je pourrais très bien prendre ces quelques feuillets, les déchirer puis brûler le tout jusqu'à ce qu'il n'en subsiste qu'un petit tas de cendres que je pourrais alors exposer dans une urne sur la cheminée, avec cette petite inscription : *une suite logique qui se termina en fin tragique*. Je ne sais pas pourquoi j'ai décidé de m'embarquer dans cette deuxième partie. À chaque nouvelle lecture, j'avais beau rayer des mots, raturer des phrases et enlever des pans entiers de paragraphes, je ne savais que trop bien que c'était perdu d'avance. Pourtant j'ai insisté. Alors que je pensais pouvoir continuer à attendre patiemment que les mots suivissent le contour de mes pensées, c'étaient les mots qui avaient guidé mes pensées. Alors, pourquoi en avoir gardé ces quelques vestiges ? Pour quelle destinée ? Et que devrait être la destinée de Monsieur Z ?

D'une suite logique en fin tragique, Monsieur Z avait vu son texte lui échapper comme s'échappe un... une... Monsieur Z n'en pouvait plus de chercher des comparaisons qui ne seraient pas des lieux communs. Il n'en pouvait plus d'écrire. Il ne savait pas écrire. Il n'avait jamais su écrire. Il ne saurait jamais écrire. Tout avait déjà été écrit. Rien, il ne lui restait rien qu'il pourrait créer pour la première fois et ainsi devenir un écrivain unique, inventeur de ce que l'on appellerait plus tard le *Zézésisme*. Rien non, rien de tout cela. Il n'en pouvait plus de se **prendre** pour un écrivain. Monsieur Z avait juste la petite vie minable d'un être humain minable et il en était le premier satisfait ! Tous les matins, il prenait un petit train gris tout pourri qui n'avancait pas, il avait un boulot sans âme, des collègues sans états d'âme, et ses yeux sur cet écran rivé, du matin jusqu'au soir, du matin jusqu'au désespoir, restaurant administratif et pause cigarette sous la neige sous la pluie sous le vent, et **rendez-vous** le soir pour le même trajet en sens inverse, rails droits, voyageurs étroits, mais avant, oui avant encore cet écran, à taper dessus, à frapper dessus, pas l'écran mais ce clavier d'esclave enclavé dans une cave sans fenêtre et sans lumière, yeux fatigués, déprimés,

dépression, dépression, dépression, dépression, mots répétés, refaire surface pour se soigner, ne pas céder, se faire aider, se faire aider *psychiatre*, car vous êtes là Madame Fusin-Dumerg, oui vous êtes là depuis le premier jour, ou le deuxième, je ne sais pas, je ne sais plus, vous me lisez je ne suis pas seul je ne veux pas être seul aidez-moi s'il vous plaît aimez-moi par pitié aidez-moi sauvez-moi aidez-moi sauvez-moi je suis seul et ridicule aidez-moi je veux en finir avec ce livre ce texte ce truc ce machin comment peut-on appeler une horreur pareille surtout que d'autres idées s'accumulent une véritable histoire de moi une ascension dans ma tête dans le guidon une bête à concours de bonnes nouvelles je vous donnerai et mon histoire oui enfin mon histoire tout ça se bouscule dans mes pensées et déborde de ne pas pouvoir en sortir prisonnier je suis prisonnier de mon clavier et je tape je frappe je le regarde là tout de suite j'arrête d'écrire un moment je lève la tête regarde à peine dehors il fait gris si gris et ce vent ce vent terrible qui ne s'arrête plus de souffler oppressé oppression j'ai peur que le vent m'emporte une fenêtre s'est brisée je me cramponne au clavier le vent siffle dans mon bureau mes collègues me regardent en riant en riant à gorge déployée l'oiseau va s'envoler petit canari rabougri sans son nid pas d'ailes rien à déployer ira s'écraser là où le vent l'emportera dans une flaque un étang une mare aux canards oies sauvages et poissons qui du pain arrêteront de manger de mon corps se repaître sous l'œil livide de statues mortes et de zombies en vadrouille ça y est plus moi-même suis en train d'écrire comme une Laide du seigneur arrêtez-moi par pitié arrêtez-moi arrêtez-vous je vous en supplie ! Tournez cette page !

Troisième chapitre : le Juif et le psychiatre

Jour un

- « — Je suis en retard, excusez-moi, Madame Fusin-Dumerg !
— Je vous en prie Monsieur...
— Z, je m'appelle Z. *Monsieur Z.*
— Très bien, Monsieur Z. Avant de commencer, puis-je vous demander pourquoi vous êtes arrivé en retard ?
— J'ai raté mon train...
— Vous ne vouliez pas venir ?
— Non, ce n'est pas ça. C'est juste que ma montre retarde. Il est vrai que j'aurais pu prendre le train précédent, mais je préfère prendre le train qui part après celui que je prends d'habitude. Il faut vous dire que je ne l'aime pas trop le train d'avant. À moins que cela soit celui que je prends après... Je ne sais plus... Avant, après...
— Monsieur Z, avez-vous un problème avec les trains ?
— Non je ne crois pas... enfin... disons que ce n'est pas pour cette raison que je suis venu vous voir.
— Pour quelle raison êtes-vous venu me voir, Monsieur Z ?
— Eh bien ! c'est parce que je suis Juif et que...
— Ah ! vous êtes Juif ! Cela nous fait déjà deux problèmes !
— Pardon ?
— Je plaisantais. N'oubliez pas que je suis psychiatre...
...
— Les Juifs sont souvent des K particuliers, vous savez...
— Z, je m'appelle Z, Madame Fusin-Dumerg !
— Veuillez m'excuser, j'aurais confondu avec un autre client, sans doute un de ceux qui disparaissent après leur première séance sans autre forme de procès.
— Peut-être en ressortent-ils métamorphosés ?
— Ou avec une nouvelle carapace, c'est selon...
— Pensez-vous qu'une seule séance me sera suffisante ?
— J'allais vous en proposer six, et peut-être une septième, histoire de nous reposer...
— Comme au commencement finalement !

- Nous avons déjà commencé...
- Ah bon ?
- Oui...
- C'est incroyable, c'est justement pour cette raison que je suis là. Parce que je n'arrive pas à commencer !
- À commencer quoi ?
- À commencer mon histoire ! D'ailleurs, je vous ai apporté le début afin que vous puissiez vous en rendre compte par vous-même.
- Vous l'avez donc déjà commencée...
- Je n'avais jamais noté ce paradoxe !
- Vous pouvez maintenant.
- Je viens de le faire deux lignes plus haut. Je vous remercie infiniment !
- Je vous en prie, Monsieur Z. Notre premier entretien se terminera donc sur ce commencement. Bonne soirée, Monsieur Z.
- Bonne soirée, Madame Fusin-Dumerg. »

Second jour

« — Bonjour, Madame Fusin-Dumerg !

— Bonjour, Monsieur Z.

— Puis-je vous demander si vous avez eu le temps de commencer mon histoire ?

— Je peux même vous dire que je l'ai terminée.

— Et moi qui pensais hier qu'elle n'était pas commencée, vous me dites aujourd'hui qu'elle est terminée !

— Non, Monsieur Z. Je vous disais juste que je l'avais terminée. Quant à savoir si elle est terminée... Vous savez, entre l'être et l'avoir... Peut-être est-ce à vous d'écrire la fin de l'histoire, ne croyez-vous pas ?

— Je ne sais pas si je vais pouvoir un jour la terminer cette histoire. Je me sens si fatigué parfois. Et toutes ces corrections qui n'en finissent jamais...

— Le monde n'a pas été créé en un seul jour vous savez...

— Certes, mais nous ne sommes qu'au second jour et je suis déjà fatigué. Si je dois me reposer dès le troisième jour, je ne vais pas avoir le temps de me créer !

— Pensez-vous vraiment que vous êtes votre propre création ?

— Au moins en partie oui !

— Et en combien de parties ?

— J'ai d'abord vu un peu de lumière dans les ténèbres...

— Un...

— J'ai regardé vers le ciel...

— Deux...

— Au-dessus des arbres...

— Trois...

— Soleil !

— Quatre... et ce même si vous avez oublié un astre...

— Non, je ne l'ai pas oublié, j'étais juste un peu dans la lune, suivant une môle à la surface des eaux, puis recherchant désespérément un oiseau du même nom...

— Cinq... même si j'avoue avoir eu un peu de mal à vous suivre !

— C'est peut-être à ce moment-là que je me suis vraiment aperçu que j'existais...

— Six...

- Excusez-moi, je suis si fatigué...
- Et sept...
- La création est vraiment un processus épuisant...
- Profitez de la nuit pour vous reposer.
- Attendez un peu... Je ne comprends pas bien votre remarque. Je croyais que je ne pouvais pas me reposer avant le septième jour ! Et nous ne sommes qu'au deuxième jour ! Et sauf erreur de ma part, le jour et la nuit n'existeront pas avant le quatrième jour ! Restons rationnels quand même ! Comment peut-on parler de « jour un », « second jour » et « troisième jour » alors que le jour n'a pas été créé ! N'importe quel être humain est capable de faire ce simple raisonnement et d'en conclure qu'il y a quelque chose qui ne va pas !
- Pensez-vous vraiment que le Divin soit raisonnable ?
- Pardon ?
- Pensez-vous vraiment que le Divin soit raisonnable ?
- Alors là, je me sens complètement dépassé !
- Vous êtes sur la bonne voie, Monsieur Z !
- Pardon ?
- Vous venez de dépasser le stade de la raison. Bonne nuit, Monsieur Z... »

Troisième jour

- « — Bonjour, Madame Fusin-Dumerg !
— Bonjour, Monsieur Z. Avez-vous passé une bonne nuit ?
— Ah non, cela ne va pas recommencer !
— Excusez-moi. Il est vrai qu'aujourd'hui est un autre jour...
— Le troisième, il me semble. Il en reste donc quatre et j'aimerais bien que vous me donniez enfin votre avis sur mes écrits !
— Et pourquoi donc, Monsieur Z ? Avez-vous une bonne raison pour vouloir connaître mon avis ?
— C'est parce que je me sens dépassé.
— Mine de rien, aujourd'hui ressemble à hier...
— Oui, je n'arrive pas à avancer...
— Dans ces conditions, il n'est pas étonnant que l'on vous dépasse !
— Madame Fusin-Dumerg, j'ai moi aussi parfois beaucoup de mal à vous suivre...
— Normal, vous n'avancez pas !
— Excusez-moi, mais... n'êtes-vous pas là pour me faire avancer ?
— Il ne faut pas pousser non plus !
— Si vous me poussez, je vais avancer...
— Non, cela n'avancera à rien.
— Ah...
— Dites-moi, Monsieur Z, vous arrive-t-il de rêver que vous courez ?
— Oui, mais non. Enfin, disons que... oui, je veux courir, mais en réalité non, je n'y arrive pas !
— Après quoi courez-vous ?
— Après le train !
— Vous essayez de m'aiguiller vers votre histoire, Monsieur Z
— Oui, dans les rails du train de l'histoire...
— Vous savez, Monsieur Z, je vais être franche avec vous. De tout ce que vous avez écrit, j'aurais bien des remarques à formuler, des questions à vous poser. Mais en procédant ainsi, ne vais-je pas dénaturer vos écrits ? Ou tout du moins enlever la part de mystère qui les entoure ?
— Le Talmud n'a pas dénaturé la Torah, Madame Fusin-Dumerg !

- Certes, mais votre texte n'est pas non plus le texte révélé !
- Pour moi, c'est pourtant bien une révélation !
- Pensez-vous pouvoir soutenir la comparaison ?
- Comparaison n'est pas raison !
- Vous risquez d'être dépassé une nouvelle fois, Monsieur Z. Et entre nous, est-ce bien raisonnable ?
- Si j'ai bien compris, non. Ce n'est pas raisonnable dans la mesure où, si ce qui était vrai hier l'est encore aujourd'hui, la raison est dépassée aujourd'hui autant qu'hier. Pourtant, je trouve qu'aujourd'hui ressemble un peu à hier. Je ne sais si c'est hier ou aujourd'hui, mais j'ai l'impression de ne pas être dans un bon jour, comme si j'étais hier dans un état second.
- Monsieur Z, j'ai bien peur que vos lecteurs soient également complètement dépassés !
- Très franchement, Madame Fusin-Dumerg, croyez-vous vraiment que j'aurai un jour des lecteurs ? Et si jamais un lecteur devait s'égarer au milieu de notre dialogue, qu'il aille donc faire un tour du côté de la tour de Babel pour voir si j'y suis !
- J'avoue qu'avec votre langage, vous semez parfois la confusion dans mon esprit !
- C'était courant à Babel...
- Et je vous soupçonne également de semer d'improbables références au milieu de nos dialogues !
- C'est naturel ne croyez-vous pas ?
- Dans votre cas, c'est plutôt surnaturel... »

Bruit dans la salle d'attente. La porte du cabinet de Madame Fusin-Dumerg s'ouvre sur un homme portant une brique dans la main droite.

« — Excusez-moi ! Pourriez-vous m'indiquer la direction de la tour de Babel s'il vous plaît ? Je dois apporter cette brique tout en haut de la tour. Il paraît qu'il y en a pour un an et que... »

S'ensuit une formidable explosion. La porte du cabinet vole en éclat. Et un pan de mur entier pendant qu'on y est, y a pas de raison ! L'homme vient d'être emporté par un obus de mortier. Loin de s'en étonner, Madame Fusin-Dumerg appelle successivement le service de nettoyage et une entreprise de maçonnerie, tous les deux

réputés pour intervenir rapidement de jour comme de nuit. Ensuite ? Ensuite et après ce petit détour, elle s'en retourne vers un Monsieur Z qui, de son côté, avait regardé la scène en se demandant s'il n'avait pas rêvé.

« — Monsieur Z, je vous propose de nous arrêter là pour ce soir. Vous comprendrez aisément que je ne puisse vous recevoir demain, le temps que je fasse boucher cette nuit le jour créé par cet obus de mortier. De plus, avec tous ces travaux, j'ai peur de me retrouver dans un jour sans.

— Bien entendu, Madame Fusin-Dumerg, bien entendu... Rendez-vous donc après-demain pour un autre jour... enfin si j'ai bien compris... »

Quatrième jour

« — Alors, ce jour de repos, Monsieur Z ?

— Mais enfin, Madame Fusin-Dumerg, je croyais que c'était le septième jour que nous allions nous reposer ?

— Bien joué Z, vous commencez à ne plus être dépassé et à suivre de mieux en mieux !

— Et vous, je vous trouve bien familière aujourd'hui !

— Excusez-moi, Monsieur Z, avec tout ce jour, j'ai très mal dormi.

— Ah...

— Oui. Et puis je crois que nous avons épuisé le sujet !

— Parce que ce n'est pas moi le sujet ? C'est bien dommage, d'autant plus que je me sens reposé aujourd'hui.

— Si bien sûr, mais...

— Mais quoi !

— Ne soyez pas si impatient, Monsieur Z.

— Cela n'est pas de l'impatience, c'est juste que, de vous à moi, entre vous et moi, je m'y perds parfois.

— Ne vous inquiétez pas, Monsieur Z, nous sommes le quatrième jour.

— Et donc ?

— Vous allez enfin voir le jour...

— Et moi qui croyais que l'homme avait été créé le sixième, il est vraiment urgent que je revoie mon calendrier !

— Monsieur Z, je parlais du jour et de la nuit. Nous en avons parlé dès le second jour.

— Oui, je me souviens maintenant. Le soleil, la lune, les étoiles. J'ai tendance à les oublier ceux-là, tant il est souvent difficile de lever les yeux vers le ciel. Vous regardez vers le soleil, et hop ! vous voilà aveuglé ! Que votre regard se porte vers la lune et les étoiles, et vlan ! vous voilà devenu un rêveur ! Et l'on n'aime pas les rêveurs, Madame Fusin-Dumerg. Oh que non, les rêveurs ne sont pas aimés ! Ils regardent en l'air et deviennent alors de véritables dangers pour tous les êtres humains, les vrais : les sérieux, les utiles, les efficaces, les compétents, ceux qui produisent, ceux qui manufacturent, ceux qui divisent et additionnent, ceux qui conjuguent et qui perfectionnent, les

actifs pas les passifs ni les poussifs, enfin brif tous ces gisants agissants en pleine gloire lumineuse et qui vous éblouissent alors de leur aura hourra ! soleil, soleil, ô Roi et grands de ce monde qui êtes dans la lumière, écrasez de vos talons le ridicule hanneton que je suis, inutile insecte nuisible qui nuit dans la nuit, ah que j'aurais tant voulu être une luciole, ce ver luisant qui lui luit dans la nuit, je ne serai jamais qu'un triste ver creusant dans la terre, pas même digne de me vautrer dans les tas de compost que j'aurais pu pourtant si bien aider dans leur décomposition ! Ah, jardin fleuri de chrysanthèmes en deuil, pourquoi le misérable insecte que... »

(Note de lecture...)

La tirade précédente de Monsieur Z mériterait que l'on s'y attarde un moment. D'ailleurs, peut-être vous aura-t-elle quelque peu déstabilisé, vous qui étiez confortablement assis dans un fauteuil à écouter les échanges de nos deux protagonistes ? Oui, vous vous étiez laissé bercer par le ronronnement de leur conversation. Phrases courtes. Style direct. Jeux de mots. Quelques références, ici et là. Vous observiez tranquillement leur duel de plaisance sans craindre qu'à la fin du jour, il pût sombrer dans l'outrance. Et puis... et puis Monsieur Z sort de son chapeau (tiens, tiens) une tirade étonnante. Ou plutôt Monsieur Z sort tout à coup de la pièce feutrée du psychiatre, et avec lui l'auteur qui emboîte les pas de Monsieur Z. Et un troisième larron, le narrateur, qui vient les rejoindre en fermant, et la porte, et la marche. Et tous les trois, les voilà, prenant à partie le lecteur. Alors non, nous n'avons pas décidé de vous perdre ni de vous embrouiller l'esprit ; car c'est à vous de rester concentré, de tenter de ne pas perdre le fil, ce fil que nous pouvons couper à tout instant. Ami lecteur, au détour de ce paragraphe anodin, vous voilà maintenant entre nos mains. Votre vie dans ce livre ne tient plus qu'à un fil et à quelques conjonctions de coordination, rappelez-vous. Vous êtes en notre pouvoir et vous ne pouvez rien contre nous. Certes, vous pourriez vous arrêter de lire, passer à autre chose, mais quoiqu'il advienne, l'histoire continuera, avec ou sans vous.

Pour revenir au passage qui nous occupe, nous avons également pensé faire plus court. Nous aurions pu rester dans le rythme du

dialogue et vous auriez pu lire la dernière réflexion de Monsieur Z ainsi rédigée :

« — Oui, je me souviens maintenant. Le soleil, la lune, les étoiles... J'ai tendance à les oublier ceux-là tant il est souvent difficile de lever les yeux vers le ciel quand vous vous recroquevillez sous terre comme une larve dans son cocon. »

(fin de la note de lecture)

« — Monsieur Z !

— Oui ?

— Arrêtez, vous allez me donner le cafard !

...

— Et puis la faune, c'est pour demain !

...

— Monsieur Z ? Où êtes-vous ? Monsieur Z ? Monsieur Z !
Monsieur Z... Incroyable ! il a disparu ! »

Quatrième jour (quelque part en milieu d'après-midi)

Laissons là Madame Fusin-Dumerg à son étonnement. Étonnement dont on pourra s'étonner d'ailleurs, car souvenez-vous qu'hier encore, elle ne s'était point étonnée (j'écris autant d'étonnements que je veux, cela n'a pas à vous étonner, la répétition n'étant pas interdite par la grammaire, mais seulement par quelques grincheux – et des grincheuses aussi, mais peut-être un peu moins nombreuses – qui voudraient donner à l'écriture des règles, des normes, des standards, des règles, des normes, des standards, des normes, des règles, des standards virgule à reproduire en boucle de lignes à gagner et de mots à glaner et « Quand dans un discours se trouvent des mots répétés et qu'essayant de les corriger on les trouve si propres qu'on gênerait le discours il les faut laisser, c'en est la marque. Et c'est là la part de l'envie qui est aveugle et qui ne sait pas que cette répétition n'est pas fautive en cet endroit, car il n'y a point de règle générale. » Ça fait toujours bien d'indiquer une citation. Merci Pascal, c'est bien pensé ! Balaise le Blaise ! Ce que je m'autorise quand même...) du trou béant créé par un obus de mortier et qui avait remplacé le temps d'une nuit la porte et le mur qui séparaient son cabinet de sa salle d'attente. Et si les ouvriers noctambules avaient eu le temps de faire le mur puis de recréer une ouverture tambour battant pour combler le jour, protéger leur fuite et permettre leur retour à l'appoint du jour rends-moi la monnaie, ils n'avaient pu remarquer que, dans un petit coin du cabinet derrière une psyché, un minuscule trou (dans le mur évidemment) abritait une petite larve dans son cocon. Et sans doute la plupart d'entre vous attendent maintenant la fin évidente de ce quatrième jour, j'ai nommé l'arrivée de l'hélicoptère lépidoptère, allégorie classique de la chenille transformée en papillon, occulte vieille de jour qui s'envole alors majestueusement dans la nuit. Peut-être un peu moins nombreux sont ceux qui attendent un autre éclairage, à savoir la fin tragi-comique du papillon qui en voulant gagner les airs, s'arrête devant le miroir et ne prenant pas la peine de réfléchir aux dangers qui l'entourent, se pâme en vol stationnaire devant la glace, ne voit pas la chauve-souris qui s'abat sur lui en passant par la fenêtre qui s'était ouverte consécutivement à l'effet de souffle provoqué par

l'obus de mortier, l'avale et slurp ! disparu le papillon dans une fin pitoyable et lamentable.

Mais...

Mais restera-t-il ne serait-ce qu'une seule personne pour penser différemment ? Restera-t-il seulement une seule personne pour donner à cette curieuse digression, écrite avec talent ce qui ne gâche rien bien au contraire, c'est tellement beau que je m'en vais relire ce passage encore, oh oui encore, que disais-je donc, la fin dramatique et onirique qui lui revient. Où est-elle cette personne qui...

À cet instant, il me semble important de reprendre la main. C'est toujours la même difficulté avec ces narrateurs. Ils commencent par intervenir en italique plutôt qu'en pointillé, certes de façon subtile, au bon moment et au bon endroit, mais ils perdent toujours rapidement les pédales d'avoir été du jour au lendemain projetés en pleine lumière. Et les voilà qui se prennent alors pour celui qui écrit, comme ces pauvres petites larves qui rêvent un jour de devenir un papillon !

C'est pénible d'être interrompu de cette façon quand même ! Où en étais-je déjà ? Ah oui ! Voilà... Où est-elle cette personne qui...

Cette situation est complètement absurde. Il faut absolument que je parvienne à y mettre fin.

Sur ce mot de la fin, l'homme qui écrivait sortit de son bureau et partit se coucher en laissant la fenêtre ouverte et la lumière allumée. Au milieu de la nuit, il fut réveillé par des bruits provenant de son bureau. Dans celui-ci, il découvrit le spectacle insolite de trois chauves-souris se délectant des papillons qui virevoltaient autour des luminaires. Il retourna tranquillement se coucher une fois que le spectacle eut cessé de l'amuser. Le lendemain matin, à l'aube d'un jour nouveau, il se rendit dans son bureau. Tout était calme. Nul papillon ne virevoltait dans la pâleur de la pièce. Il nota simplement que le plus petit luminaire s'était éteint, sans doute à force d'avoir éclairé toute la nuit durant. Les chauves-souris étaient certainement parties se faire pendre ailleurs. L'homme qui écrivait referma

doucement la fenêtre, l'air satisfait. Une nouvelle journée commençait pour lui et son rendez-vous de la matinée n'allait sans doute pas tarder à se présenter à son domicile.

Et moi ? Qui suis-je ? Pas grand-chose vraiment. Un simple narrateur qui voudrait devenir écrivain. Mon histoire sera courte vous savez, j'ai juste répondu ce matin à une petite annonce sur laquelle on pouvait lire ceci : « *écrivain cherche narrateur pour l'aider à écrire une histoire à dormir debout* ». J'ai peur que cette histoire se termine rapidement. Mais bon, il faut bien commencer par quelque chose non ? Mais si, vous verrez par la suite... Mais quel est donc ce bruit ? On dirait un monstrueux battement d'ailes ! Et cette ombre ! Non, ce n'est pas possible ! C'est... c'est une chauve-souris ! Elle est énorme ! Impossible ! C'est impossible ! Invraisemblable ! C'est à dormir deb...

Slurp ?

Cinquième jour

« — wwwwwwwwwwww
— Monsieur Z ?
— wwwwwwwwwwww »

Car effectivement, Monsieur Z ne fait pas zzzzzzzzz quand il dort, il fait wwwwwwwww, ce qui est beaucoup plus fatigant. Pardon ? Oh ! Ne vous inquiétez pas pour moi, je ne vais pas rester longtemps. L'effet de style est maintenant presque terminé, je vais filer aussitôt ce petit passage achevé ! Pardon ? Vous dites que ma vie est en danger ? Mais enfin, voyons, de quoi parlez-vous ? Je suis simplement un aparté au milieu d'un dialogue de papier. Je n'ai rien de vivant enfin ! Quelle imagination ces lecteurs vraiment ! À se demander pourquoi ils ont besoin de lire...

« — Monsieur Z ! Oh ! Monsieur Z !
— Wwwwwxyz Z ! Oui ? C'est moi ! ... Pardon, Madame Fusin-Dumerg, mais cette nuit j'ai dormi debout dans un coin de votre bureau ! Enfin j'ai essayé, parce qu'avec tous ces papillons...
— Ah ! Je suis rassuré alors. J'avais peur que vous vous fussiez envolé !
— Cela m'aurait été difficile, les oiseaux n'ont été créés qu'aujourd'hui. Enfin le cinquième jour voulais-je dire !
— Nous voilà donc revenus dans les rails de l'histoire, Monsieur Z.
— À ce propos, Madame Fusin-Dumerg...
— N'y voyez rien de plus qu'une simple métaphore...
— Dommage... Dites-moi, Madame Fusin-Dumerg, les chauves-souris... elles aussi n'ont été créées que le cinquième jour ?
— Hé bien... Certainement, Monsieur Z, certainement... mais pourquoi donc cette étrange question ?
— Pour rien, Madame Fusin-Dumerg, pour rien, c'était juste un aparté...
— Mon cher Monsieur Z, je vous propose d'arrêter dès maintenant notre rendez-vous du jour, vous me semblez complètement hors de ces lignes !
— Vous avez raison, Madame Fusin-Dumerg. Il est vrai que je ne

me sens pas très bien en ce moment, j'ai l'impression de ne plus rien maîtriser et de me retrouver à agir au jour le jour... »

J'ai longuement hésité avant de ne pas faire s'envoler Monsieur Z par la fenêtre. Mais j'ai préféré m'abstenir, de peur d'avoir toutes les peines du monde à le retrouver au milieu de contrées lointaines et brumeuses. Enfin, vous me direz qu'on a vu pire. Bon, j'arrête là. Il faut vraiment que je me trouve un autre narrateur, ces petits morceaux de texte à ajouter au milieu des dialogues, ce n'est vraiment pas mon truc.

Sixième jour

...

« — Monsieur Z ?

...

— Pourquoi ce silence Monsieur Z ?

— Rien, ce n'est rien...

— Impossible, Monsieur Z, impossible...

— Comment ça impossible ?

— Vous ne pouvez pas partir de rien...

— Et pourquoi pas Madame Fusin-Dumerg ?

— Parce que ce n'est pas la première fois que quelqu'un parle pour ne rien dire. *Ce qui a été c'est ce qui sera ; ce qui s'est fait, c'est ce qui se fera : il n'y a rien de nouveau sous le soleil ! Il est telle chose dont on dirait volontiers : « Voyez, ceci est nouveau » Eh bien ! Cette chose a déjà existé dans les temps qui nous ont précédés.*

— Dans ce cas, pouvez-vous me dire ce que je fais là, Madame Fusin-Dumerg ?

— Rien, Monsieur Z, rien...

— C'est bien ce que je pensais. Je n'ai rien à faire ici...

— Et pourtant vous êtes là...

— Je n'y comprends plus rien...

— Sans doute quelque chose vous échappe-t-il dans vos écrits...

— Je vous le dis depuis le début ! Ne faites pas comme si vous n'aviez rien remarqué !

— Monsieur Z, cela fait maintenant six jours que nous dialoguons ensemble. Vous sentez-vous prêt aujourd'hui à affronter le problème que vous avez avec la création ?

— Ai-je vraiment le choix ?

— Si nous attendons demain, j'ai peur qu'il ne soit effectivement trop tard.

— Alors je m'en remets à votre parole, Madame Fusin-Dumerg...

— Monsieur Z, permettez-moi de vous faire remarquer la difficulté voire l'impossibilité pour l'être humain de raisonner à partir de rien. Vous n'échappez pas à la destinée de l'âme humaine, Monsieur Z. Les êtres humains que nous sommes ne savons pas créer à partir de rien. Si nous essayons, nous nous

enfonçons irrémédiablement dans l'absurde, et attention à cet absurde qui précède toujours la folie. Dois-je vous rappeler le début de votre récit, Monsieur Z ? Dois-je vous rappeler que vous avez commencé par vous appuyer sur des textes et des auteurs existants ? Et de façon douloureuse souvent. Dois-je vous rappeler à ce titre ce pauvre homme aux citations qui se déprécie aux yeux de tous, et qui se compare (funeste erreur) à ses frères humains qu'il juge supérieurs ?

— Comment se peut-il, Madame Fusin-Dumerg ? *L'homme aux citations* est une chanson dont j'ai certes écrit les paroles, mais qui n'apparaît plus dans mon manuscrit depuis bien longtemps ! Je me rappelle l'avoir commentée ainsi : *cette chansonnette, car c'est bien une chansonnette gribouillée avec trois accords, mais sans l'accord des artistes honteusement pillés, a été finalement décomposée dans le grand salon d'une maison de campagne d'un département plat et oublié par le bocage ; à moins que le pauvre bocage n'ait été rasé de près pour les besoins d'une quelconque agriculture extensive et expansive que laisseront pensifs fauvettes, grisettes et tout autre animal de la haie*. Comment pouvez-vous en connaître la substance ?

— Monsieur Z, que j'ai pu lire *l'homme aux citations* dans vos écrits ou dans votre inconscient n'a que bien peu d'importance. Cet homme existe bel et bien et il souffre ! Oui, Monsieur Z ! Vous souffrez ! Vous souffrez de n'avoir rien à dire ! Oui, vous souffrez d'être sans originalité ! Vous souffrez de devoir emprunter aux autres ! Vous souffrez de ne rien inventer ! Vous souffrez de ne rien créer ! Ou plutôt, vous souffrez de croire que vous ne créez pas ! Pourquoi n'acceptez-vous pas, sans que cela puisse vous entraîner dans une vive dépression, que la création humaine n'est pas un processus ex nihilo ? Et d'ailleurs, qui pourrait bien vous le reprocher à part les jaloux et les envieux ? Vous peut-être ? Acceptez de devoir passer par cette étape nécessaire ! Acceptez de souffrir pour rien, et peut-être découvrirez-vous un jour que vous êtes devenu votre propre écriture, que vous êtes devenu votre propre création. Monsieur Z, vous devez accepter que vous ne créez pas à partir de rien, qu'avant vous il y a eu, et qu'après vous il y aura. C'est peut-être

d'ailleurs une des grandes leçons à retenir de ces six premiers jours et de nos dialogues, Monsieur Z ; à savoir que seul le Divin peut créer à partir de rien, ainsi qu'il est dit : « au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. » À partir de rien, l'homme, quant à lui, ne peut rien faire, absolument rien. Je suis certaine que vous avez voulu essayer, Monsieur Z, j'en suis certaine. Oui, vous avez tenté, pendant de nombreuses années, d'écrire à partir de rien. Et bien sûr, rien n'est venu. Et puis un jour, vous avez commencé à désespérer de n'avoir rien à écrire sur rien. Et c'est ce jour-là que vous avez commencé à écrire ! Vous croyiez que c'était un jour de désespoir ? À tort Monsieur Z, à tort ! Ce jour-là, vous avez créé sans le savoir votre propre espérance à partir de votre désespoir. Et puis, était-ce vraiment le début de votre écriture ? L'écriture commence-t-elle seulement le jour où la plume commence à courir sur le papier ? Peut-on vraiment dater ce qui n'est sans doute qu'un long processus ? L'être humain peut-il finalement affirmer, péremptoire : « c'est à ce moment-là que tout a commencé et avant moi le déluge ? » Et pourtant il cherche l'être humain. Oh oui ! il cherche ! Et il trouve ! Oh oui ! il trouve, repoussant alors les limites de notre entendement, remontant à des milliards d'années en arrière, se projetant à des milliards d'années en avant, et rencontrant trous noirs, matière, antimatière, et tout un tas de concepts bien relatifs pour cet être fragile qui ne rêve pourtant que d'absolu ! Imaginez un peu son angoisse si un jour il ne trouvait rien ! Imaginez un peu son angoisse si ses recherches le précipitaient vers le rien, le vide, le néant, la...

— Excusez-moi Madame Fusin-Dumerg, je suis tout à fait conscient de la gravité de vos propos, mais ne croyez-vous pas que nous nous éloignons quelque peu de mes petits soucis de scribouillard ?

— L'espace d'un instant, Monsieur Z. Juste l'espace d'un instant d'un espace-temps... »

Un espace-temps passe ici très vite à la vitesse de la lumière...

« — Même si votre dernière remarque m'échappe un peu, Madame Fusin-Dumerg, je dois bien vous avouer que c'est néanmoins avec un certain soulagement que j'accueille votre

raisonnement, ayant moi-même beaucoup de mal à raisonner. D'ailleurs, dès que j'essaye d'entreprendre un quelconque raisonnement, j'arrive toujours à trouver une faille spatio-temporelle dans celui-ci. Le temps que je colmate la brèche, et c'est une autre qui s'ouvre ailleurs. Bien entendu, au bout d'un certain nombre de brèches, le raisonnement s'écroule de lui-même, et moi avec, me laissant ainsi à mes incertitudes un bon bout de temps. C'est ainsi que je m'imagine très bien démarrer un raisonnement comme vous le faites, mais rapidement, plutôt que de terminer ma démonstration dans un univers cohérent, sans doute m'envolerais-je (ou m'écraserais-je ? N'est-ce pas la même chose mais à l'envers ?) ainsi : « Si la création à partir de rien est de l'ordre du Divin. Et si la création à partir de quelque chose est de l'ordre de l'humain, que dire de l'humain qui a été créé à l'image du Divin ? L'humain serait-il alors la seule création du Divin à ne pas avoir été créée à partir de rien ?

— Votre réflexion est effectivement intéressante, Monsieur Z, mais j'ai peur que si nous continuons cette discussion, nous n'en voyions jamais la fin !

— Ah oui... la fin, Madame Fusin-Dumerg. Après le commencement, après des débuts balbutiants, la fin... la mort... qui arrive comme un couperet au crépuscule du dernier jour...

— Qui sait, Monsieur Z, qui sait... mais maintenant est vraiment venu le temps de nous reposer.

— Alors à ~~demain~~ adieu, Madame Fusin-Dumerg ?

— À bientôt, Monsieur Z, à bientôt... »

C'est dans un état étrange que Monsieur Z quitta le cabinet de Madame Fusin-Dumerg, au soir du sixième jour. Il remarqua, encore une fois non sans gravité, qu'il se sentait comme en apesanteur. Oui, c'était cela, il se sentait... entre ciel et terre... et c'est pour cette raison qu'il n'eut pas le temps de voir par la porte entrebâillée, Madame Fusin-Dumerg qui s'était levée de son fauteuil de travail. Elle se dirigea lentement vers le coin du bureau où reposait la psyché. À côté, une petite commode soutenait un candélabre. Madame Fusin-Dumerg prit alors délicatement deux bougies dans le tiroir de la commode, et les posa sur deux des branches vides du candélabre. Un craquement, une petite lueur, et les deux bougies s'embrasèrent et s'embrassèrent avant de s'unir dans une seule et

unique flamme. Madame Fusin-Dumerg mit les mains devant ses yeux et prononça, toujours avec la même émotion, la courte prière. Au même moment, par la fenêtre toujours ouverte, un papillon prenait son envol alors que la nuit tombante laissait entrevoir un petit clair de lune accompagné de trois étoiles.

Septième jour ?

Permettez-moi de vous livrer, fort mal rédigées (car la souffrance et la douleur brouillant mes facultés, j'ai perdu espoir d'écrire convenablement), quelques-unes de mes noires pensées...

Hier soir encore, j'avais l'impression d'être au zénith de ma création. Ce matin pourtant, je me sens usé par une mauvaise fatigue. Oui, je me sens fatigué par toute la folie créatrice de ces six derniers jours. Vidé. Les certitudes s'envolent. Le doute s'installe. Je relie mes notes, souvenirs de mes entretiens avec mon psychiatre. Je ne suis plus vraiment certain de leur intérêt. Je ne suis plus vraiment certain que tout cela puisse même me venir en aide. Je n'ai plus de force. Je n'ai plus d'inspiration. Phrases courtes. Débit haché. J'aimerais bien ressentir le besoin et l'envie de reprendre des forces. Mais à quelle source s'abreuver quand les forces nous quittent ? À quelle source ?

Et pourquoi avoir ajouté ce point d'interrogation devant le septième jour ? Parce qu'il ne correspondait pas à ce que j'avais imaginé comme lendemain ? Madame Fusin-Dumerg m'avait pourtant bien indiqué qu'il y aurait peut-être une dernière séance, ou un dernier jour, je ne savais plus comment l'appeler maintenant. Et moi, je lui avais pourtant dit adieu, de façon stupide, me barrant alors la possibilité de lui dire à demain. Ce matin, je ne pouvais donc que me retrouver par terre, allongé dans mon brouillard habituel alors que j'avais un temps cru approcher à la fois la lune et les étoiles. J'avais pourtant espéré, au soir du sixième jour, que Madame Fusin-Dumerg me prît par la main et me glissât à l'oreille : « Monsieur Z, pourquoi ne passeriez-vous pas le septième jour en ma compagnie ? Nous pourrions nous accorder un peu de ce divin repos, et je suis certaine que nous pourrions continuer, plus intimement peut-être, plus intimement sûrement, une autre œuvre tout aussi créatrice. »

J'avais beau fouiller dans mes notes, je ne trouvais aucune trace de ce rendez-vous. Parce que je l'avais manqué ? Je m'étais juste réveillé avec un terrible mal aux côtes et personne à mes côtés. Sans doute l'avais-je rêvé ce lendemain, me rendant gaiement au domicile

de Madame Fusin-Dumerg, marchant et dansant dans les rues, zigzagant entre mes contemporains partis à la recherche d'un vieux bâtiment à visiter pour tuer le temps, et moi déclamant : « ô amis marcheurs, si vous saviez la joie qui m'envahit le cœur, en route vers ma fiancée d'un jour ! Qu'il est bon et doux d'être rempli d'amour ! »

Alors pourquoi un tel vide ce matin ? Était-il si difficile de faire le premier pas ? Devais-je toujours tout attendre de l'autre, qu'il soit humain ou Divin ? Pourquoi toujours attendre que l'on me prît par la main ? Pourquoi toujours attendre que l'on me prît la main ? N'avais-je pas assez d'amour en moi pour penser que si je tendais la mienne, elle serait forcément rejetée, parce que je l'imaginai sèche et refermée sur elle-même, le poing serré ?

Encore une fois, j'avais traversé une semaine de vicissitudes pour finalement retourner au commencement, assis dans le dernier wagon du train qui me ramenait chez moi, au milieu de jeunes braillards, d'adultes dans la force de l'âge gaspillant leur énergie en persiflages, et enfin (parce que le temps dans sa lente avancée les emportera tous un jour ou l'autre), de quelques vieillards silencieux. Ô Divin, saurez-vous m'accorder un jour un peu de repos ? Et moi, comprendrai-je enfin que le Divin n'existait pas pour celui qui n'allait pas à sa rencontre ?

Il y avait aussi cet élément que j'avais pris soin de ne pas mentionner à Madame Fusin-Dumerg. C'était à propos de la construction de mon récit et cette référence obsessionnelle aux trains. J'avais prévu, en commençant la rédaction de cette deuxième partie, et peut-être en espérant enfin me débarrasser de mon obsession, de l'appeler : « le dernier wagon ». Et puis au fur et à mesure, je m'étais ravisé. J'avais fait disparaître les lettres, laissant alors un peu de vide dans l'espoir de pouvoir écrire à la place « à la rencontre de la fiancée du septième jour ». Mais de fiancée point... et de septième jour point de suspension, point d'interrogation. Aujourd'hui, écrasé par la fatigue, je préférais éviter de retourner quelques pages en arrière pour de nouveau tracer péniblement les grosses et grasses lettres de ce D-E-R-N-I-E-R W-A-G-O-N. Et à quoi bon revenir en arrière, puisque que rien, absolument rien n'avait changé.

Qu'en aurait-elle bien pensé, Madame Fusin-Dumerg, d'un tel titre, d'ailleurs ? Qu'il était peu probable qu'un être humain né plusieurs décennies après la Catastrophe et ayant récemment pris la décision d'aller à la rencontre de Jacob et d'Israël pût être à ce point hanté par celle-ci (et j'insiste sur le *à ce point*, car je n'imagine pas que l'humanité entière puisse oublier l'inoubliable) ? Qu'il était plus vraisemblable que je marchasse aveuglement dans les traces de l'ennui en prenant tous les matins un train qui m'envoyait m'enfermer huit heures durant dans un bureau sans fenêtre remplir de milliers de chiffres des centaines de tableaux, moi qui préférerais remplir de milliers de mots des centaines de pages ? Oui, j'avais fini par atteindre l'absolue certitude de mon ennuyeuse existence. Et quoi ! Il ne me restait donc plus qu'à oublier que le Divin ne s'était certainement pas donné la peine de me créer pour m'envoyer vers le néant. Oui, je n'avais plus qu'à oublier ce *Monsieur Z* et ces fichus caractères. C'est si facile d'oublier. Ne trouvez-vous pas ? Demain, à votre réveil, n'aurez-vous pas vous-même oublié ce *Monsieur Z* quand vous vous assiérez en face de moi dans notre train de banlieue ? Enfin... si le train est plein, car dans le cas contraire, vous savez maintenant ce qu'il vous reste à faire.

Épilogue

Il est temps pour *Monsieur Z* de vous quitter ; ici se termine ce texte qui a démarré le jour où je suis sorti de la gare, par une belle journée de printemps. C'était un vendredi, en début d'après-midi. Le ciel était limpide, d'un bleu azur comme il est assez rare d'en voir dans cette partie du Monde. Sur le chemin qui me ramenait chez moi, j'avais croisé un homme avec un long pardessus qui lui descendait jusqu'aux pieds. Je me souviens qu'il marchait au milieu de la route. C'est sans doute pour cette raison que je l'avais remarqué. Après l'avoir dépassé, j'ai jeté un regard en arrière, comme attendri devant cette petite scène de la vie quotidienne qui sortait un peu de l'ordinaire. J'ai alors porté mon regard vers le ciel. Je savais qu'Il était là. Un sentiment d'apaisement m'a immédiatement envahi. Je me suis alors arrêté un instant pour me retourner. Au moment où il allait de son côté disparaître au coin de la rue, l'homme s'est également retourné. C'est à ce moment-là qu'il m'a salué avec son chapeau. Et quand je lui ai rendu son salut, je savais que je n'avais plus qu'à continuer ma route en toute sérénité.

Avril 2014

Table des matières

PREMIÈRE PARTIE DANS LES RAILS DE L'HISTOIRE.....	7
Histoire d'un proème.....	9
Chapitre premier : le train de l'histoire – début.....	11
Aller.....	11
Sans retour.....	13
Deuxième chapitre : la plus belle histoire.....	15
La plus belle histoire.....	17
Au commencement.....	19
Le résumé de l'histoire.....	21
Réveil.....	22
Le jour où tout n'a pas commencé.....	24
Je n'ai rien inventaire.....	26
Un p'tit coin d'prendre appui (c'est l'enfer).....	28
Question de temps.....	30
Restons positifs, nous avons tout le temps.....	32
Le chemin de l'homme.....	34
Les souvenirs de l'enfant.....	35
Et la montagne accoucha d'une souris.....	37
La question du questionnaire de Proust.....	38
Le questionnaire de Proust.....	39
Le disque est rouillé.....	42
Et la chorale s'emballe.....	43
Pour une chanson.....	44
La page arrachée.....	45
Arthur, François, Pierre et... moi ?.....	46
L'homme qui voulait tout ranger dans des boîtes.....	47
Idées à la con.....	48
La chanson de Roland.....	49
Le fil conducteur.....	50
Analyse de l'œuvre et de son auteur (Note à l'attention de l'inspection académique).....	51
Sur la plage et dans les cimetières.....	52
Le chien.....	53
Quand je sors de la gare.....	54
Le temps d'aimer.....	55

Mais vous n'êtes pas drôle !.....	56
La réunion de travail.....	57
La porte-fenêtre, l'ouverture sur moi-même ?.....	58
Je ne suis pas Juif, mais je me soigne (ou l'informaticien du rabbin).....	60
Dans chaque synagogue il y a toujours.....	62
Écriture et solitude.....	64
Écriture et cheminement.....	65
La page est tournée.....	66
Le livre de chevet.....	68
Elle s'appelle Sarah.....	72
L'obscurité (ou comment sortir de son histoire).....	74
Ouverture, fermeture.....	75
La plus belle histoire.....	78
Réveil.....	80
Troisième chapitre : le train de l'histoire – suite.....	83
La gare de triage.....	83
Le roman de la gare.....	85
Quand je sors de la gare, je rentre dans le roman.....	87
Une histoire qui déraile.....	90
Intermèdes.....	91
Dans les couloirs du métro.....	93
Une valse pour l'éternité (hommage à Allain Leprest).....	94
Le chien fatigué.....	96
La pause café.....	97
Quatrième chapitre : histoires de fin.....	99
Un geste de la main.....	99
Première solitude.....	101
La feuille d'automne.....	102
Richard.....	104
Bonne Maman.....	106
Le noyé.....	108
Le bout du tunnel.....	109
Cinquième chapitre : le train de l'histoire - fin.....	111
Retour.....	111
S'en aller.....	113
Sixième chapitre : le train de l'enfance.....	115
Septième chapitre : l'histoire timbre-poste.....	121
Huitième chapitre : une histoire à tiroirs.....	123

Le manuscrit.....	123
Ce matin, je me suis réveillé de bonne humeur.....	126
Rêveries du promeneur ordinaire.....	127
L'homme au chapeau.....	129
Pendant-propos (fragments).....	131
DEUXIÈME PARTIE.....	133
Chapitre premier : suite logique.....	135
Le prophète Élie.....	135
Hélas, invariablement hélas.....	140
La dame en blanc.....	145
Histoire d'Os.....	148
Deuxième chapitre : fin tragique.....	149
Troisième chapitre : le Juif et le psychiatre.....	151
Jour un.....	151
Second jour.....	153
Troisième jour.....	155
Quatrième jour.....	158
Quatrième jour (quelque part en milieu d'après-midi).....	161
Cinquième jour.....	164
Sixième jour.....	166
Septième jour ?.....	171
Épilogue.....	175

Les bâtisseurs du temps – Paul Jeanzé
Avril 2014 – Septembre 2023